

9785

ERNEST

MALTRAVERS.

ERNEST

626
b.

MALTRAVERS

TRADUIT DE L'ANGLAIS

DE E. L. BULWER

PAR

Mlle A. Sobry.

TOME II.

Bruxelles.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE, FONDERIE.

1841



017.504

LIVRE V.

Ὁ μουσοποιὸς ἐνθάδ' ἰππῶναξ κείται.
Εἰ μὲν ποιηρὸς, μὴ ποτέρχου τῆ τύμβῳ·
Εἰ δ' ἔσσι κρήνυδς τε καὶ παρὰ χρηστῶν,
Θαρσέων καθίζου· κἄν θέλῃς ἀπόσειξον.

THÉOCRITE, *Épig. in Hippon.*

PARODIE.

Mon héros, devenu auteur, reste inactif dans cette partie du livre. Sautez ces pages, si les réflexions vous ennuient; mais si vous êtes amis des Muses, lisez... lisez ce que vous pourrez, et dormez quand il vous plaira.

I

Mon génie déploie ses ailes et vole vers la
terre où le Breton salue le printemps occi-
dental.

Fiers dans leur port, dans leurs regards, je vois
les seigneurs de l'espèce humaine s'avancer en
méditant de nobles desseins.

GOLDSMITH.

Quel sentiment d'orgueil et de joie éprouve un
Anglais en rentrant dans Londres après une longue
absence passée en terre étrangère ! Les monuments
publics sont en petit nombre et pour la plupart
médiocres ; les restes de l'antiquité ne peuvent se
comparer à ceux dont la plus petite ville d'Italie
peut se vanter ; les palais sont tristes, délabrés ; les
maisons de nos pairs, de nos princes, sont d'in-
formes masses de briques. Mais que fait tout cela ?
L'âme de Londres est dans ses rues, dans sa popu-
lation. Quelle richesse ! quelle netteté ! quel ordre !
quel mouvement ! Qu'elle est majestueuse et cepen-
dant active cette vie qui circule à travers des myria-
des de veines ! Comme ses lampes éblouissent la nuit
quand ses rues, toutes égales dans leur symétrie ,

égales dans leur civilisation, fuient l'une après l'autre sous vos roues ! Comme vous sentez profondément que vous êtes dans la capitale d'un peuple libre, possesseur d'institutions bonnes et sages, et se glorifiant encore de l'énergie vivace de la jeunesse !

Oui, Maltravers sentit son cœur se dilater, quand les chevaux de poste trainèrent sa voiture fatiguée, sur le pont de Westminster, le long de Whitehall, et à travers Bond-street, vers un de ces hôtels tranquilles, si semblables à des maisons particulières, qui sont parsemés dans le voisinage de Grosvenor-square. Là il retrouva la chaleur, le confort, le service attentif des hôtels garnis anglais. Vraiment, c'est un charmant pays pour les riches ; mais pour les pauvres : *ah ! ma foi, si vous êtes pauvres, tant pis pour vous !*

Ernest avait écrit de Paris pour annoncer son arrivée, et Cléveland, dans sa réponse, avait prévenu son jeune ami qu'il lui avait retenu un appartement à l'hôtel Mivart. Les valets souriant le conduisirent dans un salon spacieux, où le fauteuil était déjà roulé près du feu, où la table était couverte de lettres et de deux des journaux du soir. Et avec quelle éloquence ces journaux, par leur seule apparition, parlaient de l'active politique de l'Angleterre ! Le voyageur ne pouvait s'apercevoir qu'aucun ami ne fêtait son retour : la chambre, les meubles, tout ce qu'il voyait semblait lui souhaiter la bienvenue.

Ernest commanda son dîner, et ouvrit ses lettres. Elles étaient sans importance, l'une de son banquier, l'autre de son intendant, une autre sur les courses du comté, une quatrième, d'un homme que Maltravers n'avait jamais vu et qui sollicitait son vote et son appui pour la candidature de B*** si le bruit de la dissolution du parlement se confirmait. Le candidat inconnu référait monsieur Maltravers à *ses opinions bien connues*. Ernest poussa loin de lui ces épîtres avec impatience, et il aperçut alors un petit billet triangulaire qui avait d'abord échappé à son attention. Il était de Cléveland ; il prévenait Ernest qu'il était en ville, et qu'il ne pouvait pas encore sortir, mais qu'il espérait voir son jeune ami aussitôt son arrivée.

Ernest, enchanté d'avoir l'espérance de passer aussi agréablement la soirée, dépêcha son dîner et ses journaux, et se rendit à pied, à la brillante clarté du gaz, par une belle soirée de gelée, à la maison de son ami. C'était un modeste appartement de garçon ; car Cléveland dépensait entièrement sa fortune aisée, mais limitée, à sa villa. Le visage familier du vieux valet de chambre accueillit Ernest à la porte, et se donnant seulement le temps d'apprendre que la santé de son tuteur était presque rétablie, il entra dans le salon, et rendit de tout son cœur, les Anglais n'ayant pas l'usage de s'embrasser, le serrement de main cordial de l'affectionné Cléveland.

« Enfin, mon cher Ernest, dit ce dernier, après avoir terminé l'échange de questions et de réponses ordinaire, vous voici avec nous, le ciel en soit loué! Et comme vous avez bonne mine! comme vous vous êtes formé! Vous arrivez dans le meilleur moment pour votre début. J'aurai le temps de vous présenter, de vous rendre intime dans quelques maisons distinguées avant que le tourbillon de la saison commence. — J'avais le projet d'aller à ma terre de Burleigh. Je ne l'ai pas vue depuis mon enfance. — Non, non, vous avez eu assez de solitude à Côme, s'il faut en croire votre lettre. Il faut voir maintenant le grand monde de Londres. Vous jouirez mieux de Burleigh en été. — J'imagine que le grand monde de Londres me procurera peu de plaisir; il peut être assez agréable pour de très-jeunes gens, au sortir du collège; mais vos salles de bal, où l'on ne peut remuer, et vos clubs monotones, seront bientôt fastidieux pour un homme blasé avant le temps. *J'ai vécu beaucoup en peu d'années. J'ai tiré de mon capital d'existence des sommes trop fortes dans ma jeunesse, pour être grandement délecté par l'ostentation parcimonieuse avec laquelle nos grands économisent le plaisir.* — Ne jugez pas avant d'avoir vu, dit Cléveland; il y a quelque chose qui n'est pas à mépriser dans la riche splendeur, la solide magnificence que les arbitres de la mode, en ce pays, déploient même dans les plus insipides amusements. D'ailleurs, vous n'êtes pas obligé de

vous borner à la société des papillons. Nous avons ici bon nombre d'abeilles qui seront heureuses de vous connaître. Ajoutez à cela, mon cher Ernest, le plaisir de prendre de la consistance, de devenir un personnage important dans votre pays. Vous êtes jeune, bien né, assez bel homme pour intéresser les dames mariées ou non; et votre nom, vos propriétés, le crédit qu'ils vous donnent vous feront courtiser par tous ceux qui auront envie de vous emprunter votre argent ou d'obtenir votre recommandation pour les élections du comté. Non, Maltravers, il faut rester à Londres; amusez-vous pendant votre première année, et la suivante vous choisirez une carrière. On doit reconnaître son terrain avant de donner bataille. »

Ernest se conforma sans peine à l'avis de son ami, dans l'espoir d'obtenir sa société et ses bonnes directions. De plus il jugeait sage et raisonnable de voir face à face les hommes éminents avec lesquels, s'il accomplissait les promesses faites à Montaigne, il devait entrer en lice. Il consentit donc à tout ce que proposait Cléveland.

« Et avez-vous, dit-il en hésitant, et en s'arrêtant à la porte, après que le premier coup de minuit l'eut fait penser à la retraite, avez-vous entendu dire quelque chose de ma... de ma... de l'infortunée Alice Darvil? — Qui?... Oh! je m'en souviens, cette pauvre jeune fille! Non, pas un mot. »

Ernest soupira profondément et partit.

II

Je trouve que c'est une folie de vouloir étudier le monde en simple spectateur... Dans l'école du monde, comme dans celle de l'amour, il faut commencer par pratiquer ce qu'on veut apprendre.

ROUSSEAU.

Maintenant Ernest Maltravers était dûment lancé sur le vaste océan de Londres. Parmi ses propriétés se trouvait une maison située en Seamore-Place, cette rue tranquille, bien que centrale, qui jouit de l'air et de la vue, sans avoir la poussière du parc. Elle avait été jusqu'alors louée, et le locataire ayant quittée très à propos, Ernest fut charmé d'occuper cette agréable résidence; car il était encore assez romantique pour préférer la vue des arbres, de la verdure, à celle des maisons de briques. Il se permit seulement deux autres dépenses de luxe; son goût pour la musique l'induisit à prendre une loge à l'Opéra, et comme il se piquait, en véritable Anglais, d'avoir de beaux chevaux, il poussa la magnificence sous ce rapport au point de faire envie à des hommes d'une fortune très-supérieure à la sienne. Mais quatre mille guinées de

rente vont loin pour un célibataire qui ne joue point, et qui est trop philosophe pour se faire une nécessité du superflu en toutes choses.

Le monde doubla son revenu, changea sa maison de campagne en superbe château, et découvrit que son frère, plus âgé que lui seulement de quatre ans, n'avait point d'enfants. Le monde fut extrêmement prévenant pour Ernest Maltravers.

C'était, comme l'avait dit Cléveland, l'époque de l'année où l'on a le loisir de faire de nouvelles connaissances. Un très-petit nombre de maisons, d'accès difficile, étaient ouvertes, et l'on y reçut avec honneur l'aimable pupille de Cléveland, dont la faveur sociale s'était toujours soutenue. Auteurs, hommes politiques, orateurs, philosophes, le débutant fut présenté à tous et fut bien accueilli de tous, en sorte qu'il devint à la mode avant de se douter de cette distinction. Mais, il l'avait trop justement prédit, il fut désenchanté très-vite. Il admira quelques personnes, d'autres auraient pu lui plaire; mais aucune ne lui donna le désir de se lier intimement avec elle, ne lui inspira un véritable intérêt. Rien ne touchait son cœur, rien n'éveillait son imagination; tout ce qu'il voyait lui faisait l'effet de machines artificielles, et il éprouvait cette espèce de mécontentement que l'on ressent à l'apparence de vie offerte par des automates. Plus que jamais il se rappelait les grâces séduisantes de Valérie de Ventadour, qui répandait un charme si puissant

sur les cercles les plus frivoles ; même la vanité fantasque et perverse de Cesarini lui manquait, car le poète médiocre lui semblait supérieur aux nullités mondaines qui l'entouraient ; il regrettait jusqu'à la vivacité égoïste, jusqu'à l'esprit froidement calculé de Lumley Ferrers, et il les aurait de beaucoup préférés à la personnalité vernie et insipide des beaux esprits jaloux et des politiques de partis. « Si telles sont les fleurs du parterre, que seront les mauvaises herbes ? » se disait-il en revenant d'une soirée où il avait rencontré une douzaine des idoles les plus généralement encensées.

Le douloureux sentiment de l'ennui commençait à s'emparer de lui ; mais l'hiver passa, la saison des plaisirs arriva, et Maltravers fut entraîné comme les autres dans le tourbillon étourdissant.

III

Et quand nous commençons à ne trouver dans la foule que de l'ennui, des contrariétés, alors la retraite nous adresse son invitation.

SHENSTONE.

La tanche, on n'en saurait douter, considère le vivier qu'elle habite comme le grand monde. Il n'est pas un lieu, fût-il le moins vivant, le moins remuant possible, qui ne soit le grand monde pour ceux qui se meuvent sur sa surface. Une vieille femme ne mettrait pas le nez hors de sa chaumière le dimanche sans imaginer qu'elle va parmi les pompes et les vanités du grand monde. *Ergo* le grand monde est pour chacun de nous le petit cercle dans lequel nous vivons. Mais, comme les gens élégants donnent le ton à la mode, il s'ensuit que le cercle des gens élégants est appelé le grand monde par excellence. Or, ce grand monde, pour peu qu'on l'examine à fond, ne paraît pas aussi mauvais qu'on le croit en général ; et le grand monde de Londres n'est pas du moins plus mauvais qu'un autre. Cependant nous ne connaissons à fond ni cela ni toute autre chose dans nos beaux

jours, lesquels sont bien souvent la partie la plus triste et la plus inutile de notre vie, s'ils forment parfois sa période la plus délicieuse.

Ernest n'avait encore trouvé ni la société qui lui convenait, ni l'espèce d'amusement qu'il pouvait goûter. Il naviguait au hasard sur le vaste tourbillon, faisant une infinité d'amis, allant à une infinité de bals, de dîners, et ennuyé des amis, des bals et des dîners, comme doit l'être tout homme qui n'apporte aucun intérêt spécial dans la société. Si l'on veut jouir de la société, il faut avoir un but, un métier quelconque, et aller dans le monde soit pour faire de ce but un plaisir social, soit pour chercher un délassement passager; par exemple, si vous êtes homme d'État, la politique est en même temps l'objet de vos études dans votre cabinet et un lien entre vous et les autres, quand vous êtes dans le monde. On peut en dire autant de la littérature, mais à un degré plus faible, le nombre de ceux qui s'intéressent aux lettres étant comparativement borné. Si vous êtes très-jeune, vous aimerez la danse; si vous êtes de mœurs très-libres, vous aimerez à coqueter avec la femme de votre ami. Ces dernières choses sont des objets dans leur genre; mais elles ne peuvent occuper longtemps, ni satisfaire entièrement, même les plus frivoles, dont l'esprit et le cœur aspirent toujours en secret à de plus utiles vocations. Ce n'est pas la vanité seule qui engage l'homme à la mode à inventer un nouveau

mors, à donner son nom à une nouvelle forme de tilbury; il agit ainsi sous l'influence de cette mystérieuse tendance à l'utilité, l'un des grands anneaux de la chaîne qui lie l'individu et l'espèce.

Maltravers n'était pas heureux, c'est un lot assez commun; mais il ne s'amusait de rien, et c'est une condition encore plus insupportable. Sa sympathie pour Cléveland diminua sensiblement, car un homme qui ne s'amuse point prend en mépris, sans se rendre compte de ses motifs, l'homme qui s'amuse. Cléveland était dans l'âge où l'on devient plus social. En effet, après avoir subi longtemps le frottement des grandes pierres magnétiques de la société, nous gagnons une attraction commune avec nos semblables, sous mille petits rapports. Leurs petites joies, leurs petits chagrins, leurs projets, leurs occupations, ont été les nôtres une fois ou l'autre. Nous avons amassé une immense collection de fardeaux intellectuels et moraux, que nous pouvons échanger avec nos compagnons, et nous aurions peine à trouver un esprit assez pauvre pour qu'il nous fût impossible d'avoir quelque point de contact avec lui. Mais dans la jeunesse on est égoïste et sentimental, et Maltravers était de ceux qui vouent « leur cœur aux passions et leur tête à la poésie. »

Enfin, juste au moment où Londres devenait le plus agréable, où la coquetterie s'animait, où les promenades sur la Tamise se multipliaient, où les



oiseaux chantaient sous les bocages de Richmond, Ernest quitta brusquement la brillante capitale, et, par une belle soirée de juillet, se trouva devant le porche couvert de lierre de son manoir.

Il avait quitté sa voiture à la loge, et suivait à pied l'avenue d'un parc assez peu étendu, mais pittoresque. Il n'avait pas revu ce lieu depuis son enfance, et son aspect s'était entièrement effacé de sa mémoire. Maintenant il s'étonnait d'avoir jamais pu vivre ailleurs. Il n'y trouvait pas de majestueuses allées, le bois du cerf ne s'élevait pas au-dessus de la sombre fougère; ce n'était pas le domaine d'un grand seigneur, mais la propriété d'un écuyer anglais d'ancienne et bonne race. L'ancienneté parlait dans les palissades couvertes de mousse, dans les bocages touffus, dans les pignons pointus et les massives corniches de la maison située au pied d'une colline boisée et à demi cachée par des buissons dont la croissance n'avait été dirigée par aucune main soigneuse. Là brillait la face aqueuse de l'étang oblong avec ses quatre saules placés aux quatre coins, à la vieille mode; là se montrait la pierre grise du monastique cadran solaire, et le promenoir en terrasse orné de ses vases décolorés et brisés, remplis, en l'honneur de l'arrivée du maître, d'aloès et d'orangers tirés de la serre dilapidée. La négligence, l'abandon, attestés par l'herbe qui de tous côtés encombrait les sentiers, firent éprouver à Maltravers une sorte de pitié

mêlée de remords, pour cette demeure paisible et retirée. Ce ne fut pas avec son pas ordinairement si fier et la tête élevée qu'il passa du porche à la bibliothèque solitaire, au milieu d'une ligne de domestiques, parmi lesquels seulement deux ou trois anciens serviteurs du logis avaient pu le voir enfant; et ceux-là même ne pouvaient sourire à un maître qui leur était totalement étranger.

IV

LUCIEN. Celui que la nature destine à être un homme, ne peut, ne doit être rien de plus noble, rien de plus grand, rien de meilleur qu'un homme.

PEREGRINUS. Mais, bon Lucien, pour qu'il ne ne puisse devenir moins qu'un homme, il doit sans cesse tâcher de devenir plus qu'un homme.

WIELAND. *Peregrinus Protée.*

Deux années s'étaient écoulées depuis la date du dernier chapitre, avant que Maltravers reparût dans le monde; ces deux années avaient produit une révolution dans sa destinée. Ernest Maltravers avait perdu ses heureux droits d'homme privé, il s'était donné au public, il avait livré son nom à la langue des hommes; il était sujet à être loué, blâmé, examiné, épié: Ernest Maltravers était devenu auteur.

Ne tentez pas Dieu et les journaux sans peser mûrement les conséquences d'une telle expérience. Celui qui a publié un livre avec un certain succès a passé une barrière puissante; il regardera souvent d'un œil de regret la terre qu'il a quittée pour jamais: la belle et décente obscurité de son foyer,

de sa maison, a disparu pour toujours. Il ne peut plus se livrer à la juste indignation d'une mâle fierté quand il est raillé ou calomnié. On peut interpréter méchamment ses motifs, attaquer sa réputation et ses manières; sa personne, ses habits, jusqu'à sa façon de marcher, peuvent fournir des sujets de chicane ou de caricature. Il ne peut retourner en arrière, il ne peut même s'arrêter, une fois entré dans la carrière qu'il a choisie; les sentiments les plus naturels de l'humanité, ceux qui forment le nerf de l'être actif, le pressent d'avancer; rester en chemin c'est se déclarer vaincu. Il a dit au monde qu'il voulait se faire un nom, il doit être débouté de cette prétention ou continuer ses efforts jusqu'à ce qu'il ait atteint son but.

Cependant Ernest ne pensait à rien de tout cela, quand enivré par ses rêves et ses espérances, il désira prendre le monde pour son confident; quand il essaya de tirer de la nature vivante et des livres, du mélange des observations extérieures et des méditations intérieures, quelque chose qui pût rattacher son nom aux associations les plus douces de ses semblables. Sa fortune, son état de célibataire lui permettaient de s'adonner entièrement à ses pensées, à ses contemplations. Elles imbibèrent son esprit et se répandirent enfin sur les pages qui devaient servir de canal entre la fontaine isolée et le vaste océan des connaissances humaines. Le tempérament de Maltravers n'était, comme on l'a

pu voir, ni irritable ni craintif; il se forma lui-même, comme le sculpteur forme ses figures, avec un modèle devant ses yeux, et un idéal dans son cœur. Il tâchait d'approcher, par le travail, la patience, du degré d'excellence auquel il croyait raisonnablement pouvoir atteindre; et quand son jugement était à la fin satisfait, il soumettait sa production avec une tranquille confiance à un tribunal plus impartial.

Admirable
Son premier ouvrage réussit peut-être parce qu'il portait l'empreinte de l'honnête, du réel. Il n'avait pas pris la plume pour raconter ce qu'il n'avait jamais vu, pour s'exalter sur ce qu'il n'avait jamais senti. Observateur calme et réfléchi, ses descriptions étaient d'autant plus vivantes, que ses impressions étaient dans toute leur force. Son expérience avait creusé non sur l'aride surface de l'âge mûr, mais dans le sol riche et frais des jeunes émotions. Une autre raison peut-être du succès de ses essais était qu'il possédait des connaissances plus variées et mieux ordonnées que la plupart des jeunes écrivains ne jugent nécessaire d'en avoir. Il ne s'efforçait point, comme Cesarini, de faire un étalage de mots sur un mince fonds d'idées; si son style était éloquent ou puissant, c'était parce qu'il était l'expression fidèle de pensées bien contrôlées, bien digérées. Une troisième raison, et j'appuie là-dessus autant pour l'instruction des autres que pour éclairer la carrière d'Ernest Maltravers, une

troisième raison de l'accueil fait par le public à son début fut qu'il n'avait pas *banalisé*, pour ainsi dire, son style et ses idées à cette école, la pire de toutes pour le littérateur commençant, les colonnes d'une revue. Les publications périodiques sont un excellent mode de communication entre le public et un auteur fait qui a perdu le charme de la nouveauté, en acquérant le poids d'une réputation établie et qui a besoin d'occasions fréquentes et suivies pour propager ses doctrines politiques ou critiques; mais pour un jeune écrivain ce moyen de publicité, s'il est trop longtemps employé, est également nuisible à sa célébrité future et à ses progrès actuels dans son art. A l'égard de la première, il familiarise le public avec sa manière (et tous les auteurs dignes d'être lus ont une manière), sous une forme à laquelle ledit public attache peu d'importance. Par ce chemin un littérateur arrive en quelques mois à ce qui devrait être le résultat de plusieurs années, savoir à lasser un monde malheureusement trop disposé à dire : *Toujours des perdrix!* A l'égard du style et du goût, les ouvrages périodiques accoutument l'écrivain à viser à l'effet, à flatter l'esprit, le caprice du moment, à borner ses espérances de durée aux derniers jours du mois courant, à semer pour recueillir sur-le-champ et à reculer devant toute œuvre dont la formation exigerait du temps, et l'appréciation plus de temps encore. Une sorte de dextérité brillante, falla-

1724 p. 2. g. 200

cieuse, tient souvent lieu d'une habileté réelle, légitime; et l'homme de talent qui commence jeune à travailler en ce genre et continue longtemps cet emploi de ses facultés, a généralement quelque chose d'informe, de tronqué et dans ses compositions et dans sa célébrité. Il devient un oracle de coterie, et l'on a peine à se persuader qu'il ne soit pas plus ou moins entaché de la niaiserie moutonnière des coteries. Dans les écrits périodiques, Hazlitt et plusieurs de ses contemporains engagèrent tristement leurs droits à un bel héritage de renommée. Mais je parle en thèse générale. A quelques-uns la portée de leur esprit ne laisse pas le choix; et, comme le dit le vieux proverbe grec, il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe.

Le second ouvrage que fit paraître Ernest, à un intervalle de dix-huit mois du premier, était d'une nature plus sérieuse, plus élevée; il confirma sa réputation, et c'est un succès honnête pour un second ouvrage, en général, la pierre d'achoppement d'un auteur. En effet, celui qui ne mécontente pas le public après un premier triomphe a une belle chance pour gagner une place honorable dans la littérature. Mais alors commencèrent les peines et les dangers du second enfantement. Il est rare qu'un auteur novice se fasse des ennemis par sa première tentative; ses confrères ne peuvent le regarder encore comme un rival; et s'il a un peu

de fortune, ils se flattent qu'il ne sera jamais un auteur en règle ou, suivant leur terme, un auteur de profession. Il a voulu écrire pour faire parler de lui, probablement il n'écrira plus, ou bien son second livre tombera. Mais quand ce second livre paraît et ne tombe point, ils commencent à regarder autour d'eux; l'envie se réveille, la malignité prend ses armes, et toute la vieille école, messieurs les auteurs retirés vivant de leur pension de célébrité, le considèrent comme un intrus, et les haussements d'épaules, les sourcils froncés, l'ironie caustique, les critiques mordantes pleuvent sur le novice qui croit être plus loin du but que lors de son entrée dans la carrière.

Maltravers avait, à tout prendre, un heureux caractère, mais il avait aussi la susceptibilité honorable d'un homme de cœur. Il trouvait singulier que la société eût le droit de le forcer comme gentilhomme à couper la gorge à son meilleur ami, si cet ami avait proféré contre lui un mot hasardé, tandis que, comme auteur, il était obligé d'endurer les impertinentes injures du premier barbouilleur de papier qui s'avisait de lui.

Un soir du commencement de l'été, Ernest roulait dans sa tête ces fâcheuses idées, en se promenant sur sa terrasse, lorsqu'il aperçut une voiture de voyage couverte de poussière qui s'arrêta devant l'entrée de son parc, et une main qui le saluait de la portière. Ses hôtes avaient été si rares, et il avait

un si petit nombre d'amis qu'il ne pouvait deviner quelle visite lui arrivait. Il savait son frère à Londres, il venait de recevoir une lettre de Cléveland, datée de sa villa; Ferrers s'amusa à Vienne.

Que l'on préconise tant qu'on voudra la vie solitaire; après deux ans de solitude, la perspective d'une visite est toujours agréable. Ernest revint sur ses pas et rentra dans la maison à temps pour se trouver presque dans les bras de Montaigne.



... Quid tam dextro pede concipis ut te
Conatus non peniteat voti que peracti.

JUVÉNAL.

« Oui, disait Montaigne, je remplis aussi ma destinée. Je suis membre de la chambre des députés, et je fais maintenant une tournée en Angleterre, pour des affaires commerciales. En me trouvant dans votre voisinage, je n'ai pu résister à la tentation; ainsi vous devez m'accorder l'hospitalité pendant quelques jours. — Je vous félicite de tout mon cœur de vos honneurs législatifs. J'ai déjà entendu parler de votre réputation croissante. — Je vous rendrai le compliment avec une égale chaleur. Vous avez dépassé mes prophéties, j'ai lu vos ouvrages, et je me suis senti plus fier de votre amitié. »

Ernest soupira légèrement et détourna la tête.

« Le désir de se distinguer, dit-il après une pause, va toujours croissant et devient enfin une maladie. D'abord, on se contente d'obtenir quelque approbation, de donner son obole au trésor général; cela fait, de nouvelles visions s'élèvent. Les

morts sortent des ombres du passé, et semblent nous inviter à remplir une niche vacante dans le grand panthéon. Alors nous voyons pour la première fois la différence qui existe entre la réputation et la renommée, entre aujourd'hui et l'immortalité. — Cela est vrai, repartit Montaigne, mais pensez-vous que les morts illustres n'aient pas éprouvé les mêmes sentiments, quand ils sont entrés dans un chemin qui mène à une vie au delà de la vie? Continuez à cultiver votre esprit, à aiguiser votre génie par l'exercice, à essayer de délecter ou d'instruire les hommes; et même en supposant que vous restiez au-dessous de vos modèles, en supposant que votre nom reste enseveli avec votre poussière mortelle, vous aurez toujours passé votre vie plus noblement que la foule oisive. Et si vous n'obtenez pas cet accident glorieux, un nom ici-bas, qui vous dit que vous ne vous êtes pas rendu digne de hautes destinées dans le monde des esprits? Les puissances de l'esprit sont des choses qui ne peuvent pas être moins immortelles que le sentiment de l'identité. Leurs acquisitions nous accompagnent dans l'éternel progrès, et nous pouvons gagner un grade plus ou moins élevé, dans l'avenir, en proportion du zèle que nous avons mis à nous préparer, en exerçant notre intelligence à exécuter les missions solennelles de Dieu. Le sage est plus près des anges que l'insensé. Ce peut être un dogme apocryphe, mais ce n'est pas une théorie impos-

sible. — Mais nous pouvons perdre les jouissances naturelles de la vie, en nous livrant à des espérances que vous avouez douteuses; et peut-être en effet toute notre science n'est rien aux yeux du Créateur. — Fort bien, dit Montaigne en souriant; mais répondez-moi avec franchise. En vous livrant à ces espérances, à cette ambition intellectuelle, renoncerez-vous pour cela aux jouissances naturelles de la vie? S'il en est ainsi, vous ne suivrez pas une marche raisonnable. De telles occupations doivent, au contraire, vous rendre plus sensible aux plaisirs que l'on peut considérer comme les vrais plaisirs de la vie. Cela doit produire cet effet bien plus sûrement pour vous, puisque vous êtes assez fortuné pour ne pas attendre votre subsistance de la littérature; si vous en étiez là, je vous conseillerais de vous faire menuisier, plutôt que de vous mettre faiseur de livres. Un homme ne doit pas se risquer dans les hautes voies de l'esprit, de l'art, en vue d'y trouver un gagne-pain, et cela est vrai, non-seulement à l'égard des lettres, mais de tout ce qui s'élève à certain degré. On ne se fait pas politique, orateur, philosophe de métier; et tous les hommes, sauf le pauvre poète, finissent par sentir cette vérité. — Tout cela est bon à dire, répliqua Ernest; mais, soyez-en sûr, la vie littéraire est en dehors de la vie ordinaire, et l'on ne peut jouir des plaisirs de l'une et de l'autre. — Je pense différemment, dit Montaigne; mais ce n'est

pas dans une maison des champs à quatre-vingt mille de la capitale, sans femme, sans société, sans amis, que l'expérience peut être faite convenablement. Courage, Maltravers, je vois une noble carrière devant vous, et je ne vous permettrai point de faire halte dès l'entrée. — Vous ne savez pas toutes les calomnies que l'on a déjà lancées contre moi, pour ne pas dire que bien des gens, dont quelques-uns sont des gens d'esprit, assurent qu'il n'y a rien en moi! — Denis était un homme d'esprit, et il avait dit la même chose de Pope. Madame de Sévigné était une femme d'esprit, et elle pensait que Racine ne serait jamais célèbre. Milton ne voyait en Dryden qu'un versificateur. Aristophane était bon juge de la poésie, et cependant comment jugeait-il Euripide? Ce sont là des lieux communs, cependant ils répondent à vos arguments. — Mais il est déplaisant de ne point repousser des attaques, de ne point rendre hostilité pour hostilité. — Alors repoussez les attaques, rendez hostilité pour hostilité. — Mais serait-ce agir sagement? — Oui, si cela vous faisait plaisir; pour moi, cela ne m'en ferait point. — Allons, Montaigne, vous tombez dans la manière socratique. Je vous demande simplement si vous conseillerez à un auteur de déclarer la guerre à des assaillants littéraires, ou de les mépriser? — L'un et l'autre. Qu'il attaque un petit nombre et cela rarement, pour montrer qu'il n'est pas homme à se laisser provoquer trop longtemps

et trop vivement. L'auteur a toujours le monde de son côté, contre les critiques, s'il sait bien prendre son moment; et il ne doit pas oublier qu'il constitue en lui-même un *État*, lequel doit quelquefois faire la guerre pour avoir la paix. C'est à la sage diplomatie de l'État à juger de l'opportunité de la guerre ou de la paix. — Vous feriez de nous des machines politiques. — Je voudrais que la conduite de chacun fût toujours plus ou moins mécanique, car le système est le triomphe de l'esprit sur la matière. Le juste équilibre de toutes les puissances, de toutes les passions, peut avoir l'apparence d'un mécanisme; et quand cela serait, la nature n'a-t-elle pas voulu que le monde, la création, l'homme lui-même, fussent des machines? — Et, suivant votre théorie, il faudrait même se mettre en colère méthodiquement? — Un homme qui ne serait pas quelquefois en colère serait une pauvre créature; mais il en serait une très-injuste ou très-folle s'il se mettait en colère hors de propos, soit par rapport à la personne, soit par rapport aux temps et aux lieux. Mais en voici assez pour cette fois. Il se fait tard. — Et quand verrons-nous madame en Angleterre? — Non pas de sitôt, je le crains. Mais vous verrez Cesarini cette année ou la suivante. Il est persuadé que vous avez fait du tort à ses poèmes, et il veut se rendre ici, aussitôt que son indolence le lui permettra, pour proclamer votre perfidie dans une préface mordante ou une satire sans

venin. — Une satire! — Oui, il en est plus d'un parmi vos poètes qui s'est frayé son chemin par une satire, et Castruccio est persuadé qu'il fera de même. Castruccio n'y voit pas à beaucoup près aussi loin que son homonyme le prince de Lucques. Bonsoir, mon cher Ernest. »

VI

Lorsqu'avec beaucoup de peine on a gagné ce savoir tant vanté, ceux qui ne l'ont pas se croient insultés.

CHURCHILL. *L'Auteur.*

Dans ses conversations, Montaigne, sans flatterie directe, sut réconcilier Maltravers avec lui-même et avec sa carrière. Par ces entretiens, son esprit fut moins excité que modéré et raffermi. Montaigne ne pouvait rendre un homme téméraire, mais il avait donné à plusieurs de l'énergie et de la persévérance. Les deux amis avaient quelques qualités en commun; mais Ernest avait en lui plus de passion, plus de nature, plus de chair et de sang, avec les défauts et les excellences de la chair et du sang. Montaigne tenait si fort à sa doctrine favorite d'équilibre moral, qu'il s'était presque transformé en une sorte de pièce d'horlogerie. Les impulsions étant formées par les habitudes, la régularité de Montaigne rendait ses impulsions justes et vertueuses, et il y cédaient aussi souvent que le caractère le plus impétueux pouvait céder aux siennes; mais ses impulsions ne le poussaient jamais à rien

de spéculatif ou de hardi. Montaigne ne pouvait aller au delà d'un cercle d'action limité. Il n'avait aucune sympathie pour les raisonnements basés purement sur les hypothèses de l'imagination. Il ne pouvait souffrir Platon, et il était sourd aux éloquentes murmures de ce qui tend au raffinement dans la poésie, de tout ce que la sagesse renferme de mystique.

Maltravers, au contraire, sans dédaigner la raison, cherchait toujours à lui donner l'aide de la faculté imaginative; et il tenait pour incomplète et non satisfaisante toute philosophie qui borne ses enquêtes aux limites du connu et du certain. Il aimait le procédé de l'induction, mais il le poussait jusqu'aux conjectures, et ne s'arrêtait pas aux faits. Il soutenait que tous les triomphes des sciences et des arts étaient dus à une semblable hardiesse; que Newton et Copernic n'auraient rien fait s'ils n'avaient pas imaginé aussi bien que raisonné, deviné autant que vérifié. Bien plus, un de ses aphorismes était que l'âme de la philosophie est la conjecture. Il avait la plus implicite confiance dans les opérations d'un esprit et d'un cœur bien formés, et pensait que l'excès d'émotion et de pensée, en des hommes convenablement dressés par l'étude et l'expérience, conduit aux fins les plus utiles, les plus grandes. Cependant l'âge plus avancé, et le caractère singulièrement positif de Montaigne, lui donnaient, dans le raisonnement, une supériorité

sur Maltravers, à laquelle ce dernier se soumettait non sans quelque peine. D'autre part, Montaigne avouait en secret que son jeune ami raisonnait sur de plus larges bases, et parcourait un plus vaste cercle qu'il ne le faisait lui-même; qu'il était, il est vrai, plus sujet à l'erreur, mais plus capable de nouvelle découverte et de perfectionnement intellectuel. Mais, leur chemin étant très-différent, ils ne furent point désunis par la différence de leur manière de voir, et Montaigne, qui prenait un intérêt sincère au sort d'Ernest, se contenta de l'encourager à résister aux obstacles, et il laissa le reste à l'expérience et à la Providence.

Ils retournèrent à Londres ensemble, et Montaigne partit ensuite pour Paris. Ernest Maltravers reparut dans les cercles du grand monde, et il sentit que son nouveau caractère avait excessivement changé sa position; il n'était plus courtoisé, caressé pour les mêmes circonstances vulgaires et fortuites de fortune, de naissance, de parenté; mais il recevait des prévenances pour d'autres motifs, suivant lui, aussi peu flatteurs. Il n'était pas recherché pour son mérite, son esprit, ses talents, mais pour sa célébrité momentanée: il était écrivain à la mode, et on lui courait après, comme on court après tout ce qui est à la mode. On l'invitait, non pour causer avec lui, mais pour le regarder avec de grands yeux. Il était d'un caractère trop orgueilleux, et son ambition était trop pure pour

que sa vanité se sentit flattée de partager l'engouement des salons avec un prince allemand ou une puce travailleuse. En conséquence, il repoussa bientôt les avances qui lui étaient faites, il devint réservé et hautain envers les belles dames; il refusa d'être l'auteur en vogue, et se mit fort mal avec les exclusifs littéraires. Ils tombèrent sur les ouvrages, parce qu'ils étaient mécontents de l'auteur. Mais Maltravers avait basé ses expériences sur les grandes masses du public. Il avait appelé sa nation et les autres à être son auditoire et ses juges; et toutes les coteries du monde ne pouvaient lui faire tort. Ainsi, le représentant de nombreux constituants peut offenser impunément quelques individus pourvu qu'il conserve son crédit auprès du corps en général. Il forma sa société conformément à ses goûts, se plut à discuter les questions graves et excitantes du jour, et augmenta la somme de ses observations, agrandit sa sphère comme auteur en se mêlant librement et ouvertement avec toutes les classes comme citoyen.

Pendant la littérature devint pour lui ce que l'art est pour l'artiste; une maîtresse pour son amant, un délice passionné absorbant. Il en fit sa profession glorieuse, divine; il dévouait à ses travaux, ses honneurs, sa jeunesse, ses soins, ses vœux, son esprit, et son cœur et son âme. C'était un enthousiaste silencieux, mais intense, de la religion à laquelle il s'était initié; à la littérature

il attribuait tout ce qui éclaira jamais les nations, tout ce qui humanisa notre espèce; et il aimait d'autant plus les lettres, que leurs distinctions ne sont pas celles du monde, et qu'elles ne donnent ni rubans, ni étoiles, ni grandes places. Un nom dans les délices héréditaires des hommes, c'est le titre qu'elles accordent. Son Église est la grande Église primitive du monde, sans pape, sans mufti, sans sinécures, sans hiérarchie. Ses serviteurs parlent à la terre; comme les anciens prophètes ils désirent seulement être entendus, faire croire à leurs paroles. Plein de ce fanatisme, Ernest Maltravers poursuivit sa route dans la grande procession des porteurs de myrtes à la sainte châsse. Il avait pris le thyrses, et il croyait au dieu. Par degrés son fanatisme produisit en lui la philosophie que Montaigne aurait voulu qu'il tirât du simple calcul; il le rendit indifférent aux épines de la route, aux orages du ciel. Il apprit à mépriser les inimitiés qu'il provoquait, et les calomnies qu'on lui décochait. Tantôt il gardait le silence, quelquefois il rétorquait; tel qu'un soldat engagé à servir une cause, il pensait que, si la cause était outragée dans sa personne, les armes que la Providence lui avait remises devaient être employées à repousser l'outrage sans crainte et sans reproche. En suivant cette marche, il parvint à se faire connaître et craindre en même temps. Plusieurs lui dirent encore des injures; mais personne ne pouvait plus le mépriser.

Il n'entre pas dans le plan de cet ouvrage de suivre Maltravers pas à pas dans sa course. Je décris seulement les principaux événements, non les détails minutieux de sa vie intellectuelle. A l'égard de ses ouvrages, quels que fussent leurs défauts, ils étaient originaux, ils étaient à lui. Il n'était ni copiste, ni compilateur; mais il était artiste, cela est vrai; et le génie lui-même n'est-il pas de l'art? Seulement ses lois, son ordre, son harmonie, étaient pris dans le code de la nature, de la vérité, un code qui demande une étude persévérante et ardue, bien que ses premiers principes soient faciles et clairs; et cette étude, Maltravers ne recula point devant elle. Ce fut l'amour profond de la vérité qui le rendit subtil et curieux annaliste, même en des sujets futiles aux yeux d'un monde superficiel; car il savait qu'en littérature il n'y a rien de frivole, et que, souvent, l'épaisseur d'un cheveu sépare un lieu commun d'une trouvaille. Il était d'autant plus original, qu'il cherchait plutôt la vérité que la nouveauté. Il n'existe pas deux esprits semblables; ainsi l'homme qui nous donnera naïvement le résultat de ses impressions, dégagées de toute influence d'imitation servile, cet homme sera original. Toutefois, Ernest Maltravers ne devait point sa réputation à l'originalité, qui constituait réellement son principal mérite, parce que son originalité n'était pas de genre à frapper le vulgaire; elle n'était ni extravagante, ni bizarre; il ne s'at-

tachait à aucun système, à aucune école. Plus d'un écrivain du jour passait, auprès des gens superficiels, pour être bien plus neuf, bien plus unique que lui. Les inventions durables et de haute importance procèdent par gradations insensibles, et n'ont rien de commun avec ces soubresauts, ces contorsions convulsives, qui n'indiquent point la santé et la vigueur, mais l'épilepsie de la littérature.

VII

Une fois hors de la ville, la première chose
que je fis fut de laisser aller ma mule à son gré.

GIL BLAS.

Le caractère de Maltravers était devenu graduellement plus ferme, plus sévère, sa raison plus forte. Son imagination avait perdu un peu de sa première fraîcheur; il était déjà très-différent de l'étudiant étourdi, indompté, qui avait enflammé les têtes des jeunes Allemands, et changé en palais de l'indolence la petite chaumière habitée par Alice et la poésie. Cependant il conservait encore plusieurs de ses anciennes habitudes, et il échappait fréquemment au grand monde; il laissait livres, amis, luxe, fortune, pour faire de solitaires excursions, quelquefois à pied, quelquefois à cheval, à travers le beau jardin de l'Angleterre.

Dans une de ces expéditions, il montait lentement, par un beau jour de mai, un sentier vert du comté de B***. Un manteau et une valise formaient tout son bagage, et le monde entier s'ouvrait devant lui pour le choix de son lieu de repos. Le sentier aboutit enfin au grand chemin, où le cavalier

débusqua au milieu d'une compagnie brillante de dames et de messieurs à cheval.

En tête de la cavalcade, marchait une dame en habit vert foncé, montée sur un beau cheval de race anglaise qu'elle conduisait avec tant d'aisance et de grâce, que Maltravers s'arrêta involontairement pour l'admirer. Excellent écuyer lui-même, il discernait promptement et avec intérêt ceux qui partageaient ce talent.

En regardant cette gracieuse amazone, il pensa qu'il n'avait vu, dans toute sa vie, que chez une seule femme cette même élégance indicible des mouvements et du maintien que donnent l'adresse et le courage dans un exercice quelconque; et cette femme était Valérie de Ventadour. Alors, à sa grande surprise, la dame se sépara de ses compagnons, et s'approchant d'Ernest, dit d'une voix qu'il ne reconnut pas d'abord bien distinctement: « Est-il possible! Est-ce monsieur Maltravers que je vois? »

Elle attendit un moment, puis releva son voile, et Maltravers contempla madame de Ventadour! en même temps, un monsieur très-grand et très-mince rejoignit la belle Française.

« Monsieur est sans doute une de vos connaissances, madame, dit-il, et s'il en est ainsi, vous me permettez de participer au plaisir de votre rencontre. »

Cette interruption parut soulager Valérie, elle sourit, son visage se colora. « Permettez-moi, dit-elle,

de vous présenter monsieur Maltravers ; monsieur Maltravers , lord Donningdale, mon hôte. »

Ces deux messieurs se saluèrent, le reste de la cavalcade entourra le trio, et lord Donningdale, avec une politesse digne, mais franche, invita Maltravers à les accompagner à sa maison, éloignée seulement de quatre milles. Ernest accepta, on se remit en marche, et il s'empessa de chercher une explication auprès de Valérie. Elle fut bientôt donnée. Madame de Ventadour avait une sœur cadette qui avait épousé dernièrement un fils de lord Donningdale. Le mariage avait été célébré à Paris, et monsieur et madame de Ventadour étaient depuis huit jours en visite chez le pair d'Angleterre.

La rencontre avait été si soudaine et si inattendue, que ni l'un ni l'autre ne pouvaient reprendre assez d'empire sur eux-mêmes pour causer librement. L'explication donnée, Valérie tomba dans un silence rêveur. Ernest marchait à côté d'elle, également taciturne, réfléchissant profondément sur le hasard étrange qui les avait de nouveau réunis après un laps de plusieurs années.

Lord Donningdale, qui d'abord était resté en arrière avec le reste de sa compagnie, les rejoignit alors, et Maltravers fut frappé de ses manières noblement polies, et de la distinction singulière et un peu recherchée de son ton et de ses expressions. Ils entrèrent dans un parc d'une vaste étendue, et cultivé avec plus de soin que l'on n'a cou-

tume d'en donner à ces sortes de domaines, si spécialement anglais. De jeunes plantations contrastaient partout avec les bois vénérables ; des chaumières neuves, d'une forme pittoresque, ornaient les limites, et des obélisques et des colonnes copiés de l'antique, et d'un travail évidemment récent, se montraient à mesure que l'on approchait de la maison, grand bâtiment dans lequel le goût architectural du temps de la reine Anne avait été altéré par des toits et des fenêtres d'un autre style.

« Vous passez une grande partie de votre temps à la campagne, milord, j'en suis sûr, dit Maltravers. — Oui, répliqua lord Donningdale d'un air pensif, ce lieu m'est extrêmement cher. Ici Sa Majesté Louis XVIII, pendant son séjour en Angleterre, m'honorait d'une visite tous les ans. J'ai tâché, pour lui être agréable, de modeler mon pauvre manoir en humble ressemblance de son palais, afin qu'il sentit le moins possible la perte de ses droits. Ses appartements étaient meublés exactement comme ceux qu'il occupait au Luxembourg. Oui, ce lieu m'est cher; je pense aux anciens temps avec orgueil. C'est un honneur insigne d'avoir hébergé un Bourbon dans son infortune. — Ces changements ont coûté de grandes sommes à milord, dit madame de Ventadour en lançant un coup d'œil malin à Maltravers. — Ah, oui, dit le vieux lord; et son visage, auparavant épanoui, s'allongea sensiblement; oui, près de trois cent

mille livres ; mais quoi , *les souvenirs, madame, sont sans prix.* — Avez-vous été à Paris depuis la restauration, lord Donningdale ? » demanda Maltravers à son hôte. Sa seigneurie le regarda d'un œil pénétrant et regarda ensuite madame de Ventadour. « Non , dit Valérie en riant , je n'ai point soufflé la question. — Oui , répondit enfin lord Donningdale , je suis allé à Paris depuis cette époque. — Sa Majesté doit avoir eu le plus grand plaisir à rendre à votre seigneurie son hospitalité. »

Lord Donningdale parut un peu embarrassé , il ne fit aucune réponse , et pressa son cheval.

« Vous avez touché un point sensible de notre hôte , dit Valérie en souriant. Louis XVIII et ses amis ont vécu ici aussi longtemps qu'il leur plaisait , et aussi somptueusement qu'il leur était possible ; leurs visites ont ruiné à demi le propriétaire , modèle du vrai gentilhomme , du preux chevalier. Il voulut aller à Paris , afin d'être témoin du triomphe de la dynastie restaurée. Il espérait , je crois , le cordon bleu. Lord Donningdale a du sang royal dans ses veines. Sa Majesté l'invita une fois à dîner , et lorsqu'il prit congé , elle lui dit : Nous sommes heureux , lord Donningdale , de nous acquitter *ainsi* de nos obligations envers votre seigneurie. Lord Donningdale revint en Angleterre , mécontent ; cependant il se vante toujours de *ses souvenirs*. Pauvre homme ! — Les princes ne sont pas reconnaissants , les républiques ne le sont pas davantage ,

dit Maltravers. — Ah ! personne n'est reconnaissant , repartit Valérie , excepté un chien ou une femme. »

Maltravers fut conduit à un vaste cabinet de toilette , et un valet de chambre français le prévint que lord Donningdale dînait à six heures à la campagne , et que la première cloche sonnerait dans quelques minutes. Tandis que le domestique parlait , lord Donningdale entra dans la chambre. Sa seigneurie avait appris que Maltravers appartenait à l'ancienne famille de ce nom dont les honneurs étaient concentrés sur son frère , et que , de plus , il était ce M. Maltravers dont les écrits faisaient tant de bruit. Lord Donningdale avait les deux traits caractéristiques du gentilhomme bien élevé de la vieille école , le respect pour le rang et le respect pour le talent ; il fut donc plus que civil avec Ernest , et le pria de rester quelques jours chez lui avec tant de cordialité que le jeune auteur ne put se dispenser d'accepter. Sa toilette de voyageur était succincte ; mais il s'occupait fort peu de la parure , et dans une blouse de charretier il aurait toujours paru ce qu'il était , un descendant des Normands , cette aristocratie du monde. Mais , de même que le Normand , il devait son air de commandement à la fierté du caractère , non à la naissance.

VIII

L'âme seule voit. Les yeux extérieurs présentent les objets ; mais l'esprit les décrit, et de cette description naissent le délice, le dégoût, la froide indifférence.

CRABBE.

En entrant dans un immense salon tendu de damas et décoré avec la magnificence et la lourdeur qui caractérisent le goût ornemental du temps de Louis XIV, goût si pompeusement barbare, qui n'offre rien de gracieux, rien de pittoresque, et que l'on imite maintenant avec une ridicule servilité, Ernest trouva seize personnes rassemblées. Le maître du logis s'avança en dehors du cercle formé autour de lui, et présenta en forme son nouvel hôte à la société. Maltravers fut frappé de la ressemblance de la sœur de Valérie avec Valérie elle-même ; mais c'était une ressemblance adoucie, épurée ; c'était un visage plus beau et moins expressif. Mistress George Herbert, tel était le nom qu'elle portait alors, était une jeune personne jolie, timide à l'excès, aimant son mari bien tendrement, et craignant beaucoup son beau-père. Ernest s'assit

près d'elle et tâcha de la faire causer. Il ne put s'empêcher de plaindre la pauvre petite femme en apprenant qu'elle devait passer sa vie à Donningdale-Park, loin de tous les amis, de toutes les habitudes de son enfance, seule, sous le rapport des affections, avec un jeune mari passionné pour la chasse, et qui semblait avoir seulement trois idées dans la tête : ses chiens, ses chevaux et sa femme. Hélas ! la dernière devait bientôt devenir la moins importante. C'est une triste position pour une jeune et vive Française de se trouver enterrée dans une résidence de campagne anglaise. Les mariages avec des étrangers sont rarement heureux. Cependant l'attention d'Ernest fut détournée de la sœur cadette par l'entrée de l'aînée ; Valérie parut appuyée sur le bras de son mari.

Jusque-là Ernest n'avait pas minutieusement observé les changements effectués en elle par le temps ; il craignait peut-être cet examen : maintenant ses yeux se fixaient sur elle avec un curieux intérêt. Valérie était encore extrêmement belle, mais ses traits n'étaient plus arrondis par la plénitude de la jeunesse, sa taille était moins riche, ses formes plus angulaires ; il y avait je ne sais quel mécontentement inquiet, presque querelleur, dans son regard, dans le mouvement de sa bouche : telle est l'expression trop ordinaire à celles qui sont nées pour aimer, et que leur destinée condamne à l'indifférence.

La petite sœur était encore la plus heureuse des deux. Quoi qu'il pût arriver par la suite, elle aimait au moins son mari tel qu'il était, et son cœur pouvait souffrir, mais il n'était pas vide de tendresse.

M. de Ventadour vint saluer Maltravers avec un nez plus long que jamais.

« Hein ! hein ! comment vous portez-vous ? charmé de vous voir. Vous avez vu madame avant moi, je soupçonne ; hein, hein ! je soupçonne, je soupçonne... — Monsieur Maltravers, voulez-vous bien donner le bras à madame de Ventadour ! » dit lord Donningdale en s'acheminant avec une duchesse vers la salle à manger.

« Et vous avez quitté Naples, dit Ernest ; est-ce pour toujours ? — Nous n'avons pas le projet d'y retourner. — Charmant séjour ! combien j'y étais heureux ! je ne l'ai point oublié. » Ernest parlait avec calme, c'était une remarque générale.

Valérie soupira doucement.

Pendant le dîner, la conversation entre Maltravers et madame de Ventadour fut embarrassée et vague. Ernest n'était plus amoureux, l'âge avait triomphé de cette fantaisie de jeunesse : elle avait exercé de l'influence sur lui ; mais il s'était créé de nouvelles influences qui avaient chassé son image. Telle est la vie : les longues absences éteignent toutes les lumières factices, non les véritables. Les lampes sont mortes dans la salle du banquet

d'hier ; mais dans mille ans les étoiles que nous admirons cette nuit brilleront du même éclat. Maltravers n'était plus amoureux de Valérie, mais Valérie... ah ! peut-être elle l'avait aimé d'un véritable amour !

Ernest fut surpris, en examinant ses sentiments, de trouver que son pouls ne battait pas plus vite en touchant celle dont le simple regard vibrait autrefois jusqu'au fond de son âme. Il fut surpris, mais il se félicita. Maintenant il était plus envieux d'éviter que de chercher l'excitation, et il était un être meilleur, plus grand qu'il ne l'était sur les rives de Naples.

D'où vient cette voix douce et basse qui murmure du fond du cœur, qui parle des jours depuis longtemps passés?

WORDSWORTH.

Ernest passa plusieurs jours à Donningdale, et tous les jours il monta à cheval avec Valérie, mais en grande compagnie; et tous les soirs il causa avec elle, mais chacun pouvait entendre ce qu'ils disaient. En effet, la sympathie qui avait jadis existé entre le jeune rêveur et la femme fière et mécontente, avait disparu en grande partie. Attaché à de grands objets, Maltravers n'était plus un rêveur. Rompue à la vie frivole qu'elle avait jadis abhorrée, Valérie était descendue aux usages, aux pensées du monde ordinaire; elle n'avait plus sur Maltravers la supériorité de la sagesse terrestre, et son oreille n'était plus captivée par le ton de cette voix toujours éloquente, mais non plus passionnée. Cependant Ernest prenait toujours un vif intérêt à Valérie, et Valérie voyait avec orgueil les succès qu'il avait obtenus.

Un soir Ernest se joignit au cercle sur lequel

madame de Ventadour présidait avec une vivacité plus brillante que de coutume, dirigeant adroitement la conversation à sa manière agréable, féminine, essentiellement française, sur mille sujets : philosophie, poésie, porcelaine de Sèvres, balance des pouvoirs en Europe. Ernest l'écoutait avec délice, non avec transport; cependant Valérie n'était point naturelle en ce moment, sa vivacité était forcée.

« Mais, dit-elle, peut-être fatiguée du rôle qu'elle jouait, et terminant brusquement une description animée de la cour de France, nous devons être honteux de notre incivilité; notre causerie a fait positivement cesser la musique. Vous avez vu lord Donningdale arrêter les concertants en me saluant, comme pour me dire, avec un reproche poli : Vous ne serez plus dérangée, madame. Je ne veux point participer plus longtemps à ce monopole injuste. »

Et la Française se leva et, se glissant hors du cercle, alla se placer seule à l'autre extrémité du salon. Ernest la suivait des yeux; soudain elle lui fit un signe; il s'approcha et s'assit à côté d'elle.

« Monsieur Maltravers, dit Valérie d'une voix extrêmement douce, je ne vous ai pas encore exprimé le plaisir que m'a causé votre génie. J'ai conversé avec vous dans l'absence, vos livres ont été mes plus chers amis. Comme nous devons bientôt nous séparer encore, laissez-moi vous avouer cela franchement et sans compliment. »

Ainsi le chemin fut ouvert pour une conversation qui se rapprochait plus des limites du passé qu'aucune de celles qu'ils avaient eues précédemment. Mais Ernest était sur ses gardes, et Valérie surveillait ses paroles, ses regards, avec un intérêt mêlé d'une sorte de désappointement.

« Gravier une montagne, dit Valérie, est toujours une excitation agréable, et, bien que les nuages puissent nous dérober la vue du sommet, à cet exercice se rattache un plaisir certain, universel; car un commun désir nous provoque par instinct à nous élever, à gagner les chemins au-dessus du niveau ordinaire. Un plaisir semblable doit être le résultat de l'ambition intellectuelle. — C'en est point l'ambition qui cause du plaisir, répliqua Maltravers, mais on a d'abord du plaisir à suivre un chemin conforme à ses goûts, et bientôt on s'en fait une habitude. Les instants dans lesquels nous regardons au delà de notre travail, dans lesquels nous croyons nous voir assis sous les éternels lauriers, ces instants sont rares. C'est le travail en lui-même qui nous intéresse et nous excite, et la sécheresse des labeurs finit par prendre la douceur familière de la coutume; mais les travaux intellectuels ont un autre charme, ils nous rendent plus intimes avec notre propre nature; le cœur et l'âme deviennent amis, et les affections et les aspirations s'unissent. Ainsi nous ne sommes jamais seuls; tout ce que nous avons lu, appris et découvert, nous

fait compagnie. C'est un doux privilège, ajouta Ernest, pour ceux qui n'ont aucun tendre lien dans le monde extérieur. — Et telle est votre situation? demanda Valérie avec un timide sourire. — Hélas! oui, et depuis que j'ai triomphé d'un sentiment, je crois presque avoir passé l'âge d'aimer. Je pense qu'en cultivant largement la raison ou l'imagination, on émousse à certain degré la jeune susceptibilité à recevoir les impressions séduisantes de la vie réelle. La flamme de l'amour, dit le poète romain, se nourrit de l'oisiveté. — Vous êtes trop jeune pour parler ainsi. — Je dis ce que je sens. »

Valérie n'ajouta pas un mot.

Bientôt après lord Donningdale s'approcha et proposa à madame de Ventadour une excursion pour le lendemain aux ruines d'une ancienne abbaye à quelques milles du château.

Z

Si je pouvais te revoir, après tant d'années,
ah ! comme je bénirais ton retour !

BYRON.

La cavalcade du lendemain fut moins nombreuse que de coutume, et se composa seulement de lord Donningdale, de son fils George Herbert, de Valérie et d'Ernest. Ils revenaient des ruines, et le soleil couchant dorait de ses rayons obliques les jardins et les maisons d'une petite ville ou village pittoresque, sur la grande route du nord. C'est un des lieux les plus gracieux de l'Angleterre que cette petite ville ou village, qui se vante d'une excellente auberge dans le vieux style, et d'un vaste et singulier jardin de plaisance. Notre petite troupe cheminait lentement le long de la rue mal pavée, quand soudain le ciel s'obscurcit, et quelques grêlons annoncèrent un orage.

« Je vous l'avais bien dit, s'écria George Herbert, je savais que la journée ne se passerait pas sans pluie ; maintenant nous y voilà jusqu'au cou. — George, vous vous servez d'une expression triviale, »

dit lord Donningdale en boutonnant son habit. Tandis qu'il parlait, un éclair éblouissant traversa leur chemin, et le ciel devint de plus en plus sombre. « Vous avez raison, » dit lord Donningdale, et il mit son cheval au trot.

Ils furent en un moment à la porte de la vieille auberge. Les cloches sonnent, les chiens aboient, les valets courent ; une chaise de poste brune et très-simple était devant la porte ; et une dame, sans doute attirée par le bruit, vint à la fenêtre du numéro 2, au premier étage ; à cette dame appartenait la chaise, et elle était alors seule dans cette chambre. Tandis qu'elle regardait les arrivants avec distraction, ses yeux se fixèrent sur une figure, elle pâlit, poussa un faible cri, et tomba sans sentiment sur le plancher.

Cependant lord Donningdale et sa société furent conduits dans la chambre adjacente à celle où se trouvait la dame ; les deux pièces, à proprement parler, n'en formaient qu'une seule, qui servait aux bals et aux réunions politiques du comté, et que l'on séparait ensuite par le moyen d'une mince cloison que l'on pouvait enlever. La grêle tombait alors avec bruit, le tonnerre grondait ; l'aspect désolé du grand et triste appartement augmentait la sensation positive de froid qu'on éprouvait en y entrant. Valérie tremblait, on alluma du feu, la Française s'en approcha.

« Vous êtes mouillée, ma chère dame, dit lord

Donningdale; vous devriez quitter votre habit et le faire sécher. — Oh, non! peu importe! répondit Valérie avec une sorte de brusquerie amère. — Cela importe plus que toutes choses au monde, dit Ernest. De grâce! suivez nos conseils. — Et vous inquiétez-vous de moi? murmura Valérie. — Pouvez-vous faire cette question! » répliqua Ernest du même ton, avec une tendresse amicale.

Cependant le bon vieux lord avait fait appeler la chambrière, et avec la tendre autorité d'un père il fit conduire Valérie dans une autre chambre, pour changer d'habits. Les trois hommes restèrent ensemble, parlant de l'orage, se demandant s'il durerait longtemps ou non, et discutant sur l'opportunité d'envoyer chercher une voiture. Tandis qu'ils parlaient, la grêle cessa, bien que des nuages lointains parussent disposés à renouveler l'attaque. George Herbert, le plus impatient des mortels, surtout en temps de pluie et en maison étrangère, saisit cette occasion et insista pour aller lui-même à Donningdale demander la voiture.

« Un groom remplira cet office aussi bien que vous, dit le père. — Non, mon cher père, j'envierais trop la bonne fortune du maraud. Je m'ennuierais à la mort. Marie sera très-alarmée. Avec Bess, la bonne jument, je serai au parc en vingt minutes. Vous savez que je ne suis pas un homme délicat. Bonjour. »

Et le jeune gentilhomme s'élança hors de la

chambre, et deux minutes après il galopait sur le grand chemin.

« Il est étrange que j'aie un pareil fils, dit lord Donningdale d'un air pensif, un fils qui ne peut tenir deux minutes de suite dans les murs d'une maison. J'ai pris cependant beaucoup de peine pour son éducation. On ne conçoit pas qu'il y ait des gens incapables de supporter la perspective de quelques minutes de réflexion, et pour lesquels une averse qui les réduit à la ressource unique de leurs pensées, est une terrible calamité; cela est en effet inconcevable! mais ce climat est certainement horrible; je ne sais quand le temps s'éclaircira! »

En murmurant ainsi, lord Donningdale marchait à grands pas en long et en large, les mains dans les poches, son fouet tombant perpendiculairement de la droite. En ce moment, un des valets de l'auberge vint annoncer à sa seigneurie que le groom désirait lui parler pour un objet important. Lord Donningdale apprit de cet homme que son cheval favori, qu'il montait depuis quinze ans hiver et été, venait de prendre le choléra.

Lord Donningdale se hâta d'aller à l'écurie sans dire un seul mot.

Ernest, plongé dans ses pensées, n'avait pas entendu le court dialogue qui venait d'avoir lieu entre le maître et le palefrenier, et il resta près du feu, la tête penchée sur sa poitrine et les bras croisés.

La dame qui occupait la chambre voisine était revenue lentement de son évanouissement. Elle appuya ses deux mains sur ses tempes, comme pour recueillir ses idées. Son visage était beau, candide, presque enfantin, et maintenant, la joie qui se répandait sur ce visage éclairé par un sourire subit, avait quelque chose de si tendre, de si touchant, qu'on ne pouvait la voir sans éprouver un intérêt intense, mais pénible. C'était la joie d'une personne qui a connu la tristesse ! Tout à coup elle se lève et dit : « Non, je ne rêve point ; il est revenu, il est là ; tout sera bien encore ! Ah ! c'est sa voix ! Dieu le bénisse, c'est sa voix ! » Elle se tut ; les doigts sur les lèvres, la tête penchée, elle écoutait : un son faible et confus de voix humaines atteignait son oreille à travers la mince porte qui la séparait d'Ernest. Elle écoutait avec une attention profonde, mais elle ne pouvait distinguer les paroles. Son cœur battait violemment. « Il n'est pas seul, murmurait-elle ; j'attendrai, et quand je n'entendrai plus parler, je risquerai d'entrer. »

Et quelle était cette conversation ? pour le savoir nous devons retourner à Ernest. Il était encore dans l'attitude pensive ci-dessus décrite, quand madame de Ventadour rentra ; la Française rougit, en se voyant seule avec Ernest ; Ernest lui-même n'était pas à son aise.

« Herbert est allé chercher une voiture, et lord Donningdale est je ne sais où. J'espère que la pluie

ne vous aura pas fait mal ? — Non, dit Valérie. — Avez-vous des ordres à me donner pour Londres ? je pars demain. — Sitôt ! Et Valérie soupira. Ah ! reprit-elle après une pause, nous serons peut-être bien des années sans nous revoir. Monsieur de Ventadour va être nommé ambassadeur près la cour de*** ; ainsi... ainsi... mais peu importe ! Hélas ! qu'est devenue l'amitié que nous nous étions mutuellement jurée ? — Elle est là, dit Maltravers posant la main sur son cœur ; là repose ma part de cette amitié, et plus que de l'amitié, Valérie, du respect, de l'admiration, de la reconnaissance. A cette époque de la vie où les passions, l'imagination, exercent un empire souvent irrésistible, à cette époque où je pouvais devenir un être inutile, oisif, livré à des plaisirs dégradants, vous m'avez prouvé que la vertu existait dans le monde, que la femme était trop noble pour être notre jouet, l'idole du jour, la victime du lendemain. Votre influence, Valérie, m'a rendu plus sage et, je l'espère, meilleur. — Oh ! dit madame de Ventadour profondément affectée, je vous bénis pour ce que vous me dites ; vous ne pouvez savoir, vous ne pouvez deviner combien il m'est doux de l'entendre ! Maintenant je vous retrouve. Oui, tout ce que ma résolution m'a coûté est payé en ce moment. »

Ernest fut touché de son émotion et de ses propres souvenirs ; il prit sa main, et, la pressant avec une franche et respectueuse tendresse : « Je ne

pensais pas, Valérie, dit-il, quand je songeais au passé, je ne pensais pas que vous m'aimiez, je n'étais pas assez vain pour avoir cette pensée; mais s'il en est ainsi, combien votre caractère s'élève à mes yeux; quelle prudence, quelle sagesse ont aidé votre vertu! Nos sentiments actuels sont plus heureux et meilleurs l'un pour l'autre que si nous eussions cédé à une illusion entraînant et criminelle; maintenant... — Maintenant, interrompit Valérie, vivement et en fixant sur lui ses yeux noirs, maintenant vous ne m'aimez plus. Eh bien, qu'il en soit ainsi! cela vaut mieux peut-être. Je vais rentrer dans ma vie froide et sans intérêt; je vais oublier encore une fois que le ciel m'avait donné un cœur. — Ah! Valérie, estimée, révérencée, toujours bien aimée, non avec le feu de l'ancienne passion, mais avec une tendresse profonde, inaltérable, sacrée, Valérie, ne parlez pas ainsi! Ne me laissez pas la pensée que votre raison, votre esprit, ne puissent vous aider à supporter la commune destinée. Laissez-moi la consolation de pouvoir toujours lever les yeux vers vous lorsque je serai tenté de mépriser les cercles dans lesquels nous vivons, et dire: Sur ce piédestal est un autel où le cœur peut offrir de purs hommages. — C'est en vain, c'est en vain que je combats, dit Valérie en joignant les mains dans un transport de passion: Ernest, je vous aime toujours, je suis malheureuse par la pensée que vous ne m'aimez plus, je ne puis

l'endurer. Je ne voudrais rien donner, et cependant j'exige tout. Ma jeunesse s'en va, ma beauté s'efface, mon esprit s'éteint dans la vie insipide que je mène, et cependant, Ernest, je demande ce que votre jeune cœur a senti un jour pour moi. Méprisez-moi, je n'étais point ce que je paraissais. Je suis une hypocrite, méprisez-moi! — Non, dit Ernest, saisissant de nouveau sa main et tombant à genoux devant elle; non, Valérie. Vous que je ne puis oublier, vous que je dois honorer toute ma vie, écoutez-moi. » Et il baisait la main qu'il tenait, tandis que Valérie couvrait son visage avec l'autre et pleurait amèrement, mais en silence. Ernest attendit que l'émotion de Valérie se fût calmée sans quitter sa main qu'il réchauffait par ses baisers; et jamais chevalier n'en imprima d'aussi purs sur la main de sa souveraine.

En cet instant la porte de communication entre les deux chambres s'ouvrit tout doucement. Une créature, plus belle, plus jeune que Valérie de Ventadour entra; le silence l'avait trompée, elle avait cru trouver Maltravers seul. Elle était entrée, le cœur sur les lèvres, l'amour, la plus vive espérance dans toutes ses veines, dans toutes ses pensées; elle était entrée en rêvant que son pied en passant ce seuil la conduisait à une vie semblable à celle où l'air qu'elle respirait était un ravissement. Ainsi elle entra; et maintenant, frappée de stupeur, pâle comme la mort, pétrifiée, elle sentit la jeunesse,

l'amour, l'espérance, le bonheur, s'enfuir loin d'elle pour toujours : Ernest aux genoux d'une autre, c'est tout ce qu'elle avait vu ! Pour cela, elle avait été fidèle, dévouée, parmi tant d'orages, de désolation ; pour cela elle avait rêvé, espéré, vécu !

Ils ne s'aperçurent point de sa présence ; elle ne fut ni entendue, ni vue. Et Ernest, lui, qui serait allé nu-pieds au bout de la terre pour la trouver, il était dans la même chambre avec elle, et il ne le savait point !

« Appelle-moi encore bien-aimée ! dit Valérie avec tendresse. — Bien-aimée Valérie, écoute-moi ! »

Ces mots furent suffisants pour l'auditeur inaperçu. Elle se retira sans bruit ; son cœur était humble, mais fier. La porte se referma sur elle. Le ciel avait exaucé sa prière, l'unique souhait de sa vie : elle avait revu l'amant de sa jeunesse ; et devant elle maintenant elle ne voyait que la nuit, les ténèbres. Qu'importe ce qu'elle deviendrait ? Un moment ! quel effet il produit sur une suite d'années ! Un moment ! la vertu ou le crime, la gloire ou la honte, le malheur ou la félicité dépendent d'un moment ! La mort elle-même n'est qu'un moment, et cependant l'éternité le suit.

« Écoutez-moi, continua Maltravers, sans se douter de ce qui s'était passé, soyons, vous et moi, ce que la fragilité humaine et les formes du monde permettent rarement d'être, soyons amis l'un de

l'autre, sans cesser d'être amis de la vertu ; soyons amis, en dépit du temps, de l'absence, des vicissitudes de la vie ; aimons-nous de cette affection sur laquelle la honte et le remords ne peuvent jeter une ombre, de l'affection qui convient à des êtres faits pour se rencontrer en un monde meilleur. Oh ! quel lien peut égaler en sainteté celui qui se fonde sur l'antique loyauté de la chevalerie, celui qui serait l'amour si le cœur et l'âme n'étaient pas contaminés par la chair ! »

La physionomie d'Ernest avait une si noble expression, sa voix était si pénétrante, que Valérie fut rappelée en un moment à son caractère un instant subjugué par une faiblesse passagère. Elle le regardait avec une admiration reconnaissante, et dit enfin d'une voix calme, mais basse : « Ernest, je vous comprends ! oui, votre amitié m'est plus chère que l'amour. »

Alors la voix de lord Donningdale se fit entendre sur l'escalier. Valérie se tourna vers la porte. Maltravers en se levant lui tendit la main, elle la serra tendrement. Le charme était rompu, la tentation repoussée, l'épreuve passée. Le vieux lord entra, la voiture amenée par Herbert était à la porte. Peu de minutes après, la petite société roulait vers le manoir du pair. Tandis qu'ils s'éloignaient, les garçons de l'auberge mettaient les chevaux à la chaise d'un vert foncé. De la fenêtre un œil triste s'efforçait de suivre le plus loin possible le brillant

équipage, un œil que Maltravers aurait voulu revoir au prix de la moitié de sa fortune. Mais il ne leva point la tête; et Alice Darvil se retira, et son sort fut à jamais fixé!

XI

J'ai connu d'étranges crises de passions, et j'oserai les dire.

WORDSWORTH.

L'espoir se nourrit d'actions méditées.

Idem.

Le jour suivant, Ernest quitta Donningdale. Il n'eut point d'autre conversation avec Valérie; mais, en prenant congé d'elle, il sentit qu'elle glissait dans sa main une lettre, et il la lut en descendant lentement l'avenue du parc. En voici la traduction :

« D'autres mépriseraient ma faiblesse, mais vous ne la mépriserez point, je le sais! c'est la seule faiblesse de ma vie. Personne ne peut savoir ce que j'ai souffert, quelles heures d'abattement, d'angoisses, j'ai passées! moi envinée par tant de gens! Mieux vaudrait cent fois être la fille d'un paysan avec l'amour, qu'une reine dont l'existence est un ennuyeux mécanisme. L'absence n'a jamais effacé de mon cœur votre image, elle me faisait trouver commun, froid et fastidieux tout ce qui m'entourait. Les années ont passé, votre nom a été

soudain répété par mille voix, il frappait mon oreille dans tous les lieux où j'allais, je ne pouvais vous fuir. Votre renommée vous mettait en rapport avec moi ; je croyais vous voir causant à mes côtés. Nous nous sommes enfin rencontrés d'une manière soudaine, inattendue. Je vis que vous ne m'aimiez plus, et cette pensée triompha de toutes mes résolutions ; la douleur affaiblit la vigueur de l'esprit, comme la maladie détruit la force du corps. Ainsi je m'oubliai, je m'humiliai, j'aurais pu me perdre ! De plus saines, de meilleures pensées sont maintenant éveillées en moi, et quand nous nous reverrons, je serai digne de votre respect. Je vois combien sont dangereuses les pensées trop élevées, combien est dangereux ce péché de mécontentement auquel je me suis trop livrée. Je rentre dans la vie, résolue de vaincre tout ce qui peut s'interposer entre ses devoirs et moi.

« Le ciel vous guide et vous conserve, Ernest !

« Pensez à moi comme à une femme que vous ne rougissez pas d'avoir aimée, que vous ne rougirez pas de présenter à celle qui portera votre nom. Avec autant de qualités aimables que de nobles qualités, vous n'avez pas été fait pour être, comme moi, ... isolé.

« Adieu ! »

Maltravers lut et relut cette lettre ; et lorsqu'il arriva chez lui, il la plaça soigneusement parmi

les choses auxquelles il attachait le plus haut prix. Une boucle des cheveux d'Alice était à côté de la lettre ; il ne pensa point que l'une ou l'autre fût déshonorée par ce contact.

Il retourna, mais avec effort, aux graves rapports de la littérature avec la vie réelle. Peut-être le trouble de son cœur le porta même à occuper plus assidûment son esprit. Ce fut l'une des années les plus actives de son existence, celle dans laquelle il anima le plus la jalousie en consolidant sa renommée.

XII

En effet, il entra dans mon appartement.

Gil Blas.

Je suis surpris, dit-il, du caprice de la fortune, qui parfois prend plaisir à combler de faveurs un détestable auteur, tandis qu'elle laisse de bons écrivains mourir de faim.

Ibid.

Un an après cette dernière entrevue d'Ernest et de madame de Ventadour, qui depuis plusieurs mois avait quitté l'Angleterre, Ernest un matin se trouvait seul dans son cabinet quand on lui annonça Castruccio Cesarini.

« Ah ! mon cher Castruccio, soyez le bienvenu, » dit Maltravers vivement lorsque la porte ouverte lui laissa voir la figure du jeune Italien.

« Monsieur, dit Cesarini avec beaucoup de roideur, en parlant français comme c'était sa coutume lorsqu'il voulait être d'une réserve imposante; monsieur, je ne viens pas ici pour renouveler notre ancienne connaissance : vous êtes un grand homme (là une grimace de dédain); je suis un homme obscur (Castruccio se redressa); je viens simplement acquitter une dette que j'ai contractée envers

vous, et que j'ai ignorée jusqu'à ce moment. — Quel ton est-ce là, Castruccio? De quelle dette voulez-vous parler? — A mon arrivée en ville, hier au soir, dit le poète d'un air solennel, j'allai chez l'homme que vous avez chargé, il y a plusieurs années, de la publication de mon petit volume; je lui demandai compte de sa réussite; et je trouvai qu'il avait coûté cent vingt livres, en déduisant le prix de quarante-neuf exemplaires vendus. Vos livres se vendent par milliers, à ce qu'on m'a dit. C'est très-bien arrangé, les miens sont tombés en naissant, car on n'a pris aucune peine pour les soutenir; n'importe! (un geste de dédain) vous avez acquitté cette dette, je vous rembourse. Voici un billet pour la somme avancée. Monsieur, j'ai fini; je vous souhaite le bonjour et une bonne santé pour jouir de votre réputation. — Quoi, Cesarini! mais c'est une folie! — Monsieur... — Oui, une folie, car il n'en est pas de plus grande que de mettre sous ses pieds l'amitié dans un monde où l'amitié est si rare. Vous paraissez croire que l'accueil fait à vos ouvrages a dépendu de moi. Mais votre éditeur peut vous dire que je me suis donné plus de peine pour votre livre que je n'en ai jamais pris pour aucun des miens. — Et la preuve de cela c'est qu'il s'en est vendu quarante-neuf exemplaires! — Asseyez-vous, Castruccio, et veuillez écouter la raison. » Alors Maltravers tâcha d'expliquer, d'adoucir, de consoler. Il rappela au pauvre poète

que ses vers étaient écrits dans une langue étrangère; que même les poètes anglais célèbres n'avaient qu'un débit très-limité de leurs œuvres; qu'il était impossible de décider le public avare à acheter ce que le public stupide ne pouvait comprendre; bref il usa de tous les raisonnements qui se présentèrent à son esprit comme les plus propres à convaincre et à calmer Cesarini. Il montra dans ses efforts un intérêt si sincère et si affectueux, que le jeune Italien ne put justifier plus longtemps son ressentiment vis-à-vis de lui-même. Une réconciliation eut lieu, très-franche du côté d'Ernest, très-douteuse du côté de Castruccio; l'auteur désempoigné ne pouvait pardonner à l'auteur accueilli.

« Et combien de temps resterez-vous à Londres? — Quelques mois. — Envoyez prendre votre bagage et soyez mon hôte. — Non, j'ai pris un logement qui me convient. Je suis accoutumé à la solitude. — Cependant vous irez dans le monde durant votre séjour ici? — Oui, j'ai des lettres de recommandation, et j'ai entendu dire que les Anglais savent honorer le mérite, même chez un Italien. — Et cela est vrai; d'ailleurs, vous trouverez du plaisir, je l'imagine, à voir nos hommes éminents. Ils vous feront volontiers les honneurs du pays, j'ose l'affirmer. Permettez-moi de vous offrir mon assistance comme cicerone. — Oh! votre temps précieux... — Est à votre service. Mais où comptez-vous aller ce matin? — C'est dimanche et je serais

curieux d'entendre un prédicateur célèbre, monsieur*** qui, m'a-t-on dit, fait parler de lui plus qu'aucun écrivain dans Londres. — On vous a dit vrai; je vous accompagnerai, je désire aussi l'entendre, et j'avais le projet d'aller aujourd'hui même à son église. — N'êtes-vous point jaloux d'un homme qui fait ainsi parler de lui? — Jaloux! mais je n'ai jamais visé à devenir prédicateur à la mode; *ce n'est pas mon métier*. — Si j'étais auteur connu, je serais jaloux de chiens dansants qui feraient parler d'eux. — Non, mon cher Cesarini, j'en suis sûr, vous ne le seriez point. Dans ce moment vous êtes un peu irrité par un désappointement très-naturel; mais l'homme qui obtient un succès mérité n'éprouve jamais de jalousie morbide même à l'égard de ses rivaux, dans sa ligne. Les tentatives malheureuses nous aigrissent; mais un sourire du soleil dissipe les plus noires vapeurs. Venez, nous n'avons pas de temps à perdre. »

Maltravers prit son chapeau, et les deux jeunes gens se dirigèrent vers la chapelle de***. Cesarini avait conservé sa bizarre toilette, bien qu'elle fût maintenant composée de matériaux plus fins et portée avec plus de prétention, de fatuité. Il avait beaucoup gagné sous le rapport physique; on l'avait beaucoup admiré à Paris, on lui avait trouvé l'air d'un homme de génie, et sans doute, avec ses cheveux flottants, ses longues moustaches, son grand chapeau à l'espagnole, il n'avait pas l'air de tout le

monde. « Je vois que vous suivez les modes, dit-il en regardant avec un sourire moqueur le costume simple et convenable de son compagnon. On dirait que vous passez votre vie avec des élégants, non avec des savants. Je suis surpris de vous voir condescendre au soin frivole de conformer au goût du temps votre habit et votre chapeau. — Il serait encore plus frivole de viser à l'originalité en fait d'habits et de chapeaux; du moins cela paraîtrait frivole dans la raisonnable Angleterre. Je suis né gentilhomme, et je m'habille comme ceux de ma classe. Je ne me crois pas obligé d'être à cet égard différent des autres parce que je suis auteur. — Vous partagez apparemment la faiblesse de votre compatriote Congrève, qui faisait plus de cas de sa qualité de gentilhomme que de sa qualité d'auteur. — J'ai toujours pensé que cette anecdote avait été mal interprétée. Congrève montra, selon moi, un juste et mâle orgueil, en dédaignant d'être visité comme une pièce curieuse. — Mais est-il de bonne politique de laisser croire qu'un auteur ne diffère point du reste des hommes? Ne doit-il pas exciter plus d'intérêt, s'il se distingue de la foule même sous les rapports les plus matériels? Il est aussi très-bon, ce me semble, qu'il se montre rarement, pour que sa présence ne devienne pas trop familière; bref il doit user des artifices qui appartiennent à la royauté d'intelligence, comme à la royauté de naissance. — Il se peut, je l'avoue, qu'un auteur,

par un peu de charlatanisme de cette nature, fasse parler de lui beaucoup plus que s'il mettait plus de simplicité dans sa conduite; il se peut qu'il fasse une bien meilleure figure à l'exposition, parmi les portraits des grands hommes vivants. Toutefois, s'il a quelque dignité dans le caractère, il perdra de son respect pour lui-même, à chaque singerie de cette espèce; et le respect pour soi-même vaut toute la célébrité accordée par le monde. »

Cesarini haussa les épaules avec un demi-sourire moqueur. Il était évident que les deux auteurs ne sympathisaient plus l'un avec l'autre.

Ils arrivèrent enfin à la chapelle, où ils se procurèrent des sièges avec beaucoup de peine, et le service commença presque aussitôt qu'ils furent assis.

Le prédicateur avait incontestablement une éloquence chaleureuse; mais son air théâtral, son costume affecté, ses gestes, ses intonations factices, et surtout les momeries fanatiques introduites par lui dans la maison du Seigneur, déplurent fortement à Maltravers, tandis que toutes ces choses captivèrent Cesarini, en imposèrent à son esprit, à ses sens. L'un vit le saltimbanque, l'imposteur, où l'autre reconnaissait l'artiste profond, le prophète inspiré.

Vers la fin du discours, lorsque le prédicateur était dans une de ses effusions les plus éloquentes,

et préludait par des oh ! et des ah ! à la péroration pathétique, la forme indistincte d'une femme, dans le fond de la chapelle, fixait les regards, absorbait les pensées d'Ernest. Le local était sombre, bien qu'il fit grand jour dehors, et le visage de la personne qui attirait l'attention d'Ernest était caché par son chapeau et son voile. Mais cette courbure de cou, si gracieuse, si simple, si humblement modeste, rappelait à son cœur une seule image. Chacun a pu remarquer, je le pense, qu'il existe une *physionomie* pour les formes du corps, de même que pour le visage, s'il est permis d'appliquer ainsi ce terme. En effet, on voit deux individus se ressembler sous ce rapport ; et c'est spécialement dans le tour de la tête et le mouvement des épaules que réside l'indicible je ne sais quoi, particulier au maintien de chaque personne, dans l'état de repos. Plus il examinait, plus il était persuadé qu'il avait devant lui la maîtresse si longtemps perdue, et jamais oubliée, le charme de ses jeunes années, son premier amour. A côté de la dame en question, était assis un monsieur d'un certain âge, dont les yeux étaient rivés sur le prédicateur ; de l'autre côté, était une belle petite fille, avec de longs cheveux blonds, bouclés, et ce dessin de traits auquel les peintres, à cause de son exquise délicatesse et de son expressive douceur, donnent le nom d'angélique. Ces trois personnes paraissaient appartenir à la même société. Maltravers trembla,

littéralement, d'impatience et d'agitation. Cependant, la toilette de celle qu'il prenait pour Alice et ses compagnons étaient si évidemment au-dessus du commun, qu'Ernest osait à peine se fier aux suggestions de son cœur. Se pouvait-il que la fille de Luc Darvil, jetée en de si tristes circonstances au milieu du monde, se fût élevée ainsi ? Enfin, le moment d'éclaircir ses doutes arriva ; le discours était achevé, la prière achevée, on se leva, et Maltravers se fit passage comme il put, à travers la foule serrée et interminable. A chaque pas il était arrêté par un obstacle irritant, sous la forme, soit d'un monsieur ventru, soit de trois dames enchevêtrées ensemble. Il perdit de vue ceux qu'il suivait parmi l'énorme profusion de grands chapeaux et de plumes flottantes. Parvenu à la fin à la porte de la chapelle, respirant à peine, et pâle comme la mort, tant ses émotions intérieures étaient puissantes, il vit une voiture propre et simple, avec des domestiques vêtus de gris, s'éloigner du porche, et put seulement apercevoir, dans le carrosse, les boucles dorées d'un enfant. Il s'élança presque sous les pieds des chevaux. Le cocher retint les rênes, en proférant une exclamation de colère approchant beaucoup d'un jurement, puis il fouetta ses chevaux et partit. Mais cette halte avait suffi. « C'est elle, c'est... O ciel, c'est Alice ! » murmura Maltravers. La place, les passants tourbillonnaient à sa vue troublée, il chercha l'appui d'un mur voisin,

le corps épuisé, l'esprit confus. Cependant, un violent effort lui rendit l'usage de ses facultés, lorsque la pensée qu'il allait la perdre encore de vue, peut-être pour toujours, vint frapper son cœur. Il courut comme un frénétique après la voiture ; mais il ne put la rejoindre à travers une file si nombreuse d'équipages, outre les flots de piétons sans cesse renouvelés ; car c'était une dévotion en vogue, une des diversions favorites pour passer un jour ennuyeux. Après une poursuite inutile, pendant laquelle Ernest faillit trois fois se faire écraser, il s'arrêta, exténué, désespéré. Tous les dimanches, pendant plusieurs mois, il retourna à la même chapelle, mais en vain ; en vain aussi, il fit la même recherche dans tous les lieux publics, soit d'amusement, soit de dévotion. Alice Darvil ne s'offrit plus à ses yeux.

XIII

Dites-moi, monsieur, avez-vous jeté les yeux sur votre propriété, estimé vos terres, et les avez-vous jugées capables de soutenir le changement ?

Le Noble Gentilhomme.

A mesure que Maltravers revenait du premier choc de cette rencontre inattendue, et commençait à se consoler du chagrin causé par ses recherches infructueuses, il sentit avec surprise une sorte de satisfaction singulière. Alice n'était point dans la pauvreté, elle ne mangeait point le pain abject du vice, elle ne gagnait point sa subsistance par un pénible travail, il l'avait vue dans un état d'aisance honorable. Un noir cauchemar, qui bien souvent, au milieu des plaisirs de la jeunesse ou des triomphes de la littérature, avait pesé sur sa poitrine, était maintenant enlevé. Il respirait plus librement, il pouvait dormir en paix ; sa conscience ne pouvait plus lui dire : Celle qui reposa sur ton sein est errante sur la face de la terre, exposée à toutes les tentations, expirant peut-être de faim ! La vue d'Alice avait produit l'effet du spectre de l'homme

offensé, conjuré à Héraclée, et dont l'apparition chasse le remords du sein de l'offenseur. Il se réconcilia avec lui-même et marcha vers l'avenir d'un pas plus ferme et la tête levée. Était-elle mariée à ce personnage grave et posé qu'il avait vu près d'elle? cet enfant était-il le fruit de leur union? Il espéra qu'il en était ainsi, car il l'aimait alors comme un frère. Pauvre Alice! ah! pouvait-elle rêver, lorsqu'elle voyait les yeux de son amant la contempler avec tant d'amour, tandis qu'elle était assise à ses pieds, pouvait-elle rêver qu'un jour viendrait où son Ernest, la supposant heureuse avec un autre, en rendrait grâce au ciel?

Ernest Maltravers se sentit un homme nouveau. Le soulagement de sa conscience eut la plus heureuse influence sur ses compositions; un esprit plus élastique, plus vivace, les pénétra, elles respiraient une seconde jeunesse.

Pendant ce temps Cesarini se jeta à corps perdu dans le grand monde où, non sans quelque surprise, il se vit fêté, adulé! Castruccio, en effet, avait tout ce qu'il fallait pour devenir la curiosité du jour. Ses lettres de recommandation étaient adressées à de grands personnages anglais par de grands personnages français, et la politique est un point de réunion entre les uns et les autres. Aux yeux des premiers, Cesarini se produisait sous l'aspect intéressant d'un jeune homme accompli, beau-frère d'un membre distingué de la législature

française. D'autre part, Maltravers avait présenté son ami aux *dilettanti* littéraires toujours prêts à vanter les écrivains qui ne sont point leurs rivaux. Le bizarre accoutrement de Cesarini, qui aurait révolté tout le monde s'il eût été porté par un Anglais, semblait ravissant sur la personne d'un Italien. Les dames étaient enchantées quand il leur adressait des vers; et s'il parlait peu, en revanche il rimait sans cesse. La tête du jeune homme se remplit de comparaisons entre lui et Pétrarque, Londres et Avignon. Comme il avait toujours imaginé que les belles dames et les grands seigneurs étaient les dispensateurs de la renommée, il se voyait déjà sur le pinacle; et l'un de ses sentiments prédominants étant une profonde jalousie de Maltravers, il était au comble de la joie lorsque ses enthousiastes l'assuraient qu'il était mille fois plus intéressant que cet homme flegmatique et fier, qui mettait sa cravate comme tout le monde, et n'avait pas même les attributs les plus indispensables du génie: les cheveux noirs bouclés et le sourire mélancolique et railleur.

La haute société qui, comme le dit madame de Staël, déprave un caractère frivole et raffermi un caractère énergique, la haute société détruit complètement le petit nombre de qualités élevées que Cesarini avait conservées. Il borna ses desirs à faire effet dans les salons dorés, sa vanité se contenta des morceaux rejetés avec dédain par l'orgueil au cœur

de lion. Mais ce ne fut pas son seul malheur, il était envieux de la fortune de Maltravers. Sa fortune, à lui Cesarini, consistait en un petit capital de huit à neuf mille livres, et, se trouvant au milieu de la société la plus riche de l'Europe, il ne put se résoudre à sacrifier aucun des moyens de se faire considérer dans cette société. Il parlait avec affectation de la satiété, du vide de l'opulence. Les jeunes demoiselles l'écoutaient avec un grand intérêt lorsqu'il disait ces choses-là; on pensa qu'il était riche, et il tâcha de soutenir cette prétention en imitant les prodigalités extravagantes du jour. Il acheta des chevaux, donna des bijoux de prix, fit la cour à une marquise de quarante-deux ans qui l'aimait tendrement et qui de plus était folle de l'écarté. Il joua, il était sur le grand chemin de la ruine.

LIVRE VI.

Εἴποις ἄν, ὡς ὄχυσός ἐκνικα τάδε,
Πλουτεῖν τε τερπνόν;

EURIPIDE. *Ion.*

Vous dites peut-être que l'or triomphe de tout, et qu'il est doux d'être riche.

..... κείνο δ' οὐκ ἀνασχετόν
Εἶκειν δδοῦ χαλῶντα τοῖς κακίαισιν.

Ibid.

Faut-il se détourner de son chemin pour faire place à des coquins? Cela est-il supportable?

I

L'adresse et l'artifice ont passé dans mon cœur.
Qu'on a sous cet habit et d'esprit et de ruse !

REGNARD.

Un beau matin du mois de juillet , à Londres , un jeune homme arrivé de la veille en cette ville , après une absence de plusieurs années , descendait lentement cette superbe voie qui réunit le parc du Régent à celui de Saint-James. Cet homme possédait de hautes facultés intellectuelles , et cependant il avait perdu sa jeunesse dans une vie vagabonde et frivole ; mais , ayant usé l'amour des plaisirs , il commençait à éprouver le sentiment de l'ambition .

« Cette ville s'est embellie d'une manière surprenante , pensait-il ; tout s'améliore en ce monde par l'activité , les hommes aussi bien que les choses . Tous mes camarades de collège , qui n'ont pas la moitié autant d'esprit que moi , ont fait leur chemin . Tom Stevens , mon protégé d'Éton , un véritable petit brouillon , vient d'être nommé secrétaire d'État ; Pearson , dont j'écrivais les devoirs , est à présent directeur des hautes études d'un collège ; il édite des tragédies grecques et vise à un évêché .

Les journaux m'ont appris que Collier faisait sa tournée judiciaire; et Maltravers (celui-ci, par exemple, n'est pas sans talent), Maltravers s'est fait un nom; et moi je vau plus qu'eux tous ensemble, et je n'ai fait que dépenser la moitié de mon bien en dépit de mes économies. Il faut sortir de cette apathie et tenter la fortune. Et mon oncle qui s'avise de se remarier juste au moment où son héritage me devenait le plus nécessaire! Hom! je suis trop bon pour ce monde!»

Tandis qu'il réfléchissait ainsi, il se trouva en contact direct avec un grand monsieur qui marchait la tête haute; il ne parut pas s'apercevoir qu'il avait manqué faire perdre à notre philosophe l'équilibre de ses jambes.

je n'aurais
« Que diantre! monsieur, prenez donc garde à ce que vous faites! — Je vous demande pard..., commençait à dire avec douceur le grand monsieur, quand il sentit son bras serré fortement, et l'homme injurié s'écria: Heureuse rencontre! monsieur, est-ce vous que je vois? — Ah! Lumley! — Lui-même. Et comment vous portez-vous, mon cher oncle? j'ignorais que vous fussiez à Londres: je suis arrivé d'hier seulement. Comme vous avez bonne mine! — Grâce à Dieu, je me porte assez bien. — Et vous êtes heureux dans vos nouveaux liens? Vous me présenterez à mistress Templeton? — Hem! dit monsieur Templeton en éclaircissant sa voix et en souriant avec une sorte d'embarras, je n'au-

rais jamais pensé que je me remarierais. — *L'homme propose et Dieu dispose*, observa Lumley Ferrers, car c'était lui. — Doucement, mon cher neveu, répliqua M. Templeton gravement, ces phrases-là frisent le sacrilège. Je suis un homme à la vieille mode, vous le savez? — Un million d'excuses. — Une seule suffit; ces hyperboles sont presque des péchés. — Vieux pédant!» pensa Ferrers; mais il salua d'un air édifié.

« Mon cher oncle, dit-il, j'ai été un grand étourdi; mais l'âge amène la réflexion, et avec vos conseils, si je puis espérer les obtenir, je suis sûr de devenir plus sage et meilleur. — C'est bien, Lumley, répliqua l'oncle, et j'ai grand plaisir à vous revoir dans votre pays. Voulez-vous dîner avec moi demain? je demeure près de Fulham. Mais vous ferez mieux d'apporter votre sac de nuit et de passer quelques jours chez moi; vous serez le bienvenu, spécialement si vous pouvez vous passer de domestiques étrangers: j'ai une grande compassion pour les papistes; mais... — Ne craignez rien, mon cher oncle, je ne suis pas assez riche pour avoir un domestique étranger, et je n'ai pas voyagé à travers les trois quarts du globe sans apprendre à me passer de valets. — Quant à ce que vous dites de votre fortune, dit M. Templeton, sept cent quatre-vingt-quinze livres sterling et dix schellings de rente permettent d'avoir, si l'on veut, deux domestiques; mais je suis bien aise de vous voir économe,

cela est toujours bon à tout événement. A demain donc, à six heures. — *Au revoir!* c'est-à-dire Dieu vous bénisse! fastidieux vieillard, murmura Ferrers, et bien moins cordial que par le passé. Peut-être sa femme est *enceinte*? il va me priver de son héritage. Je dois prendre garde à cela; car, sans espoir de fortune, je ferais aussi bien de retourner vivre à Paris à mon cinquième étage. »

Et, terminant ainsi ses réflexions, Lumley hâta le pas et se trouva bientôt en Seamore-Place. Peu d'instant après, il était dans une bibliothèque bien pourvue de livres et décorée de bustes en marbre sortis des ateliers de Canova et de Flaxman.

« Mon maître va descendre, monsieur, » dit le domestique en introduisant le visiteur qui se jeta sur un sofa, examinant l'appartement d'un œil demi-curieux, demi-moqueur.

La porte s'ouvrit, et, « Mon cher Ferrers! » « Mon cher Ernest! comment vous portez-vous? » furent les salutations échangées rapidement.

Après que les premières phrases de félicitation, d'interrogation, de bienvenue, eurent ouvert les voies à une conversation plus générale: « Ernest, dit Ferrers, nous voici donc réunis de nouveau après un intervalle de tant d'années; tous deux moins jeunes certainement, et vous, je le suppose, plus sage, du moins on le dit, et c'est là l'important. Mais vous ne me paraissez pas du tout vieilli, seulement un peu plus mince et plus pâle; et regardez-

moi, je n'ai pas dépassé de beaucoup les trente ans, et je suis presque vieux. Les tempes dégarnies et la fatale patte d'oie! Ah! l'oisiveté use terriblement un homme! — Bah! Lumley, je ne vous ai jamais vu meilleur visage. Et votre projet est-il en effet de vous établir en Angleterre? — Oui, si je puis. Mais à mon âge, après avoir vu tant de choses, la vie d'un vieux garçon obscur, désœuvré, ne peut plus me satisfaire. Je sens maintenant la nécessité d'être quelque chose; mais quoi? je n'en sais rien encore. N'ayez pas peur, je ne courrai pas sur vos brisées. La célébrité littéraire est sans doute une fort belle chose, mais je désire quelque distinction plus substantielle, plus temporelle. Vous connaissez le terrain; indiquez-moi les chemins qui conduisent au pouvoir. — Je n'en connais que trois: les lois, la politique et la richesse. — Pour les premières, je suis trop vieux; la politique m'irait peut-être; mais la richesse, mon cher Ernest, ah! combien je soupire après un compte plus satisfaisant avec mon banquier. — Patience et espérance, dit Ernest; n'êtes-vous pas héritier d'un oncle riche? — Hélas! je ne sais, dit Ferrers piteusement; le brave homme s'est remarié et peut avoir des enfants! — Marié?... A qui? — A une veuve, à ce que j'ai entendu dire; je ne sais rien de plus. Ainsi je verrai peut-être, avant d'avoir quarante ans, une bande de petits chérubins prendre leur volée avec les biens immenses de Templeton. — Ah! ah! votre désespoir aiguise

votre esprit, Lumley ; mais pourquoi ne pas imiter la première page de l'histoire de votre oncle ? Faites un mariage d'argent ; cherchez une héritière, puisque vous ne pouvez plus être héritier. — Sage conseil, plus sage que je ne l'aurais attendu d'un homme qui fait des livres, surtout des vers ; et ce conseil n'est pas à dédaigner. — Il faut être riche, et, comme les pères (non pas ceux de l'Église, mais ceux d'Horace) le disaient à la génération naissante, la première chose est de vouloir fermement s'enrichir, la seconde est de considérer comment on pourra s'enrichir. — En attendant, Ferrers, vous serez mon hôte. — Je dînerai avec vous aujourd'hui ; mais demain j'irai à Fulham présenter mon hommage à ma nouvelle tante. Pouvez-vous imaginer sa figure ? Moi, je la vois en robe de gros de Naples gris, avec un lorgnon suspendu à une chaîne d'or, grasse, rondelette, autour d'elle deux bichons et un perroquet. Ne vous effrayez pas, ce n'est qu'un portrait de fantaisie ! je n'ai vu ma respectable tante qu'avec les yeux de l'imagination. Mais qu'aurons-nous à dîner ? laissez-moi donner les ordres ; vous savez que vous avez toujours été un mauvais majordome. »

Maltravers se sentit rajeunir en écoutant le babil animé de Ferrers. Le temps passé, les aventures passées lui revenaient à l'esprit.

La journée s'écoula très-agréablement pour les deux amis. Ce fut seulement le lendemain matin

que Maltravers, en pensant aux diverses conversations qu'il avait eues avec son ancien compagnon de voyage, avoua, malgré lui, que l'égoïsme passif de Ferrers s'était changé en immoralité systématique et positive, et qu'un tel homme pouvait devenir dangereux si les circonstances le poussaient à l'action.



DAUPH. Monsieur, vous devez m'écouter. J'ai été longtemps votre parent méprisé.

MOROSE. Oh ! comme tu voudras, mon neveu.
ÉPICÈNE.

Son silence est une dot suffisante ; elle se croirait prodigue de ses douces paroles, si elle en dépensait six tous les jours.

Idem.

Ferrers descendit d'une voiture publique à la porte d'une villa, à trois milles de Londrès. Le concierge se chargea de son sac de nuit, et Ferrers le suivit les mains derrière le dos (c'était son attitude favorite), à travers un terrain soigneusement cultivé.

« Très-jolie petite maison ! le douaire de madame, je suppose. Ah ! je ne regarderais certes pas à cette bagatelle, si j'avais seulement le reste ; mais voici, je le crains, un échantillon du talent de la dame pour perpétuer la famille ! » Cette dernière pensée était inspirée à Lumley par une belle petite fille qui vint à lui en courant, comme un enfant gâté et sans crainte, et lui dit, après l'avoir regardé un instant : « Demandez-vous papa, monsieur ? — Papa ! Le dia-

ble t'emporte ! pensa Lumley ; et qui est votre papa, ma chère ? — Le mari de maman ; il n'est pas mon vrai papa. — Certainement non, ma chère, je vous comprends très-bien. — Comment ? — Oui, je demande votre faux papa, M. Templeton. — Alors, c'est par ici. — Vous aimez bien M. Templeton, mon petit ange ? — Oh ! sûrement je l'aime ! Avez-vous vu le beau cheval qu'il doit me donner ? — Non, pas encore, ma belle enfant ! et comment se porte maman ? — Ah ! pauvre chère maman, dit l'enfant, et sa voix changea tout à coup, et ses yeux se mouillèrent ; pauvre maman, elle n'est pas bien ! — La famille est en train d'augmenter probablement ! murmura Ferrers avec un triste soupir. Mais voici mon oncle ; horrible nom ; les oncles n'ont jamais valu le diable. Richard III et l'homme qui fit je ne sais quoi d'atroce aux enfants dans les bois, étaient de gentils garçons comparés à mon vieux parent qui me dépouille horriblement, de concert avec une veuve ! Vieux tartufe, vieux satire, vieux... Mon cher monsieur, je suis ravi de vous voir. »

Monsieur Templeton, homme froid et composé, qui regardait toujours au-dessus de la tête des autres ou à ses pieds, toucha la main que lui tendait son neveu, lui dit qu'il était le bienvenu, et remarqua ensuite que la journée était belle.

« Très-belle, en effet, et ce lieu me paraît des plus agréables. Vous voyez que j'ai déjà fait con-

naissance avec ma jolie petite cousine. Elle est vraiment charmante. — Oui, c'est une aimable petite créature, » dit monsieur Templeton avec une chaleur singulière pour lui, et en regardant presque tendrement la petite fille qui s'amusait à poursuivre des papillons.

« Elle ressemble à sa mère? demanda le neveu. — Elle ressemble à qui, monsieur? — A sa mère, je suppose, à mistress Templeton? — Non, non, pas beaucoup; un air de famille, peut-être; mais la ressemblance n'est pas parfaite. Ne voulez-vous point passer dans votre chambre avant le diner? — Je vous remercie. Je voudrais avoir l'honneur d'être présenté à mistress Templeton avant... — Elle remplit ses devoirs religieux en ce moment, monsieur Lumley, interrompit l'oncle d'un air un peu rébarbatif. — Tartufe femelle! pensa le neveu. Ah! je suis enchanté, dit-il, que votre âme pieuse ait trouvé une compagne qui sympathise avec elle. — C'est une grande bénédiction, et j'en rends grâce au ciel. Voici le chemin de la maison. »

Lumley, installé bon gré mal gré dans une chambre à coucher d'un aspect sévère, avec des rideaux de basin et un papier brun foncé à étoiles brun clair, se jeta dans un grand fauteuil et bâilla, s'étendit sur ce siège, comme il aurait bâillé, comme il se serait étendu s'il était venu là pour prendre possession des propriétés de son oncle. Ensuite il procéda lentement à changer son costume du matin

pour un modeste habit noir, en remerciant sa bonne étoile qui ne lui avait pas permis de joindre à ses autres défauts celui de la recherche dans les vêtements, péché que son oncle n'aurait pu lui pardonner. Il resta dans sa chambre jusqu'au second appel pour le diner, et il descendit à cet appel dans le salon qui, même en juillet, avait un aspect glacial, et où il trouva son oncle debout à côté de la cheminée, et une jeune et belle femme dont les formes légères étaient à demi enterrées dans une vaste et incommode bergère.

« Votre tante, mistress Templeton, monsieur; madame, mon neveu, M. Ferrers, dit Templeton. John, le diner. — J'espère que je n'ai pas fait attendre?—Non, dit Templeton d'un air obligeant, car il avait toujours aimé Lumley, et il était un peu touché en voyant qu'il prenait les choses de bonne grâce : non, mon cher enfant, non; mais la régularité, la ponctualité sont, je crois, des vertus cardinales dans une famille bien ordonnée. — Le diner, monsieur, » dit le sommelier en ouvrant les deux battants de la porte à l'extrémité de la chambre.

« Permettez-moi, dit Lumley en offrant son bras à la tante. Vous avez une délicieuse maison. »

Mistress Templeton dit quelque chose, mais Ferrers ne put l'entendre, tant la voix de la dame était basse, étouffée.

« Timide! se dit-il en lui-même, c'est assez

singulier pour une veuve ! Mais c'est ainsi que ces *croque-maris* nous attrapent ! »

Si l'ameublement était en général très-simple , l'ostentation de M. Templeton se montrait dans un service de vaisselle plate de grand prix , et dans le nombre de ses gens. Il était riche , et fier de sa richesse. Il savait que la richesse était respectée , et il croyait très-moral de se rendre respectable. A l'égard du dîner, Lumley connaissait assez les goûts de son oncle pour supposer que les mets et les vins ne seraient pas à mépriser, même pour un gourmet exercé.

Dans les intervalles du service , Lumley tâcha d'entrer en conversation avec sa tante ; mais ses plus ingénieuses tentatives pour parvenir à ce but furent sans succès. On observait sur les traits de mistress Templeton une expression de mélancolie douce et tranquille , mais profonde , extrêmement pénible à voir sur un visage si jeune et si beau. C'était évidemment un autre motif que la timidité qui la rendait silencieuse et , même dans son silence, elle montrait tant d'affabilité naturelle que Ferrers ne pouvait attribuer sa réserve à la hauteur ni au désir de le tenir à distance. Il était intrigué , car , se disait-il assez sensément , mon oncle n'est pas un jeune homme , il est très-riche , et comment une jeune veuve qui s'est remariée à un homme riche et vieux , peut-elle être mélancolique ? cela passe mon intelligence.

Templeton , sans doute pour détourner l'attention de la taciturnité de sa femme , était plus parlant que de coutume. Il s'enfonça dans la politique , et regretta de ne point siéger au parlement à une époque si critique.

« Si j'avais votre jeunesse et votre santé, Lumley, je ne négligerais pas mes devoirs envers mon pays. Le papisme est en mouvement. — J'aimerais beaucoup, moi-même, à être membre du parlement, dit Lumley. — Je le crois, répartit l'oncle sèchement. Mais le parlement n'est pas la place des hommes sans fortune , ceux qui ont un grand intérêt au repos du pays devraient seuls y être admis. Du champagne à M. Ferrers, » dit-il à un domestique.

Lumley se mordit les lèvres , et parla peu pendant le reste du dîner. Cependant M. Templeton devint encore plus gracieux quand le dessert fut sur la table , et coupant un ananas , il assura Lumley que les jardins n'étaient rien , si l'on n'avait pas un plant d'ananas.

« Quand vous vous établirez à la campagne, mon neveu , n'oubliez pas qu'il faut avoir une serre. — Oh ! oui , dit Lumley avec un léger degré d'amertume , et des chiens de chasse et un cuisinier français ; tout cela convient à merveille à ma fortune. — Vous vous occupez des affaires pécuniaires beaucoup plus qu'autrefois, dit l'oncle. — Monsieur, répliqua Ferrers gravement , bientôt je serai ce

qu'on appelle un homme entre deux âges. — Hom ! hom ! » dit l'amphitryon.

Il y eut encore un silence. Lumley, je l'ai dit ou montré, Lumley connaissait à fond la nature humaine, du moins dans ses formes les plus ordinaires, et il ruminait, à part lui, en ce moment, sur les divers moyens qu'il pouvait adopter pour arriver à ses fins auprès de son riche parent. En attaquant Templeton directement, il reconnaissait qu'il n'aurait jamais l'avantage, car le vieux financier aurait toujours sur lui, par son imperturbable et froide dignité, la supériorité que donne une grande taille dans le combat à l'épée, où l'homme grand peut tenir son adversaire éloigné en se tenant simplement sur la défensive. Il se décida donc à suivre une autre marche pour laquelle la franchise de ses manières était admirablement adaptée. Au moment où il formait cette résolution, mistress Templeton se leva, et avec un gracieux salut et un doux et languissant sourire, elle sortit de la salle. Les deux hommes reprirent leurs places, et Templeton poussa la bouteille à Ferrers.

« Servez-vous, Lumley. Vos voyages vous ont fait perdre votre vive gaieté, vous êtes sérieux. — Monsieur, dit Ferrers brusquement, je désire vous consulter. — Ah ! jeune homme, vous avez fait quelque frasque, vous avez joué, vous avez... — Je n'ai rien fait, monsieur, qui puisse me rendre moins digne de votre estime. Je le répète, je désire

vous consulter : j'ai passé les jours de la bouillante jeunesse ; je sens maintenant les devoirs imposés à tous les hommes. Je crois avoir quelques talents, j'ai de la persévérance. Je me sens capable de remplir dans le monde une place qui rachèterait mon indolence passée, et ferait honneur à ma famille. Monsieur, votre exemple est devant mes yeux, et je demande actuellement vos conseils dans la ferme résolution de les suivre. »

Templeton, surpris, ombragea sa figure avec une de ses mains, et contempla très-attentivement le front élevé et les yeux hardis de son neveu. « Je vous crois sincère, dit-il enfin. — Vous pouvez le croire, monsieur. — Eh bien, je penserai à cela. J'aime l'ambition honorable, non l'ambition extravagante, celle-ci est un péché ; mais obtenir une place dans le monde, c'est l'objet des souhaits d'un homme sage, et la richesse est une bénédiction, ajouta le richard en prenant une seconde tranche d'ananas, parce qu'elle nous donne le moyen d'être utile à notre prochain. — Alors, monsieur, dit Ferrers avec une vivacité éveillée par l'espérance, j'avoue que mon ambition est précisément de l'espèce dont vous parlez. Je suis obscur, je désire être connu sous des rapports honorables ; ma fortune est médiocre, je désire qu'elle soit grande. Je ne vous demande *rien* ; je connais votre cœur généreux ; mais je souhaite travailler seul à mon avancement. — Lumley, dit Templeton, je vous

estime maintenant plus que je ne l'ai jamais fait. Écoutez-moi, je veux me confier à vous. Je pense que le gouvernement me doit quelque reconnaissance. — Je sais cela, s'écria Ferrers dont les yeux étincelèrent à la pensée d'une sinécure : il y avait des sinécures en ce temps-là. — Et, poursuivit l'oncle, j'ai l'intention de demander une faveur en récompense de mes services. — Oh, monsieur! — Oui; je pense, écoutez-moi bien, je pense, avec de l'adresse et du ménagement, pouvoir... — Bien, mon cher monsieur! — Obtenir une baronnie pour moi et mes héritiers. J'espère avoir bientôt de la famille!»

On aurait donné un soufflet bien assené à Lumley Ferrers, qu'il en aurait été moins irrité, moins déconcerté qu'il ne le fut à cette conclusion: Sa mâchoire tomba, ses yeux s'élargirent d'un pouce, et il resta muet.

«Oui, continua M. Templeton, depuis longtemps je rêve à cela. Ma réputation est sans tache, ma fortune est grande; j'ai toujours exercé mon influence parlementaire en faveur du ministère, et dans un pays commerçant, personne n'a des droits plus incontestables que Richard Templeton aux honneurs d'un vertueux, loyal et religieux sujet de l'État. Oui, mon cher enfant, j'approuve votre ambition, vous voyez que j'ai aussi la mienne, et puisque vous souhaitez réellement suivre mes traces, je crois pouvoir vous promettre d'obtenir pour vous une place de commis intéressé dans un éta-

blissement très-respectable. Voyons, votre capital est maintenant... — Pardon, monsieur, interrompit Lumley en rougissant d'indignation, en dépit de lui-même, j'honore infiniment le commerce, mais mes parents paternels ne pourraient me permettre d'entrer dans cette carrière. Et permettez-moi d'ajouter, continua-t-il en s'attaquant habilement au côté faible qu'il venait de découvrir, permettez-moi d'ajouter que ces parents qui m'ont toujours montré beaucoup de bonté, pourraient, en s'y prenant comme il faut, contribuer efficacement au succès de vos projets. Dans votre intérêt, je ne voudrais pas me brouiller avec eux, Lord Saxingham est encore ministre; bien plus, il est du conseil de la couronne. — Hem! Lumley, hem! dit Templeton d'un air pensif, nous verrons cela, nous verrons. Un verre de vin. — Non, monsieur, je vous remercie. — Alors je vais faire ma promenade du soir, et penser à toutes ces affaires. Vous pouvez aller joindre mistress Templeton. Et, Lumley, tenez-vous pour averti, je lis les prières à neuf heures. N'oubliez jamais votre Créateur, et il ne vous oubliera point. La baronnie sera une excellente chose; eh, un baron anglais, oui, un baron anglais! bien différent des comtes et des barons mendiants du continent.»

En parlant ainsi, M. Templeton sonna pour demander sa canne et son chapeau, et il passa de la salle à manger sur le bowlingrin.

« Oui, le monde est une huitre, dit Ferrers, et je l'ouvrirai avec la pointe de mon épée. Je modèlerai ce vieil égoïste à ma guise, il servira forcément à mes desseins. Si je n'ai pas de génie pour écrire, ni d'éloquence pour déclamer, j'aurai du moins de l'esprit pour intriguer et du courage pour agir. La conduite, la conduite, voilà mon talent. Et qu'est-ce que la conduite, sinon la marche sûre et ferme d'un dessein vers son accomplissement? »

Avec de telles pensées, Ferrers alla joindre mistress Templeton. Il ouvrit très-doucement la porte du salon; car tous ses mouvements étaient prompts et nullement bruyants; et il aperçut la jeune dame assise près d'une fenêtre, en apparence très-occupée à lire un petit volume posé devant elle sur une table à travailler.

« C'est, je le parie, *les Conseils à une jeune mariée*, de Fordyce, pensa Lumley, la friponne! »

Il approcha; mistress Templeton ne prit pas garde à lui; et ce fut seulement lorsqu'il fut près d'elle qu'il vit ses larmes couler sur la page. Il fut un peu embarrassé, et se tournant vers la fenêtre, il toussa, et dit sans regarder mistress Templeton : « Je vous ai dérangée, je le crains. — Non, répondit la même voix, basse et comprimée, qui avait déjà répondu aux vains efforts de Lumley pour engager la conversation, non, c'était une triste occupation, et peut-être il est mal de s'y livrer. — Puis-je vous demander quel auteur vous affectait si vivement? »

« C'est un volume de poésie : je ne puis juger de la poésie; mais ce livre contient des pensées que... que... » Elle se tut subitement, et Lumley prit le livre. « Ah! ah! dit-il en regardant le titre, mon ami a lieu d'être extrêmement flatté. — Votre ami? — Oui, ce livre est d'Ernest Maltravers, un de mes amis intimes. — Je serais heureuse de le voir, s'écria mistress Templeton avec vivacité; je lis peu; c'est par hasard que ce livre s'est trouvé sous ma main, et il m'a semblé que je causais, en le lisant, avec un ami bien cher. Ah! je serais heureuse de le voir! — Assurément, madame, dit un troisième interlocuteur d'un ton sévère, je ne vois pas quelle sorte de bien pourrait faire à votre âme immortelle la vue d'un homme qui écrit des vers inutiles, et qui me paraissent, à moi, hautement immoraux. J'ai parcouru ce matin le volume, et je n'y ai trouvé que des fariboles, des sonnets amoureux ou de pareilles fadaises. »

Mistress Templeton ne répliqua rien, et Lumley, pour détourner la conversation qui devenait un peu trop conjugale pour son goût, dit assez gauchement :

« Votre promenade a été courte, monsieur. — Je n'ai pas coutume de me promener à la pluie. — En vérité, il pleut, je ne m'en étais pas aperçu. — Êtes-vous mouillé, monsieur? dit la jeune femme timidement; ne feriez-vous pas mieux... — Non, madame, je ne suis point mouillé; je vous remercie. A propos, mon neveu, ce nouvel auteur est de vos

amis. Je suis surpris qu'un homme de sa naissance condescende à se faire auteur. Cela ne peut le mener à rien de bon. J'espère que vous romprez cette liaison. Les auteurs sont toujours d'une société inutile, sinon pernicieuse. Je me flatte que je ne verrai plus chez moi aucun des livres de M. Maltravers. — Cependant, monsieur, il est très-bien vu dans le monde, dit Lumley hardiment; car il n'était pas disposé à sacrifier un ami qui pouvait être aussi utile à ses vues que M. Templeton lui-même. — Bien ou mal vu, peu m'importe. J'ai fréquenté fort peu d'auteurs en ma vie, et quand je l'ai fait, je m'en suis toujours repenti. Rien de solide, monsieur, rien de sain dans ces têtes-là. Mistress Templeton, seriez-vous assez bonne pour aller chercher le livre de prières? Il faut bourrer davantage mon coussin, il me cause une douleur insupportable aux genoux. Lumley, voulez-vous sonner? Votre tante est très-mélancolique. La vraie dévotion n'est pas si sombre; nous lisons un sermon sur la sérénité. — Bon, bon, se disait Ferrers en se déshabillant pour se coucher, mon oncle paraît un peu mécontent du visage pensif de ma jolie tante, un peu jaloux de la voir occupée d'autre chose que de lui. *Tant mieux.* Je travaillerai sur cette découverte. Il ne me convient pas qu'ils soient trop heureux ensemble. Avec ce levier et les projets ambitieux de l'homme, j'espère ramener les bonnes choses de ce monde un peu plus près de Lumley Ferrers. »

III

A la fierté de sa démarche, aussi légère que la lumière qui s'étend sur le monde, inaverti de son approche, on reconnaît une créature faite pour marcher sur un plus céleste élément.

Amours des Anges.

Se peut-il que ces nobles impulsions, ces hautes pensées qui s'embrasent de leur propre feu, aient été données pour me rendre l'esclave misérable de la vanité?

ERINNE.

N'est-elle pas trop belle pour vaquer même aux soins les plus doux de son sexe?

Idem.

Deux ou trois jours après la date du dernier chapitre, il y eut ce que les journalistes appellent une réunion brillante dans l'une des plus nobles maisons de Londres. Une jeune personne, sur laquelle tous les yeux étaient fixés, se mouvait au milieu de la foule qui murmurait des éloges sur son passage. Sa beauté, plus majestueuse qu'il ne convenait peut-être à son âge, était d'une régularité classique si parfaite, qu'elle donnait à ses nobles traits un peu de la froideur d'une superbe statue, et le peintre aurait trouvé en elle le modèle

le plus heureux pour représenter Sémiramis ou Zénobie : cette belle personne était lady Florence Lascelles, fille du parent de Lumley, et la plus riche héritière d'Angleterre.

Lord Saxingham s'approcha de sa fille et lui dit tout bas : « Le duc de*** est extrêmement frappé de vos charmes, soyez polie avec lui, de grâce, je vais vous le présenter. » Et se tournant vers un petit homme brun, âgé d'environ vingt-huit ans, ayant de la roideur, mais aucune affectation dans les manières, il présenta le duc de*** à Florence Lascelles. Le duc n'était pas marié. C'était la présentation de plus grand parti à la plus riche héritière de la pairie.

« Lady Florence, ainsi que vous, milord, aime passionnément les chevaux, bien qu'elle ne soit pas si bon juge de leur mérite. — J'avoue que j'aime les chevaux, » dit le duc naïvement.

Lord Saxingham s'éloigna.

Lady Florence resta muette, un mépris ineffable brilla dans ses grands yeux, sa lèvre se contracta légèrement, elle se tourna à demi, et parut oublier l'existence de sa nouvelle connaissance.

Sa Grâce, comme la plupart des grands, n'était pas disposée à se croire offensée ; il lui paraissait presque impossible que personne osât être incivil avec le duc de***. Cependant il désirait que Florence commençât la conversation, car, bien qu'il ne fût pas timide, il parlait peu en général, ses interlocuteurs ayant coutume de le dispenser du soin de

soutenir la conversation. Après un silence de quelques secondes, voyant que lady Florence n'ouvrait pas la bouche, il dit :

« Vous vous promenez quelquefois dans le parc, lady Florence ? — Bien rarement. — Il fait trop chaud, en effet, pour monter à cheval. — Je ne dis pas cela. — Hem ! il me semblait que vous l'aviez dit. »

Un autre silence.

« M'avez-vous parlé, lady Florence ? — Non. — Oh ! je vous demande pardon. Lord Saxingham paraît d'une santé excellente. — Je suis bien aise que vous le pensiez. — Votre portrait à l'exposition ne vous rend pas justice. Lawrence est ordinairement plus heureux. — Vous êtes trop flatteur, » dit lady Florence avec une vive et très-visible impatience. La jeune beauté avait été gâtée, et toute la méprisante ironie de son caractère fut provoquée lorsqu'elle aperçut les regards d'envie de la foule se réunir sur celle que le duc honorait de sa conversation ; mais elle, pour rien au monde, elle n'aurait voulu exercer ses talents brillants avec un tel partenaire. Elle était plus aristocrate d'esprit que de naissance, et elle s'était mis en tête que le duc était un imbécile ; elle se trompait complètement : si elle eût brisé la glace, elle aurait trouvé l'eau assez profonde au-dessous. Le duc, en effet, comme la plupart des Anglais, bien qu'il se souciât peu de montrer son esprit, et que ses manières eussent de la gaucherie et de la roideur, avait lu beaucoup, et

ses idées étaient justes, ses sentiments honorables ; mais il était incapable d'aimer personne, de prendre intérêt à rien, et il était en même temps rassasié de tout et satisfait. L'apathie, en effet, est une combinaison de la satiété et de la satisfaction.

Toutefois, lady Florence le jugeait comme les personnes vives ont coutume de juger les personnes posées et lentes. D'ailleurs, elle avait besoin de proclamer, et pour lui et pour tout le monde, qu'elle faisait peu de cas et des ducs et des grands mariages ; aussi, avec une légère inclination de sa belle tête, elle s'éloigna et tendit la main à un jeune homme au teint méridional qui la regardait avec cette admiration respectueuse, mais cependant clairement exprimée, que les femmes les plus fières ne sont jamais assez fières pour mépriser.

« Ah ! signor, dit-elle en italien, je suis heureuse de vous voir ; c'est un soulagement réel de trouver le génie au milieu d'une foule de nullités. »

En parlant ainsi, l'héritière prit place sur un de ces sièges commodes qui ne contiennent que deux personnes, et fit signe à l'Italien de s'asseoir à côté d'elle. Oh ! comme le cœur du vaniteux Castruccio bat vivement ; quelles visions d'amour, de grandeur, de richesse, flottent devant ses yeux !

« Je me figure, dit-il, être aux anciens jours de la chevalerie, quand une belle reine quittait les princes et les guerriers pour écouter un troubadour. — Les troubadours sont plus rares maintenant que

les guerriers et les princes, dit Florence avec une gaieté animée, qui contrastait fortement avec la froideur qu'elle avait affectée avec le duc ; il y aurait donc un faible mérite à une reine de laisser l'insipidité et la morgue pour la poésie et l'esprit. — Ah ! ne dites pas l'esprit, repartit Cesarini, l'esprit est incompatible avec le grave caractère des sentiments profonds ; il est incompatible avec l'enthousiasme, avec l'adoration, avec les pensées éveillées par Florence Lascelles. »

Florence rougit et fronça légèrement le sourcil, mais l'immense différence établie entre sa position et celle du jeune étranger, et son inexpérience de la vie réelle et de la présomption des hommes vains, lui firent pardonner une flatterie qui l'aurait offensée de la part de tout autre. Cependant elle tourna la conversation sur des choses générales et parla de la poésie italienne avec une éloquence, une chaleur digne du sujet. Pendant leur entretien, un nouveau visiteur arriva, et de la place où il s'était arrêté à parler avec lord Saxingham, il fixait un œil scrutateur sur le couple de la causeuse.

« Lady Florence est réellement embellie, dit le nouveau venu ; je ne m'imaginai pas que l'Angleterre pût se vanter d'une beauté aussi accomplie. — Elle est certainement très-belle, mon cher Lumley ; le caractère de tête des Lascelles, répliqua lord Saxingham, et si richement douée ! Elle est savante, tout à fait savante, un *bas bleu*. Je frémis

de penser à la quantité de poètes et de peintres qui feront fortune grâce à son enthousiasme. *Entre nous*, Lumley, je voudrais la voir mariée à un homme de bon sens, comme le duc de***; car le bon sens est précisément ce qui lui manque. Avez-vous observé que depuis une demi-heure elle fait l'aimable avec cet aventurier à tournure bizarre, le signor Cesarini, purement parce que ledit signor compose des sonnets et s'habille comme un comédien?—Ce sont les faiblesses ordinaires des femmes, mon cher lord, elles aiment à protéger, et les singularités les charment, depuis les magots de la Chine jusqu'aux poètes timbrés; mais je devine, à certain regard promené de temps en temps autour de la chambre, que ma belle cousine n'est pas exempte d'une teinte de coquetterie.—Et vous ne vous trompez pas, Lumley, répliqua lord Saxingham en riant; mais je lui permets de briser des cœurs et de refuser des mains tant qu'elle voudra, pourvu qu'elle devienne enfin raisonnable et duchesse de***. — Duchesse de***! répéta Lumley avec distraction, bien, je vais me présenter moi-même; je vois qu'elle se lasse du signor, je la sonderai au sujet des impressions duciales, mon cher lord. — Faites, Lumley; moi je n'oserais, sur ma parole, dit le père; c'est une excellente fille, mais les héritières sont toujours volontaires et contrariantes. C'était une folie de me priver de tout contrôle sur sa fortune. Allez, et revenez me voir bientôt, Lumley.

Je suppose que vous repartirez sous peu.—Non, je compte m'établir en Angleterre; mais une autre fois nous parlerons de mes plans, de mes espérances.»

Et Lumley se glissa parmi la foule et arriva près de Florence. Ferrers avait quelque chose de remarquable par sa simplicité de bon goût et sa physionomie expressive. Ses traits fins, ses cheveux très-courts et son front élevé, le calme recueilli, l'aisance de ses mouvements, contrastaient avec l'apparence et les manières théâtrales de l'Italien, et lady Florence regarda avec surprise la personne qui venait l'aborder.

« Ah! vous m'avez oublié, dit Ferrers avec son rire comique. « Trompeuse Imogène, après tous vos serments de constance! contemplez le spectre d'Alonzo. » Avez-vous oublié comme vous m'écoutez en tremblant quand je vous contais cette histoire véritable, en causant assis l'un à côté de l'autre sur le gazon? — Oh! s'écria Florence, c'est vous, mon cher cousin, mon cher Lumley! il y a des siècles que nous ne nous sommes vus. — Ne parlez pas de siècles, c'est un vilain mot pour un homme de mon âge. Pardon, signor, je vous dérange. »

Et Lumley, avec un salut profond, se glissa froidement à la place de Cesarini qui s'était levé d'assez mauvaise grâce et paraissait déconcerté; mais Florence l'avait oublié dans sa joie de revoir Lumley; et Cesarini s'éloigna d'un air boudeur, et fut s'asseoir à l'autre bout de la pièce.

« Et je vous retrouve, continua Lumley, beauté accomplie et coquette de profession. Ne rougissez point! — Est-ce qu'on vous a dit que j'étais coquette? — Oh! oui, et pour cette fois le monde a dit la vérité. — Peut-être le reproche est-il mérité. Oh! Lumley, combien je méprise tout ce que je vois, tout ce que j'entends! — Quoi! même le duc de***? — Oui, je crains fort que le duc de*** ne fasse pas exception. — Votre père serait furieux s'il vous entendait. — Mon père! mon pauvre père! Oui, il pense que moi, Florence Lascelles, j'ai été créée seulement pour porter une couronne ducal et donner les plus beaux bals à Londres. — Et de grâce, pour quelle autre chose Florence Lascelles est-elle créée? — Ah! je ne puis répondre à cette question, j'ai deux ennemis à craindre: le mécontentement et le dédain. — Vous êtes une énigme, mais je n'aurai point de repos que je ne vous aie comprise. — Je vous en défie. — Merci, il vaut mieux être défié que dédaigné. — Vous seriez étrangement changé si je pouvais vous dédaigner. — Est-il vrai? mais que vous rappelez-vous de moi? — Que vous étiez franc et hardi, et par conséquent, du moins je le supposais, sincère; que vous rompiez en visière à mes tantes et à mon père, par votre mépris pour les hypocrisies vulgaires de notre vie artificielle. Oh! non, je ne puis vous mépriser. »

Lumley leva les yeux sur ceux de Florence; il la

regarda longtemps et sérieusement; d'ambitueuses espérances s'éveillèrent en lui.

« Ma belle cousine, dit-il d'un ton grave et altéré, je vois dans votre esprit quelque chose de sympathique avec le mien, et je suis heureux que votre voix soit une des premières à me confirmer dans mes nouvelles résolutions. — Et ces résolutions?... — Sont celles d'un Anglais, énergiques et ambitieuses. — Hélas, l'ambition! Combien de fausses images ont été faites d'après ce noble modèle! »

Lumley crut avoir trouvé le fil qu'il devait suivre pour arriver au cœur de sa belle cousine, et il s'étendit avec son éloquence ordinaire sur ce brillant péché pour lequel des anges perdirent le ciel. Florence l'écoutait avec attention, non avec sympathie. L'ambition qu'il décrivait n'était pas celle qui pouvait avoir de l'attrait pour l'idéalisme raffiné à l'excès, mais vraiment élevé, de la noble fille. L'égoïsme perceait dans tous les sentiments qui devaient, suivant Lumley, paraître d'une généreuse hardiesse. Places, pouvoir, titres, tous ces objets étaient bas et vulgaires aux yeux de celle qui les voyait journellement à ses pieds.

Le duc continuait d'observer de loin lady Florence. Il ne l'estima pas moins, en voyant son peu d'empressement pour lui; il avait lui-même assez d'élevation dans le caractère pour la comprendre, et il sortit en songeant très-sérieusement à Florence Lascelles comme épouse, non comme une épouse

compagne, amie, amante, mais comme une femme capable de remplir à sa place les devoirs fastidieux du rang, de lui faire honneur et de lui donner un héritier dont il pourrait se flatter d'être le père.

De ce même coin du salon, avec des rêves plus audacieux et plus vains, Cesarini portait ses regards sur le front de reine de la grande héritière. Oh ! oui, elle avait une âme, elle pouvait dédaigner le rang et révéler le génie. Quel triomphe sur Montaigne, sur Maltravers, sur tout le monde, si lui, le poète négligé, gagnait cette main pour laquelle les magnats de la contrée soupiraient en vain ! En dépit de la pureté, de la noblesse de vue qu'il croyait avoir, c'étaient cependant la fortune et la naissance que Cesarini adorait dans la belle Florence. Et Lumley, plus près peut-être du prix que l'un ou l'autre de ses rivaux, mais encore bien éloigné de l'atteindre, Lumley continuait à causer avec des yeux étincelants, des lèvres éloquentes, son cœur froid dictant chaque mot, calculant chaque regard, dessinant dans son imagination (car les mondains se font souvent plus d'illusions que les gens romanesques) une route royale pour sa fortune. Et Florence Lascelles, quand la foule disparut et qu'elle rentra dans sa chambre solitaire, les oublia tous les trois, et, dans cet esprit d'exaltation visionnaire, maladie commune chez les personnes auxquelles la destinée a toujours souri, elle s'occupa de l'image idéale de l'objet qu'elle pourrait aimer.

IV

In mea vesanas habui dispendia vires
Et valui pœnas fortis in ipsa meas.

OVIDE.

Ah ! si l'on pouvait lire dans mon cœur, mille
volumes y seraient écrits.

Le Comte de Sterling.

Ernest Maltravers était à l'apogée de sa célébrité. L'ouvrage qui devait, à son avis, décider de son sort, eut un succès plus brillant que ses prédécesseurs. Le hasard eut sans doute autant de part que le mérite en cette affaire, et il en est ainsi toutes les fois qu'un livre devient populaire en peu de temps. On peut, en effet, donner longtemps des coups de marteau bien assenés sur le coffre fermé par un charme, sans toucher le clou qui doit faire ouvrir, et puis un beau matin un coup frappé négligemment porte sur l'endroit fatal, la serrure cède et le trésor est à nous.

En ce moment, dans la fleur de la jeunesse, riche, courtois, respecté, recherché, Ernest Maltravers tomba sérieusement malade. Ce n'était pas une maladie active ou visible, mais une irritabilité

générale des nerfs, et une prostration des forces. Peut-être ses travaux lui devenaient nuisibles. Dans son adolescence et les premières années qui la suivirent, Ernest avait été actif comme un chasseur de chamois, et les exercices corporels atténuèrent en lui les effets insalubres d'un esprit inquiet et ardent. Le passage d'une vie d'athlète à des habitudes sédentaires, l'action incessante du cerveau, la passion absorbante de la science qui tenait jour et nuit ses facultés dans un état de tension; tout cela fit de tristes ravages dans une constitution naturellement vigoureuse. Pauvre auteur! combien peu de personnes te comprennent, t'excusent, te plaignent! Il a engagé sa santé, sa jeunesse au service d'un maître impitoyable. Et le monde aveugle, le monde égoïste, exige de lui autant de liberté d'esprit, une humeur aussi égale, aussi joviale, que s'il suivait le régime le plus agréable et le plus sain que le plaisir puisse fournir pour effacer les rides de l'esprit ou la médecine inventer pour régulariser les nerfs du corps. Mais une autre cause opérait contre l'écrivain applaudi! Son cœur était trop solitaire. Il était privé des doux liens domestiques; les amitiés, les rapports de société qu'il formait lui donnaient des moments de distraction, mais ne pouvaient le charmer, le consoler ou le calmer. Cléveland passait trop de temps à la campagne, et il était d'un âge et d'un tempérament trop différents de ceux d'Ernest, pour que, malgré l'amitié

qui les unissait, ils eussent l'un avec l'autre cet échange journalier de confidences, aliment essentiel des êtres sensibles. Il voyait peu son frère, comme le lecteur a pu le deviner, puisque ce frère ne lui a jamais été présenté en forme. Le colonel Maltravers, un des plus gais et des plus beaux hommes de son temps, avait épousé une jolie femme, et demeurait principalement à Paris, sauf quelques semaines dans la saison de la chasse, pendant lesquelles il remplissait sa maison d'hôtes qui n'avaient rien de commun avec Ernest. Les deux frères s'écrivaient régulièrement tous les trimestres, et se voyaient une fois l'an; c'était là que se bornaient leurs communications. Ernest était seul au monde, avec ce froid, mais inquiet fantôme, la renommée.

La nuit était avancée. Devant une table couverte de monuments de l'érudition et de la pensée, un jeune homme était assis, avec un visage pâle et amaigri. La pendule indiquait avec une netteté irritante chaque moment qui diminuait le voyage au tombeau. Une expression d'attente, pleine d'anxiété, se montrait sur les traits de l'étudiant, et de temps en temps il jetait un regard sur la pendule et murmurait entre ses dents. Était-ce une lettre d'une maîtresse adorée ou la délectable flatterie de quelque puissant arbitre des lettres que le jeune homme attendait? Non, l'aspirant à la gloire avait cédé la place au valétudinaire. Ernest Maltravers attendait son médecin qu'il avait envoyé chercher

à cette heure indue, par une soudaine pensée qui s'était présentée à son esprit. Enfin, il reconnut la manière de frapper du docteur, et peu de minutes après, il entra. C'était un homme très-versé dans la pathologie des hommes de cabinet, et aussi bienveillant qu'habile.

« Mon cher monsieur Maltravers, de quoi est-il question ? Comment êtes-vous ? non pas sérieusement malade, je l'espère, pas de rechute, le pouls est faible, irrégulier, mais point de fièvre. Vous avez les nerfs malades. — Docteur, dit l'homme de lettres, je ne vous ai pas prié de venir ici à cette heure pour satisfaire un caprice de malade, ou calmer des craintes puérides. Mais quand je vous ai vu ce matin, vous avez laissé échapper certaines insinuations qui ne sont pas sorties de ma tête depuis ce moment. Divers objets auxquels ma conscience, mon âme exigent que je mette ordre sans perdre de temps, dépendent de la connaissance exacte de mon état. Si je vous ai bien compris, je n'ai pas beaucoup de temps à vivre ; me suis-je trompé ? — Réellement, dit le docteur en détournant la tête, vous avez exagéré le sens de mes paroles. Je n'ai point dit que vous fussiez dans ce que nous appelons techniquement danger. — Alors, est-il probable que je vive longtemps ? »

Le docteur toussa. « C'est incertain, mon cher jeune ami, dit-il après une pause. — Soyez franc et simple avec moi. Les plans de la vie doivent être

basés sur les probabilités de sa durée. Ne croyez pas que je sois assez faible ou assez lâche pour reculer devant l'abîme duquel je me suis approché sans m'en douter. Je vous prie, je vous conjure, je vous commande même, d'être explicite. »

Il y avait, dans l'air et le son de voix du jeune malade, une dignité solennelle qui toucha profondément le bon médecin.

« Je vous répondrai avec franchise, dit-il ; vous fatiguez outre mesure vos nerfs et votre cerveau ; si vous ne leur donnez point de relâche, vous arriverez à un état de maladie positif et à une mort prématurée. Pendant plusieurs mois, peut-être plusieurs années vous devez cesser entièrement toute espèce de travail littéraire. Est-ce une ordonnance trop sévère ? Vous êtes jeune, riche, amusez-vous, jouissez pendant que vous le pouvez. »

Maltravers parut satisfait, changea de propos, parla de divers sujets avec aisance et facilité pendant quelques minutes, et ce ne fut qu'après le départ du médecin qu'il donna carrière aux pensées qui brûlaient dans sa poitrine.

« Oh ! s'écria-t-il à haute voix, en se levant, et se mettant à parcourir la chambre à grands pas, maintenant, quand je vois devant moi la route large et lumineuse, je suis condamné à faire halte, à me détourner ? Un vaste empire s'offre à ma vue, plus grand que celui des Césars, des conquérants, un empire durable et universel sur les âmes humaines,

que le temps même ne pourrait détruire ; et la mort marche avec moi, côte à côte, et sa main décharnée me fait signe de retourner en arrière, vers le néant du commun des hommes. »

Il s'arrêta devant la fenêtre, l'ouvrit, s'appuya sur le balcon et aspira l'air pour rafraîchir sa poitrine haletante. Le ciel était serein et tranquille, et l'aube pointait froide et bleuâtre parmi les étoiles à demi effacées. Les voies naguère si peuplées et conduisant aux vains plaisirs des hommes, étaient alors muettes et abandonnées. Tout dormait, la nature seule était éveillée.

« Et, murmurait Maltravers du fond de son cœur agité, étoiles du ciel, si j'avais été insensible à votre solennelle beauté, si le ciel et la terre n'avaient été pour moi que de l'air et de l'argile, si je faisais partie de la horde stupide à la vue bornée, je pourrais vivre et tomber seulement par la maturité de mes inutiles années. C'est parce que j'ai soupiré pour les grands objets d'un être immortel que ma vie se retire, se crispe comme un parchemin présenté au feu. Loin de moi, lâche pensée, je ne veux pas écouter ces moniteurs matériels, et considérer la vie comme plus précieuse que les choses pour lesquelles je voudrais la conserver. Mon choix est fait, la gloire est plus persuasive que la tombe. »

Il s'éloigna de la fenêtre avec impatience, ses yeux étaient enflammés, sa poitrine soulevée ; il traversa la chambre d'un air royal. Tous les calculs

de la prudence, tous les raisonnements timides et méthodiques par lesquels il avait essayé de temps en temps de changer l'homme impétueux en machine paisible, s'évanouirent devant ce transport de passions imposantes et dominatrices qui s'empara de son âme.

En effet, dites à un homme au milieu de ses triomphes les plus brillants, qu'il porte la mort dans son sein ; et vous ne pouvez imaginer une crise de pensées plus terrible que celle qui doit suivre une telle annonce.

Maltravers, comme on l'a vu, s'était fort peu tourmenté de la renommée jusqu'au moment où elle s'était trouvée à sa portée. Alors, à chaque pas, il avait vu s'élever devant lui de nouvelles montagnes qui demandaient de nouveaux efforts, de nouvelles défenses. La rivalité, l'émulation, fouettaient son sang, tenaient ses facultés en pleine activité. Avec l'ardeur généreuse du cheval de course, il allait il allait toujours ; encouragé par les sarcasmes des ennemis plus encore que par les applaudissements des amis, le désir de la gloire devint le moteur principal de son existence. Quand nous sommes une fois entrés dans une carrière, quel obstacle peut nous arrêter ? la tombe, la tombe seule. Quelle barrière peut être le terme d'une ambition qui, semblable à l'oiseau oriental, vole sans cesse, et ne se fixe sur aucun point de la terre ? Notre nom, avant notre mort, n'est point ce qu'il doit être ; et les ombres

de nos œuvres passées nous hantent pendant la vie, pour nous montrer ce qui nous reste à faire, ou nous torturer si nous sommes tentés de nous arrêter en chemin. Se reposer, c'est se condamner à l'oubli; s'arrêter, c'est détruire la toile que nous avons filée, à laquelle nous devons travailler jusqu'au moment où le sépulchre se ferme sur nos têtes. Alors sonne pour nous l'heure tardive de la justice, et les hommes pèsent enfin dans une balance équitable nos rivaux et nous. Alors nous sommes estimés, non d'après les moindres, mais d'après les plus grands, les plus louables de nos succès. Oh ! quel sentiment accablant d'impuissance nous saisit quand nous apercevons que notre machine corporelle ne peut plus supporter notre esprit, que la main ne peut plus exécuter ce que l'âme, toujours active, conçoit et désire ! C'est l'homme vivant lié au cadavre, les idées fraîches et vivaces de l'immortalité, coulant riches et dorées, et les nerfs brisés, le corps endolori, les yeux fatigués ! c'est l'esprit altéré de ciel et de liberté, recevant la poignante conviction qu'il est condamné à mourir dans un cachot. Ne parlons pas de libre volonté, il n'en est point pour un être dont le corps sert de prison, dont les infirmités servent de tortures à son génie.

Maltravers s'arrêta enfin, et se jeta sur son canapé, épuisé, anéanti. Machinalement, et cherchant, comme par instinct, à échapper à des émotions déchirantes et inutiles, il prit des lettres qui étaient

restées sur la table sans avoir été ouvertes. Toutes celles dont il rompa le cachet semblaient insulter à son état d'anxiété, en parlant de son bonheur présumé. Plusieurs exprimaient une admiration presque affectueuse, pour le plus grand, le plus sage. Une d'elles lui présentait une brillante carrière publique; une autre (elle était de Cléveland) était dictée par l'approbation enthousiaste d'un prophète dont les prédictions se sont réalisées. En lisant cette lettre, Maltravers soupira profondément et réfléchit un instant avant de passer aux autres. La dernière qu'il décacheta était d'une écriture inconnue, et sans signature. De même que tous les écrivains de marque, Ernest recevait beaucoup de lettres anonymes, de louanges, de critiques, d'avertissements, d'exhortations; il en recevait spécialement de jeunes demoiselles encore en pension, et de vieilles dames retirées à la campagne. Mais les premières phrases de celle qu'il avait déployée négligemment, fixèrent son attention. L'écriture était petite et jolie, mais les caractères étaient plus hardis et plus lisibles qu'ils ne le sont ordinairement dans la calligraphie féminine.

« Ernest Maltravers (ainsi commençait cette singulière effusion), connaissez-vous bien vos capacités ? savez-vous qu'il existe une célébrité plus belle, plus éclatante, que celle dont vous paraissez vous contenter ? Vous qui semblez avoir pénétrés détours les plus subtils du cœur humain, et contemplé la nature, comme à travers une glace transparente,

vous dont les pensées se montrent telles que des guerriers armés pour la défense de la vérité, courageuses, indomptables, pures et sans tache sous leur armure étincelante, vous convient-il, à votre âge, avec vos talents, de vous enterrer au milieu des livres, des papiers? Oubliez-vous que l'action est la grande vocation des hommes capables de penser? Le soin de peser des mots, de peindre avec la plume, les froids éloges des pédants, les louanges insouciantes des oisifs littéraires; de telles occupations, de tels succès, peuvent-ils borner votre ambition? Vous n'êtes pas fait pour le seul travail de cabinet. Les rêves du Pinde ne peuvent continuer jusqu'au midi de la vie. Vous êtes trop positif pour rester purement poète, et trop poétique pour tomber dans l'insipidité d'une vie de savant. Je ne vous ai jamais vu, et cependant je vous connais. J'ai lu votre caractère dans vos pages. Cette aspiration après quelque chose de plus grand, de meilleur que le grand et le bon, cette aspiration qui colore toutes les révélations passionnées que vous faites de vous-même et des autres, ne peut être satisfaite par des images idéales. Vous ne pouvez, comme la plupart des poètes et des historiens, vous contenter de la gloire d'avoir bien décrit de grands hommes, une grande époque, imaginé de grands événements. N'est-il pas digne de vous d'être ce que vous racontez, d'opérer ce que vous imaginez? Éveillez-vous, Maltravers, éveillez-vous.

« Lisez dans votre âme et comprenez votre destinée! Et qui suis-je, pour vous parler ainsi? une femme dont l'âme est remplie de vous! une femme, que votre éloquence a éveillée au sentiment d'une nouvelle existence, au milieu des cercles vains et frivoles; une femme qui voudrait que vous, oui, vous-même, devinssiez l'idéal incarné de vos pensées, de vos rêves, et qui ne demanderait d'autre félicité sur la terre que de vous suivre sur le chemin de la renommée avec les yeux du cœur. Ne vous méprenez point sur mes sentiments. Je le répète, je ne vous ai jamais vu, et je ne désire point vous voir. Peut-être vous seriez différent de ce que j'imagine et je perdrais une idole; vous, de pures adorations. Je suis une sorte de rose-croix visionnaire; c'est un esprit que j'adore, non un de mes semblables. Vous croyez peut-être que j'ai quelque projet; je ne puis en avoir aucun; je ne puis avoir aucun motif pour offrir à votre vanité un triomphe de plus; et si je vous ai bien jugé, vous pourrez être vain de cette lettre sans rougir. Ah! l'admiration qui ne dérive point des sources profondes et sacrées de l'émotion, combien elle nous attriste et nous répugne! J'ai eu ma part des hommages vulgaires, et ils n'ont servi qu'à me faire sentir doublement ma solitude. Je suis plus riche que vous, je suis jeune, on dit que je suis belle! mais ni la richesse, ni la jeunesse, ni la beauté, ne m'ont jamais procuré le bonheur silencieux et intense que j'éprouve en

pensant à vous. C'est un culte, je le dis encore, qui pourrait rendre vain même un homme tel que vous. Méditez sur ces paroles, je vous en conjure ; soyez digne, non de mes pensées, mais de la forme sous laquelle ces pensées vous représentent, et tous les rayons de gloire dont vous serez entouré illumineront ma carrière, éveilleront en moi une émulation fraternelle. Adieu ; je vous écrirai peut-être encore, mais vous ne me découvrirez jamais, et je prie le ciel de ne point nous faire rencontrer en cette vie.»

V

Amri doit honorer notre liste de nobles.

Absalon et Achitopel.

Sine me vacuum tempus ne quod deus mihi
Laboris.

TÉRENCE.

« Je ne saurais deviner, disait un des jeunes gens qui formaient un groupe arrêté sur les marches d'une maison de la rue Saint-James, où se tenait un club, je ne saurais deviner ce qui est arrivé à Maltravers. Voyez-vous comme il marche languissamment là-bas, de l'autre côté de la rue, comme il est changé ! Il se courbe comme un vieillard, et ses yeux sont presque toujours baissés : certainement il est malade ou triste. — Il écrit quelque livre, je suppose. — Ou bien il est marié secrètement. — Ou plutôt il devient trop riche : les gens riches sont toujours des êtres malheureux. — Ah ! Ferrers, comment vous portez-vous ? — Assez bien ! quelles nouvelles ? — Rattlen paye... — Oh ! je parle de nouvelles politiques. — Au diantre la politique ! êtes-vous devenu politique ? — A mon âge, qu'est-ce que nous avons de mieux à faire ? — Je m'en suis

douté à la forme de votre chapeau ; tous les politiques ont de drôles de chapeaux : c'est très-singulier, mais c'est le grand symptôme de cette maladie. — Mon chapeau ! est-il étrange réellement ? — Comment ! regardez ce bord ; avez-vous jamais vu rien de pareil ? — Je suis charmé que vous pensiez cela. — Pourquoi, Ferrers ? — Parce que la prudence exige en ce pays que l'on abandonne quelque chose au ridicule. Si les gens peuvent gloser sur votre chapeau, votre voiture, la forme de votre nez, un signe que vous aurez sur votre menton, ils laisseront passer des choses bien plus importantes. C'est l'adresse du conducteur de chameaux qui jette sa robe à l'une de ces bêtes furieuses, afin de s'échapper pendant que l'animal foule aux pieds son vêtement. — Vous êtes toujours amusant, Ferrers ; je vais rentrer et lire les journaux : et vous ? — Moi, je vais faire des visites et me réjouir dans mon chapeau ! — *Au revoir*. A propos, votre ami, Ferrers, vient de passer avec une mine horriblement lugubre et se parlant à lui-même. Qu'est-ce qu'il a ? — Il se désole peut-être de n'avoir pas aussi un drôle de chapeau, pour vous faire rire, vous autres jeunes messieurs, et vous faire épargner le reste de sa personne. Bonjour. »

Ferrers continua son chemin et se trouva bientôt dans le mail du parc, où M. Templeton le joignit.

« Eh bien, Lumley, dit le dernier (ici il faut remarquer que M. Templeton traitait maintenant

son neveu avec plus de considération qu'il ne l'avait jugé nécessaire d'abord) ; eh bien, Lumley, avez-vous vu lord Saxingham ? — Oui, monsieur, et je suis fâché de dire... — Je le pensais, je le pensais, interrompit Templeton. Point de reconnaissance chez les hommes en place, pas la moindre envie d'honorer la vertu ! — Pardonnez-moi, lord Saxingham déclare qu'il serait heureux de favoriser vos vues ; qu'il ne connaît pas un homme qui mérite mieux la pairie, mais que... — Oh ! oui, toujours des *mais* ! — Mais qu'il y a pour le présent tant de réclamants à satisfaire ; et... et... Mais je sens que je ne devrais pas aller plus loin. — Continuez, monsieur, je vous prie. — Eh bien donc, lord Saxingham, puisqu'il faut parler franchement, prend un vif intérêt à sa famille. Votre mariage, duquel je me réjouis du fond du cœur, mon cher oncle, a coupé court aux chances probables de votre avancement ; le titre qui aurait pu vous être accordé, en considérant qu'il serait réversible sur... — Sur vous ! dit sèchement Templeton. Il paraît que votre parent s'est avisé pour la première fois de s'intéresser à vos affaires. — De moi personnellement, monsieur, mon parent ne se soucie pas plus que d'un brin de paille ; mais il tient beaucoup à ce que tous les membres de sa famille soient riches et haut placés ; cela augmente son crédit, ses relations, et lord Saxingham a besoin, pour se soutenir, de ses relations. Bref, pour être sincère avec

vous, monsieur, il ne fera pas un seul pas dans cette affaire, parce qu'il ne voit pas en quoi elle pourrait être avantageuse, soit à son parent, soit à l'agrandissement de sa famille. — O vertu publique! s'écria Templeton. — La vertu est du genre féminin, mon cher oncle. Tant qu'elle est privée, elle est excellente; mais la vertu publique, de même que toute autre dame publique, est une prostituée. — Bah! grommela Templeton que sa mauvaise humeur empêcha de sermonner son neveu sur l'indécence de sa comparaison, ce qu'il n'aurait pas manqué de faire en tout autre moment; car il était de ces gens qui regardent comme un acte vicieux de parler de l'existence du vice; il était toujours choqué d'entendre appeler les choses par leur nom. — Mistress Templeton aurait-elle quelques parents ou alliés qui puissent vous être utiles? — Non, monsieur, cria l'oncle d'une voix de tonnerre. — Je suis fâché de cela; mais on ne peut tout avoir. Vous vous êtes marié par amour, vous avez un intérieur délicieux, une femme charmante; cela vaut mieux qu'un titre et une belle dame. — Monsieur Lumley Ferrers, vous pourriez m'épargner vos consolations; ma femme... — Vous aime chèrement, j'ose le dire, reprit l'impitoyable neveu; elle est si sensible, elle a un goût si passionné pour la poésie! Oh! oui, elle doit aimer celui qui a tant fait pour elle. — Que voulez-vous dire? — Comment! avec votre fortune, votre réputation hono-

nable, votre juste ambition, vous pouviez prétendre aux partis les plus distingués; ou bien, en restant seul, vous pouviez avoir dans votre intérêt tous mes égoïstes parents, que la fièvre les serre! Vous avez épousé une dame sans relations; que pouviez-vous faire de plus pour elle? — Bon, bon, vous ne savez pas tout. » Ici Templeton s'arrêta comme s'il se sentait prêt à en dire trop; il fronça le sourcil, puis il reprit, après un silence: « Lumley, je me suis marié, c'est vrai; vous ne pouvez plus être mon héritier, mais je veux vous dédommager de cette perte... à condition que vous mériterez mon affection. — Mon cher oncle... — Ne m'interrompez pas, j'ai des projets sur vous, que nos intérêts soient les mêmes. Le titre peut vous revenir, il est possible que je n'aie point d'enfants mâles; cependant je vous autorise à tirer sur moi jusqu'à la concurrence d'une somme raisonnable; les jeunes gens ont des dépenses obligées. Soyez prudent, et si vous voulez avancer dans le monde, ne laissez jamais voir au monde que vous êtes mal à votre aise. Adieu pour le présent. — Mes plus sincères, mes plus sensibles remerciements. — Chut... sondez encore un peu lord Saxingham; je dois avoir, je veux avoir cette babiole; j'ai à cœur d'emporter ce point. » En parlant ainsi, Templeton congédia son neveu d'un signe de la main, et continua de marcher, en rêvant, jusqu'au coin de Hyde-Park, où sa voiture l'attendait. Aussitôt qu'il fut entré

dans son avenue, il vit la fille de sa femme accourir à lui à travers la prairie. Son cœur s'attendrit, il fit arrêter et descendit. Il caressait l'enfant, il jouait avec elle, il riait comme elle; un père n'aurait pas été plus charmé de ses gentilleses.

« Lumley Ferrers est capable de me faire honneur, pensait-il avec une sorte d'inquiétude; mais ses principes n'ont point de stabilité: toutefois sa franchise annonce un bon cœur. »

Cependant Ferrers, plein d'espérances, reprit le chemin du logis d'Ernest. Son ami était absent, mais Ferrers n'avait pas besoin de la présence de son hôte pour se mettre à l'aise chez lui. Des livres en abondance étaient à sa portée; mais il ne lisait jamais pour s'amuser. Il se jeta dans un fauteuil et dressa de nouveaux plans d'intrigue. Enfin la porte s'ouvrit, et Maltravers entra.

« Ernest, qu'avez-vous? comme vous êtes changé! — J'ai été souffrant, mais je suis en bon chemin pour me rétablir. Comme les médecins recommandent en général le changement d'air aux malades, moi je vais essayer le changement d'habitudes. Je dois être actif, l'action est la condition indispensable de mon existence; et, pour le présent, j'abandonne les livres. Vous me voyez dans un rôle nouveau. — Comment? — Oui, le rôle d'homme public; je suis entré au parlement. — Vous m'étonnez! j'ai lu les journaux ce matin, je n'ai pas vu de vacance, encore moins d'élection. — Tout

a été arrangé par le procureur et le banquier; en d'autres termes, je siége pour un bourg pourri. — On n'a pas du moins l'ennui des constituants. Je vous félicite et je vous envie; je voudrais être moi-même au parlement. — Vous! je n'ai jamais soupçonné que vous fussiez atteint de la manie politique. — Non, je ne le suis point. Mais c'est la manière la plus honorable et celle qui offre les meilleures chances de vivre aux dépens du public; cela vaut mieux que de se faire escroc. — C'est une façon ingénue d'envisager les choses; mais il me semble que vous avez été à demi *benthamiste*; que votre devise était: Le plus grand bonheur du plus grand nombre. — Le plus grand nombre pour moi est le nombre *un*. Je suis de l'avis des pythagoriciens, l'unité est le principe parfait de la création. Sérieusement, comment pouvez-vous confondre les principes théoriques avec les principes de conduite? Je suis *benthamiste*, *bénévoliste*, tout ce qu'il vous plaira, comme logicien; mais, en sortant de mon cabinet, je laisse les spéculations aux autres et j'agis pour moi-même. — L'aveu est sincère s'il n'est pas prudent. — En cela vous vous trompez; c'est en affectant d'être pire qu'on ne l'est réellement que l'on se met en crédit. On se fait ainsi la réputation d'un brave garçon, mais qui sait vivre, qui sait mener sa barque. La grande erreur de mon oncle est d'être hypocrite en paroles; cela réussit rarement. Soyez franc dans vos discours et personne

ne vous soupçonnera d'hypocrisie dans vos desseins. »

Maltravers regardait Ferrers attentivement, cette facile sagesse de son ancien ami révoltait le platonisme élevé du nouveau législateur. Cependant il sentit, pour la première fois peut-être, que Ferrers était fait pour réussir dans le monde, et il soupira. Était-ce pour l'amour du monde ? je l'espère.

On annonça Cléveland peu de moments après, et Ferrers, qui ne pouvait rien faire de Cléveland, leva le siège. Ferrers était devenu grand économiste de son temps.

« Mon cher Maltravers, dit Cléveland aussitôt qu'il fut seul avec son ancien pupille, je suis heureux de vous voir, pour me réjouir avec vous de l'extension que vous avez donnée à votre sphère d'utilité. — Ah ! aidez-moi à penser ainsi. La vie est si incertaine et si courte, que nous ne pouvons trop nous hâter d'apporter notre tribut, tel qu'il peut être, à la grande république de l'honnête, du beau ; et tous deux appartiennent à l'utile, le constituent. Mais en politique, dans un ordre de choses essentiellement artificiel, de combien de doutes ne sommes-nous pas assiégés ! quelle obscurité nous entoure ! Si nous transigeons avec les abus, nous trahissons notre raison, notre intégrité ; si nous les attaquons, à quel point ne pouvons-nous pas déranger cet ordre imposant et conventionnel qui sert de pivot à une vaste machine ! Et, d'ailleurs, combien est

borné le pouvoir d'un homme dont les talents peuvent être sans effet dans cette arène grossière, au milieu de cette atmosphère méphitique ! — Il peut faire beaucoup, même sans éloquence et sans effort, s'il donne simplement l'exemple de la probité, du calme, au milieu d'une foule d'ambitieux personnels et de fanatiques ardents. Il peut faire beaucoup comme représentant de la littérature, jusqu'ici non représentée ; en rétablissant, par une ambition exempte de vénalité, l'honneur des lettres entaché par la servilité des poètes de cour, en prouvant que les connaissances spéculatives n'excluent point l'aptitude aux affaires du monde, en maintenant la dignité, le désintéressement qui devraient appartenir au savoir. Mais le but moral de la science n'est pas seulement de servir les autres : elle doit tendre également à perfectionner notre individu. Notre âme est un dépôt confié à notre vie. Vous allez ajouter à votre expérience des motifs humains, et la sagesse additionnelle, produite en vous par cette expérience, sera toujours utile, toujours évidente, soit qu'elle se communique par les livres, soit qu'elle se manifeste par les actions. Mais laissons ce sujet, mon oher Ernest, je suis venu vous demander à dîner, et vous engager à m'accompagner ce soir dans une maison où l'on désire vous voir, et où vous trouverez une société intéressante. Point d'excuses ; j'ai promis à lord Latimer de lui faire faire votre connaissance, et c'est un des hommes

les plus importants avec lesquels la politique doit vous mettre en rapport. »

Ainsi Ernest Maltravers avait été conduit à ce changement d'habitudes, à passer du cabinet au sénat, par un état de santé qui eût fourni à d'autres une excuse suffisante pour l'indolente oisiveté; mais il ne pouvait être indolent. Il avait dit la vérité à Ferrers, quand il l'avait assuré que l'action était nécessaire à son existence. Si le travail de la pensée, avec sa fièvre, sa tension douloureuse, avait été une tâche par trop rude pour les nerfs de son cerveau, les poursuites communes et routinières de la politique devaient laisser en repos son intelligence et son imagination, et mettre en jeu des qualités moins délicates dont l'exercice anime sans épuiser; telle était du moins l'espérance de Maltravers. Il se rappelait cette sentence profonde de l'un de ses auteurs allemands favoris : « Pour maintenir le corps et l'esprit en parfaite santé, il faut se mêler habituellement et à temps aux affaires communes. » Et la correspondante anonyme! ses exhortations avaient-elles quelque part à la décision qu'il avait prise? Je ne sais, mais Cléveland ne se fut pas plutôt retiré, que Maltravers ouvrit son secrétaire et lut de nouveau la dernière lettre qu'il avait reçue de l'inconnue. La dernière! oui, ces épîtres étaient maintenant devenues fréquentes.

VI

Le brillant de votre esprit donne un si grand éclat à votre teint et à vos yeux, que, quoiqu'il semble que l'esprit ne doive toucher que les oreilles, il est pourtant certain que le vôtre éblouit les yeux.

SÉVIGNÉ.

Dans les salons de lord Latimer, étaient rassemblées quelques centaines de ces personnes qui se trouvent rarement réunies dans la société de Londres. Les affaires, la politique, la littérature, accaparent les hommes les plus distingués et laissent aux maisons qui reçoivent du monde, bien peu de chose au-dessus de la noblesse indolente ou de la richesse fastueuse. Même les jeunes gens avides de plaisir évitent aujourd'hui les soirées comme des guets-apens préparés par l'ennui. Mais il existe une douzaine de maisons, présidées par des personnes en dehors de la mode et dans lesquelles un étranger peut voir sous le même toit les hommes les plus notables, les plus activement influents de la majestueuse et pensante Angleterre.

Lord Latimer avait été ministre et s'était retiré des affaires publiques sous prétexte de mauvaise

santé, mais en réalité parce que les luttes orageuses ne convenaient pas à son esprit aimable, hautement cultivé, mais peu énergique. Avec une belle réputation et un excellent cuisinier, il devait être et il était en grande faveur auprès de son parti et du monde en général, et il formait le centre d'un cercle peu nombreux, mais très-distingué, qui buvait les vins de Latimer, citait les mots de Latimer, et n'en aimait que mieux Latimer, parce que, n'étant plus ministre et n'étant pas devenu auteur, il n'était pas sur leur chemin.

Lord Latimer reçut Maltravers avec une politesse marquée, même avec déférence, et il l'invita à se joindre à sa partie de whist, l'un des plus grands compliments que pouvait faire sa seigneurie à l'intelligence d'une nouvelle connaissance. Mais quand Ernest eut refusé l'honneur qui lui était offert, le comte le remit aux soins de la comtesse comme une propriété des dames, et il se plongea dans les combinaisons de son jeu favori.

Tandis que Maltravers causait avec lady Latimer, il leva les yeux par hasard, et vit en face de lui une jeune personne d'une beauté si remarquable qu'il eut peine à réprimer une exclamation d'admiration. « Quelle est, dit-il lorsqu'il eut repris son empire sur lui-même, quelle est cette dame? Il est étrange que moi-même, qui vais si peu dans le monde, je sois obligé de demander le nom d'une personne dont la beauté doit être déjà célèbre. — Ah! vous parlez

de lady Florence Lascelles? Elle a paru dans le monde l'année dernière. Elle est en effet très-brillante, plus encore cependant par son esprit et ses talents que par les charmes de son visage. Voulez-vous que je vous présente? »

A cette offre, une singulière timidité, une sorte de répugnance défiante, saisit Maltravers; c'était comme un pressentiment de danger, de malheur. Il reculait et cherchait des excuses; mais lady Latimer, sans prendre garde à son embarras, était déjà à côté de Florence Lascelles. Un moment de plus, et la comtesse fit signe à Maltravers d'approcher et le présenta à la jeune dame. En la saluant et en prenant place à côté d'elle, Ernest s'aperçut que les joues de sa nouvelle connaissance étaient couvertes d'une vive rougeur, et qu'elle le recevait avec une confusion extraordinaire même pour une débutante sur la scène du monde, à laquelle on présente ce qu'on appelle un *lion*. Il fut plutôt gêné que flatté par un embarras assez analogue au sien; et les premières phrases de leur conversation furent énoncées avec une certaine gaucherie, une certaine contrainte. En ce moment, à la grande surprise et peut-être au grand soulagement d'Ernest, Lumley Ferrers s'approcha.

« Ah, lady Florence, je vous baise les mains. Je suis charmé de vous trouver en conversation avec mon ami Maltravers. — Vous arrivez bien tard ce soir, monsieur Ferrers; pourquoi cela? » dit la

belle Florence avec une aisance soudaine qui étonna un peu Maltravers.

« Un dîner insipide, *voilà tout!* Je n'ai pas d'autre excuse. » Et Ferrers, se glissant sur le siège vacant de l'autre côté de lady Florence, causa sans perdre haleine, comme s'il eût voulu accaparer l'attention de la jeune dame.

Ernest avait été moins séduit par les manières de Florence qu'il n'avait été frappé de sa beauté, et la voyant engagée avec un autre, il se leva et s'éloigna tranquillement. Bientôt il se forma autour de lui un groupe dans lequel on traita les sujets qui absorbaient alors l'attention publique; et à mesure que son éloquence naturelle, ses sentiments énergiques furent excités par ces thèmes intéressants, les causeurs devinrent des auditeurs, le groupe s'agrandit en cercle, et il devint, sans s'en apercevoir, l'objet de l'attention et de la considération générale.

« Et que pensez-vous de M. Maltravers? demanda Ferrers négligemment, a-t-il répondu à votre attente? »

Lady Florence était tombée dans une profonde rêverie, Ferrers fut obligé de répéter sa question.

« Il est plus jeune que je ne pensais, et... et... — Plus beau, vous voulez dire? — Non! plus calme, moins animé. — Il paraît assez animé en ce moment. Mais votre conversation de dame n'a point fait jaillir le feu sacré. Étendez ce baume adoucissant sur votre âme blessée. — Ah! vous avez raison, il

doit m'avoir trouvée bien... — Belle, sans doute. — Belle! je hais ce mot, Lumley. Je voudrais être laide, au moins je pourrais me faire estimer par mon intelligence. — Hom! dit Ferrers d'un ton significatif. — Comment, vous ne le pensez pas, sceptique! dit lady Florence en hochant la tête en riant à demi, bien que sa physionomie parût altérée. — Peu importe ce que je pense, dit Ferrers en essayant de donner une teinte de sentiment à son accent; peu importe ce que je pense, quand lord ceci, et lord cela, et monsieur tel, et le comte de trois étoiles, se frayent à grand'peine un chemin pour me déposséder de mon monopole envié. »

Plusieurs hommes se rassemblèrent, en effet, autour de Florence, et la conversation, dont elle était l'étoile polaire, devint d'une gaieté animée. Combien elle fut brillante cette Florence incomparable! Avec quelle grâce étincelante, entraînant, l'esprit, la sagesse, même le génie coulaient de ses lèvres de corail! Ferrers, malgré son assurance, sentit que son intelligence subtile était grossière et terne, comparée à celle de sa jeune cousine; il recula devant les flèches de ses réparties abondantes et spontanées; car le caractère de Florence avait une tendance à la raillerie, qui faisait qu'elle piquait plus souvent qu'elle ne plaisait par son esprit. Éclairée jusqu'à l'érudition, courageuse jusqu'à manquer de féminine timidité, elle se délectait à confondre la sottise et l'ignorance à prétention,

même dans les plus hautes places; et ses saillies, aussi promptes que l'éclair, produisaient la même inquiétude, car personne ne pouvait deviner sur qui tomberait le trait suivant.

Pendant Florence, bien que redoutée et peu aimée, était courtisée, adulée, faisait fureur; et cela par deux raisons: d'abord elle était coquette; ensuite elle était grande héritière.

Ainsi les causeurs s'étaient divisés en deux groupes principaux, l'un présidé par Ernest Maltravers, l'autre par Florence Lascelles. Quand le premier se dispersa, Ernest fut joint par Cléveland.

« Mon cher cousin, dit Florence, se penchant vivement vers l'oreille de Lumley, votre ami parle de moi, je le vois. Allez, je vous en supplie, et que je sache ce qu'il dit. — La commission n'est pas flatteuse, dit Lumley avec un peu d'humeur. — Une commission dont le but est de satisfaire la curiosité d'une femme est l'ambassade la plus flatteuse qu'elle puisse confier à un habile négociateur. — J'obéirai à vos ordres, mais je nie qu'ils soient une faveur. » Et Ferrers se dirigea vers Cléveland et Maltravers.

« Elle est belle, en effet, disait Ernest; je n'ai jamais vu un dessin plus parfait; c'est la seule femme chez laquelle les traits aquilins paraissent plus classiques que la forme grecque. — Ainsi, telle est votre opinion sur ma belle cousine, dit Ferrers; vous êtes pris. — Je le voudrais, dit Clé-

veland. Ernest est d'âge à se marier, et l'Angleterre ne peut offrir une plus brillante prise: riche, bien née, belle, spirituelle, accomplie. — Et vous, que dites-vous? dit Ferrers à Ernest avec une sorte d'impatience. — Je dis que jamais femme ne m'a paru plus digne d'être admirée, et moins propre à se faire aimer, de moi, s'entend. » Et après cette réplique, Maltravers sortit.

Ferrers le regarda, comme il s'éloignait, et murmura quelque chose; ensuite il alla retrouver Florence, qui se leva pour partir et dit en prenant le bras de son cousin: « Je vois mon père qui me cherche des yeux, et pour cette fois je veux le prévenir. Venez, Lumley, allons le joindre. Je sais qu'il désire vous parler. Eh bien? » dit Florence en rougissant profondément et en respirant avec un peu de peine, tandis qu'elle traversait les appartements à demi vides.

« Eh bien, ma cousine? — Vous voulez me faire perdre patience; eh bien donc, qu'est-ce que votre ami a dit? — Que vous méritiez votre réputation de beauté, mais que vous n'aviez pas le genre de beauté qui lui plaît. Maltravers a une passion, vous le savez. — Une passion! — Oui, une jolie Française! c'est un véritable roman; un attachement de plusieurs années... »

Florence détourna la tête et ne dit plus rien.

« Lumley, vous êtes un charmant garçon, dit lord Saxingham. Florence est toujours la bienvenue

à mes yeux à une heure et demie, quand je pense à mon repos habituel et à mes infortunés chevaux. A propos, vous dînez avec nous samedi prochain, ne l'oubliez pas. — Samedi : malheureusement j'ai promis à mon oncle. — Il s'est bien conduit avec vous? — Oui. — Et madame se porte bien? — Je le pense. — Elle est comme les dames souhaitent de se trouver? dit tout bas le lord. — Non, grâce au ciel. — Si le bonhomme vous fait son héritier, nous pourrons penser à son titre. — Mon cher lord, une minute. Écrivez-moi quelques lignes, dans lesquelles cela serait délicatement insinué. — Non, non, point de lettres, les lettres vont toujours dans les journaux. — Mais en écrivant avec prudence! et d'ailleurs il n'y aurait aucun danger de ce genre, sur ma parole. — Je penserai à cela... Bonsoir. »

LIVRE VII.

Χρή δὲ ἀριστὸν μὲν αὐτὸν πειρᾶσθαι, γίνεσθαι
μὴ μόνον δὲ αὐτὸν νομίζειν ἀριστὸν δύνασθαι
γενέσθαι, etc.

PLOTIN. *Enn.*

Tout homme doit s'efforcer d'être aussi bon que possible, mais non se croire le seul homme bon.

I

La tromperie est la chaîne subtile, mais forte, qui réunit tous les membres d'une société. Duper, être dupé tour à tour, tel est le train du monde, et sans cela tout commerce social tomberait.

Auteur anonyme de 1722.

C'était une aimable et belle enfant, aux regards sereins, dont les mouvements les plus indifférents étaient empreints de grâce, d'angélique douceur.

SHELLEY.

Il est jeune d'années, mais vieux d'expérience.

SHAKSPEARE.

Il aspire aux honneurs, moi j'aspire à l'amour.

Idem.

Lumley Ferrers était du petit nombre de ceux qui agissent d'après un système arrêté, organisé. Il s'était conduit ainsi dès le collège. Quand il eut atteint vingt et un ans, il se dit : « Voici la saison des jouissances ; les triomphes d'ambition de l'âge mûr, l'opulence de la vieillesse, ne pourraient me dédommager d'un printemps perdu en des poursuites sans attrait. » En conséquence, il résolut de n'adopter aucune profession pour le moment, et

comme il aimait les voyages, et que sa nature ardente était ennemie du repos, il s'était livré dans l'étranger à tous les plaisirs que sa fortune médiocre pouvait lui permettre. Cette fortune valait plus sur le continent que dans son pays, et ce fut un motif de plus de prolonger son absence. Maintenant, les fantaisies et les passions du jeune âge étant rassasiées, les facultés plus solides de son esprit, mûries par la connaissance du monde, se concentraient sur l'espèce d'ambition qu'il était capable de concevoir. Pour atteindre à ce nouvel objet, il se fit un plan de conduite méthodique, élaboré jusque dans ses plus petits détails, et se promit de le suivre aussi strictement qu'il avait suivi son premier plan d'amusement. Il ne trouvait rien dans son âme, ou du moins très-peu de chose qui pût contrarier, dans la pratique, ses froids calculs; aucun principe ne le retenait, et ses goûts, ce qui était encore plus important, ses goûts n'étaient ni très-nombreux, ni très-impérieux, et nos goûts opposent souvent à nos résolutions de plus grands obstacles que nos principes.

En regardant autour de lui, Ferrers vit qu'à son âge et dans une position équivoque, avec peu de chances pour en sortir, il était urgent, pour lui, de se défaire de tous les signes caractéristiques du vieux garçon et du nomade. « Il n'y a rien de respectable, se dit-il, dans un appartement garni et un cabriolet; avec cela un homme ne peut avoir

aucune consistance, il se classe dans la catégorie des oiseaux de passage, aujourd'hui ici, demain ailleurs. On n'est jamais considéré, où l'on ne paye ni taxes, ni impôts, où l'on n'a pas un compte ouvert avec son boucher. »

Ainsi donc, sans dire un mot à personne, Lumley Ferrers loua une grande maison à long bail, dans une de ces rues dont la tranquillité prouve que leurs habitants n'ont point cherché à augmenter leurs moyens de fortune en se plaçant dans les quartiers à la mode, et que s'ils se logent grandement, c'est parce qu'ils en ont la faculté. Ferrers tenait beaucoup à se caser dans une rue respectable, et son choix tomba fort judicieusement sur Great-George-street Westminster.

Dans les vastes salons un peu délabrés de Lumley Ferrers on ne voyait point de ces petits objets de mode, point de ces joujoux dispendieux si communs dans les appartements des jeunes célibataires, point de meubles de Boule, point de porcelaines de Sèvres, point de laque, point de marqueterie. Il avait acheté à bas prix l'ameublement du dernier locataire, des rideaux de coton, couleur de nankin, des fauteuils et des canapés vénérables par la poussière accumulée de vingt-cinq années. Les seules choses auxquelles il avait paru attacher quelque importance, et qu'il avait voulu avoir absolument, étaient une table à manger de quarante couverts et un buffet en bois d'acajou. Quelqu'un lui demanda pourquoi

il avait embarrassé son logis de pareils meubles. « Je ne sais, dit-il, mais j'en ai vu de semblables dans toutes les maisons bien montées; il faut qu'il y ait des raisons pour cela, et je les découvrirai un jour ou l'autre. » M. Ferrers s'établit donc en cette demeure avec deux servantes de moyen âge et un domestique mâle sans livrée, et choisit parmi un grand nombre de candidats, parce qu'il était gras et bien nourri.

Après avoir formé cet établissement et dit à chacun que son bail était de soixante-trois ans, Lumley calcula ses dépenses probables et trouva qu'elles pourraient monter, en y mettant une sage économie, à un quart en sus de son revenu. « Je prendrai ce surplus sur mon capital, dit-il, et je tenterai une expérience de cinq ans. Si elle manque, il sera prouvé que l'on ne peut vivre avec les hommes, ou que Lumley Ferrers est un plus grand sot qu'il ne l'imagine. »

Ferrers avait étudié le caractère de son oncle aussi profondément qu'un spéculateur étudie les qualités d'une mine sur laquelle il veut risquer des fonds; et ses déterminations actuelles tendaient à faire effet sur l'oncle autant que sur le monde. Il savait que plus il gagnerait en considération solide, plus il serait estimé de Templeton, et plus il aurait de chances pour devenir son héritier, si toutefois la branche parasite, *népotique*, n'était pas surmontée par des rejetons naturels du riche olivier.

Cette dernière crainte se dissipait à mesure que le temps passait sans amener les signes de la fécondité. Ainsi Lumley crut pouvoir hasarder un peu plus sur cette partie de son jeu. Cependant une chose le troublait grandement. Templeton, quoique dur et sévère en apparence avec sa femme, était évidemment très-attaché à elle, et il chérissait sa petite belle-fille. Il prenait autant d'intérêt à sa santé, à son éducation, à ses petites jouissances que s'il eût été non-seulement un père, mais un de ces pères que l'on dit fous de leurs enfants. Il ne pouvait souffrir qu'elle fût contrariée, réprimandée. Le méthodique Templeton, qui n'avait jamais rien gâté en sa vie, pas même une vieille plume, faisait tout son possible pour gâter cette belle enfant qu'il n'avait pas même le vain espoir de présenter comme sienne à l'admiration du monde.

Elle était d'une beauté exquise, ravissante, cette petite fille; et tous les jours les charmes de sa personne et l'attrait de ses gentilles caresses augmentaient. Son caractère était si aimable, si docile que la tendresse, l'indulgence le plus imprudemment manifestées, ne firent sur elle d'autre effet que de rehausser les suaves couleurs d'un naturel aimant et reconnaissant. Peut-être une tendresse plus modérée, un traitement plus froid eût été le vrai moyen de gâter un être dont les instincts ne tendaient qu'à aimer et à se faire aimer. C'était une

plante qu'un soleil moins chaud n'aurait point développée. Mais sous l'influence d'un ciel toujours serein, d'une atmosphère toujours égale et douce, elle avait déployé toute la richesse, toute la fraîcheur d'un cœur sensible, d'un esprit gracieux et prévenant. Tous ceux qui la voyaient, même ceux qui n'aimaient pas les enfants, étaient charmés de cette délicieuse petite créature, tous excepté Lumley Ferrers. M. Ferrers, moins doux que la Narcisca de Pope, aurait volontiers *fait bouillir l'enfant pour en composer un philtre.* *entail bouché*

Il avait vu des hommes riches, mariés dans leur âge avancé, laisser leur bien à une jeune veuve et à ses enfants d'un premier lit, une fois qu'ils s'étaient attachés à ceux-ci. Templeton tenait fort peu à Ferrers par les liens des affections, il résolut donc d'aliéner son oncle de sa jeune tante et de créer, par la vanité et l'ambition du premier, des auxiliaires capables de suppléer en sa faveur à ce qui lui manquait du côté de l'attachement. Il chercha à gagner la confiance et l'amitié de la douce et mélancolique mère; et il réussit pleinement, car elle était sans expérience et sans soupçons. La franchise des manières de Ferrers, ses attentions respectueuses, l'art avec lequel il la sauvait de la mauvaise humeur de Templeton, l'agrément que sa gaieté facile jetait sur un intérieur vraiment triste, tout cela disposait la pauvre dame à se réjouir de ses visites, à prendre confiance dans son amitié. Peut-être voyait-

elle avec plaisir une interruption au tête-à-tête avec un mari austère, sans rapports avec son âge et ses goûts, et qui n'avait pas la moindre compassion pour les chagrins qui la minaient, quelle que fût leur nature, qui se faisait même un devoir de conscience de les improuver toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion. *— Philtre*

Le premier pas de la politique de Lumley fut d'armer la vanité de Templeton contre sa femme en remettant sans cesse devant les yeux du financier les sacrifices qu'il avait faits par son mariage et la certitude qu'il aurait eue d'atteindre l'objet de son ambition s'il avait fait un choix plus prudent. Ainsi, par le frottement continu d'un endroit sensible, il fixa l'irritabilité dans la constitution de Templeton, et cette disposition réagit sur tous les objets extérieurs ou privés de ses pensées. Néanmoins, à la grande surprise et au plus grand désappointement de Ferrers, tandis que Templeton se refroidissait pour sa femme, son attachement devenait plus tendre pour l'enfant.

Lumley Ferrers n'avait pas calculé sur la soif d'affections qui existe dans la plupart des cœurs humains; et Templeton, sans être précisément un homme aimable, avait d'excellentes qualités. S'il eût été d'une sensibilité moins méticuleuse à l'opinion du monde, il n'aurait ni adopté le vocabulaire des tartufes, ni languï pour un titre; son affectation de sainteté et son désir rongéant d'obtenir la *— sup 203*

pairie, naissaient l'un et l'autre d'une crainte morbide de l'opinion, et de l'envie d'atteindre à des honneurs temporels que ses talents seuls ne pouvaient lui procurer; mais c'était au fond un très-bon homme, charitable envers les pauvres, attentif et juste pour ses domestiques, ayant ce besoin d'aimer, d'être aimé, l'une des tendances par lesquelles les atomes formant cet univers sont cimentés, mis en harmonie. Si mistress Templeton eût montré de l'amour pour lui, il aurait défié toute la diplomatie de Ferrers, il se serait consolé de ses désavantages mondains et il aurait été un bon mari, même un mari soumis; mais il était évident qu'elle ne l'aimait point, bien qu'elle fût une admirable, une patiente, une prévoyante femme. La petite fille, au contraire, l'aimait autant qu'elle aimait sa mère elle-même; et cet homme, endurci par les vues d'intérêt temporel, n'aurait pas voulu gagner un royaume, en perdant cette petite source de tendresse toujours pure et rafraîchissante. Avec toute sa pénétration, Lumley ne put jamais comprendre cette faiblesse, comme il l'appelait, car nous ne pouvons bien comprendre les hommes, si nous n'avons pas une complète sympathie avec tous les sentiments naturels des hommes; et la nature avait laissé Ferrers incomplet, en lui refusant la possibilité d'aimer autre chose que lui-même.

Cependant, son plan pour gagner l'estime de Templeton eut un plein succès. Il prit soin de n'ad-

mettre dans son *ménage* rien de dispendieux; tout semblait modeste, tranquille, bien réglé. Il déclara qu'il s'était arrangé pour vivre avec son revenu; et Templeton ne recevant aucune demande d'argent directe ou indirecte, et ne sachant pas que son neveu, pendant son séjour sur le continent, avait mangé la moitié de son capital, crut ce que ce dernier lui dit. Ferrers donnait souvent à dîner, mais sans se livrer au fol espoir d'arriver par ce moyen à la popularité, espoir qui a ruiné tant de gens soi-disant habiles dans la conduite de la vie. Il ne se piquait pas de donner de meilleurs dîners que d'autres; il savait qu'à moins d'être très-riche ou d'un rang très-élevé, l'on ne réchauffera point l'affection de ses amis par des bisques ou du vin de Vermuth à une guinée la bouteille; au contraire, ils s'en vont tous en pareil cas, en disant: « De quel droit ce diable d'homme donne-t-il de meilleurs dîners que nous? Quel horrible goût! Quelle présomption ridicule! »

Non, Ferrers, bien qu'il fût épicurien savant, et qu'il attachât le plus haut prix aux plaisirs de la table, offrait à ses hôtes une chère qu'il nommait *décente*. Sa cuisinière n'épargnait point la farine dans la sauce des huitres; la morue était son poison quotidien, et les entrées étaient dûment remplacées par le pâtissier et distribuées avec prévoyance par l'amphitryon. M. Ferrers n'affectait pas non plus d'attirer chez lui de brillants causeurs, de

beaux esprits frivoles. Il se bornait aux hommes d'un mérite solide, et prenait soin d'être, en général, la personne la plus spirituelle de la compagnie. Il tournait la conversation sur des sujets graves, adaptés à la circonstance, la politique, les fonds publics, le commerce, le code criminel. Modérant sa gaieté, tout en conservant sa franchise, il cherchait à passer pour un homme très-éclairé, qui s'était laborieusement préparé, et ne pouvait manquer de s'élever. Ses grandes relations et je ne sais quel attrait, consistant surtout en des traits agréables, une candeur hardie, cependant aimable, et l'absence de toute morgue, de toute prétention, lui donnaient le pouvoir de rassembler autour de sa table modeste, qui ne blessait aucun amour-propre, si elle ne satisfaisait pas tous les goûts, un nombre de gens éminents, soit dans les affaires, soit dans la politique, suffisant pour remplir ses vues. Sa situation dans le voisinage des chambres convenait aux politiques, et, par degrés, ses vastes salons délabrés devinrent le rendez-vous des hommes d'État, pour discuter ces mille intrigues, ces mines et contre-mines par lesquelles on sert ou l'on attaque les partis. Ainsi Ferrers, sans être membre du parlement, devint insensiblement associé avec les hommes et les choses parlementaires; et le parti ministériel, dont il épousa le système, le louait hautement, se servait de lui et pensait à faire, un jour ou l'autre, quelque chose pour lui.

Tandis que la carrière de cet homme habile et immoral s'ouvrait sous de tels auspices, Ernest Maltravers montait par un chemin rude, épineux et encombré, à cette hauteur sur laquelle les monuments des hommes sont bâtis. Ses succès dans la vie publique ne furent ni éclatants, ni soudains; car, bien qu'il eût de l'éloquence et du savoir, il dédaignait tous les artifices oratoires; et, bien qu'il fût très-susceptible de passion et très-énergique, il ne pouvait passer pour zélé ardent d'aucun système. Il rencontra sur ses pas beaucoup d'envie, des obstacles de tout genre; et l'aimable et vive sociabilité de manières et d'humeur qui l'avait fait adorer de ses camarades d'école ou de collège, avait fait place, depuis longtemps, à une réserve froide, arrêtée, hautaine, quoique douce et polie, qui n'attirait pas les suffrages de la foule, désireuse d'être amusée ou flattée. Mais s'il parlait rarement, et si plus d'un orateur, avec la moitié moins de moyens que lui, était accueilli avec plus d'enthousiasme, il était, lui, toujours écouté avec attention et respect; et s'il n'était pas l'enfant gâté ou l'idole des cliques ou des partis, du moins ses intentions pures, son incorruptible honneur, ses vues droites et mûrement considérées, étaient appréciées par la grande masse de la nation, l'auditoire et le tribunal suprême auquel il en appelait; son nom était bon et reconnu tel, si ses capitaux ne lui rapportaient qu'un intérêt faible et lentement recouvré, et il

attendait patiemment le temps des rentrées sur lesquelles il avait droit de compter.

Chaque jour il s'attachait davantage à cette philosophie saine, qui nous fait trouver un monde dans notre intérieur, autant du moins que peut nous le permettre le monde extérieur. Du haut d'une tranquille et sereine estime de lui-même, il sentait la chaleur du soleil sur sa tête, quand les nuages de la malice humaine flottaient sombres et menaçants à ses pieds. Il ne méprisait point, il n'affrontait point l'opinion, mais il ne la courtisait point bassement. Dans les occasions où il croyait juste de céder au monde, il lui céda; dans celles où il croyait devoir le contrecarrer, il n'hésitait jamais à le faire. Il est des cas dans lesquels un homme honnête, bien élevé, délicat, est meilleur juge que la multitude; et, en de telles matières, s'il souffrait que la multitude influençât ses déterminations soit en le flattant soit en lui faisant peur, il ne vaudrait pas trois brins de paille. Le public, si vous le gâtez par des complaisances déplacées, devient une insupportable commère, fourrant son nez dans toutes les affaires qui ne le regardent nullement, dans ces choses où l'intervention du public est impertinente. Ernest Maltravers dédaignait et repoussait l'inquisition inconvenante de tout membre insolent d'un corps insolent. C'était ce mélange de profond amour, de profond respect pour le peuple immortel, et de dédain calme pour ce charlatan capricieux, le

public du jour, qui faisait de Maltravers un penseur original et solitaire, et un acteur en réalité modeste et bienveillant, en apparence insocial et arrogant. « La mendicité, disait-il, bien différente de la pauvreté, fait dépendre l'homme, pour sa subsistance, des secours d'autrui, non de ses propres efforts, et il y a mendicité morale dans l'homme qui dépend des autres pour sa vie morale, le respect de soi-même. »

Enveloppé dans ce manteau philosophique, il poursuivait sa route solitaire, élevée, et sentait que, dans le fond du cœur des hommes, s'éveillerait de la sympathie pour ses motifs et sa conduite, quand les préjugés et l'envie auraient cessé d'exister contre lui. A l'égard de sa santé physique, l'expérience avait réussi. Ce n'est pas le simple tracassage des affaires, les veilles, les discours ennuyeux, ce n'est pas tout cela qui peut produire le mortel épuisement qui suit les efforts de l'âme pour s'élever à la région des hautes et sévères pensées et de l'intense imagination. Ces facultés qui avaient été surexcitées, maintenant prenaient du relâche, et l'organisation se remontait rapidement au ton habituel.

Mais Ernest avait bien peu de consolation, d'inspirations privées. Il devint par degré presque étranger à Lumley, leurs habitudes étant maintenant opposées. Cléland était presque toujours à la campagne, et satisfait de la carrière dans laquelle

son pupille acquérait une réputation qui croissait chaque jour, il ne le fatiguait point de conseils ou d'exhortations. Cesarini était devenu un vrai *lion* littéraire, dont le génie était préconisé avec véhémence dans les revues, d'après le même principe qui induit à louer les chanteurs étrangers et les hommes morts; parce que nous avons besoin de louer quelque chose, et que nous n'aimons pas à louer ceux qui peuvent jouter contre nous. Cesarini était donc devenu prodigieusement suffisant, il jurait que l'Angleterre était le seul pays où le vrai mérite fût apprécié, et il ne cachait plus la jalouse colère que la célébrité plus grande de Maltravers lui faisait éprouver. Ernest le voyait avec regret gaspiller sa fortune, prostituer ses talents à des futilités. Il essaya de l'avertir; mais Cesarini l'écouta avec une telle impatience qu'Ernest renonça à l'office de moniteur. Il écrivit à M. de Montaigne qui ne réussit pas mieux. Cesarini voulait jouer ses cartes à sa guise, et il finit par jouer, sans métaphore : le désir, le besoin d'excitation lui fit chercher celle du jeu, et tous les jours le reste de ses guinées s'écoulait rapidement.

Les lettres de Montaigne consolaient Ernest de la perte d'amis bien moins assortis à lui. Le Français jouissait alors d'une haute célébrité, et son approbation semblait plus douce à Maltravers que tous les hurrahs de la foule. Mais à travers tout cela, sa vanité était flattée et sa curiosité excitée par les

mystérieuses épîtres de son invisible Égérie. Cette correspondance, si l'on peut la nommer ainsi, étant soutenue par une seule personne, durait depuis assez longtemps, et il n'avait pu découvrir son auteur. En dernier lieu, le ton de l'anonyme avait changé, il était devenu plus mélancolique, plus tendre; le vide des récompenses offertes par la renommée était quelquefois rappelé, dans ces pages, et souvent aussi, avec une touche de sensibilité féminine, l'écrivain disait combien le bonheur de consoler dans les peines surpasse celui de partager les triomphes. Dans toutes ces lettres, on reconnaissait une haute intelligence et une profonde sensibilité; elles excitaient fortement l'intérêt d'Ernest; mais si cet intérêt le portait à désirer connaître la personne qui lui écrivait, ce n'était pas dans l'intention de l'aimer. Une amertume, une ironie trop masculines, perçaient dans la plupart de ses lettres; elle ne pouvait donc captiver un homme qui pensait que la douceur était la force naturelle des femmes. Le caractère se montrait dans ces effusions, aussi bien que l'esprit et le cœur, et ce n'était pas le genre de caractère qui devait plaire à Maltravers.

« J'entends souvent parler de vous (disait l'anonyme dans une de ces missives), et je suis presque aussi en colère contre les sots qui osent vous louer, que contre ceux qui ne craignent pas de vous blâmer. Combien je méprise le misérable monde dans lequel nous vivons! Combien il me déplaît, il me

révolte! et cependant je veux que vous le serviez, que vous le dominiez! Puéride contradiction! vain paradoxe de femme! Ah! plutôt mille fois vous voir fuir et ses basses tentations et ses pauvres récompenses! Si vous alliez chercher le repos dans un désert et que vous eussiez besoin d'un compagnon, d'un aide, je renoncerais à tout, richesses, flatteries, réputation, même à mon nom de femme, pour vous suivre, pour vous offrir mes soins.

.....

« Je vous ai jadis admiré pour votre génie. Mon mal a fait des progrès. Maintenant je vous ai vu, Ernest Maltravers, je vous ai vu souvent, et quand vous ne pouviez soupçonner que mes yeux vous contemplaient. Maintenant je vous ai vu et je vous entends mieux. Nous ne pouvons juger les hommes par leurs livres et leurs actions. La postérité ne peut rien savoir des êtres du passé. Des millions de livres qui n'ont jamais été écrits, d'actions qui n'ont jamais été faites, sont dans les yeux, sur les lèvres du petit nombre d'hommes supérieurs à la foule. Dans ce regard froid et distrait, sur ce front noble, j'ai lu le mépris des obstacles, qui convient à l'homme sûr de gagner le but. Mais quand je vous regarde, mes yeux se remplissent de larmes! vous êtes triste, vous êtes seul! si les mécomptes ne vous causent point de mortification, vos succès ne vous causent point de joie. Oh! Maltravers, moi femme, moi vivant dans un cercle étroit, moi-même

je reconnais enfin que des désirs plus élevés, des objets plus sublimes que ceux des autres, ne mènent qu'à dévouer la vie à des rêves mélancoliques et morbides.

.....

« Allez plus souvent dans le monde, Maltravers, montrez-vous plus souvent, ou quittez la partie. Vos ennemis doivent être repoussés, leur nombre grossit, vous êtes trop lent, trop insouciant dans votre marche vers le prix qui doit vous appartenir, pour satisfaire mon impatience, pour satisfaire vos amis. Soyez moins raffiné dans votre ambition si vous voulez être plus promptement, plus directement utile. Les pieds d'argile, après tout, sont les plus véloces à la course. Même Lumley Ferrers vous dépassera, si vous n'y prenez garde.

.....

« Pourquoi laisser courir ainsi ma plume? vous... vous en aimez une autre: cependant vous n'en êtes pas moins l'idéal que je pourrais aimer, si jamais il m'arrivait d'aimer quelque chose! Vous aimez... et cependant...! Bien... qu'il en soit ainsi. »



Mais c'est être seulement noble d'office. N'importe, c'est toujours être noble, et c'est là son but.

Anonyme de 1722.

La musique est le seul talent qui jouisse de lui-même, tous les autres veulent des témoins.

MARMONTEL.

Ainsi le bœuf au pas lent réclamerait de brillants harnais.

HORACE.

M. Templeton n'avait pas obtenu de pairie, et, sans avoir reçu de refus positif ni même fait de demande directe aux puissances supérieures, il désespérait du succès de ses vœux, et son humeur s'aigrissait tous les jours. Il avait une grande influence parlementaire; non une influence illégitime, mais l'influence orthodoxe, légale, de la considération, de la fortune, etc. Il pouvait faire nommer au moins un des deux représentants d'une ville, et presque le député d'un comté; de plus, avec un peu d'activité, il avait la certitude de faire pencher la balance dans trois bourgs, en cas d'élections contestées. Le ministère était fort; toutefois,

il était dangereux pour lui de perdre un partisan jusqu'alors si zélé : l'exemple de la désertion est toujours contagieux. Dans la ville où Templeton commandait presque, une vacance arriva, un candidat de l'opposition se présenta, et, au grand étonnement, même à la terreur panique du secrétaire de la trésorerie, Templeton ne mit personne en avant, et son crédit resta endormi. Lord Saxingham courut chez Lumley.

« Mon cher ami, qu'est ceci? que fait votre oncle? Nous perdrons cette place, c'est un de nos retranchements; les paris sont ouverts. — Vous voyez, vous avez mal agi avec mon oncle; je suis très-fâché de cela, mais je n'y puis rien. — Quoi! c'est cette pairie, que le ciel confonde? Sera-t-il content de cela, et pas à moins? — Pas à moins. — Il l'aura, par Jupiter! — Et même cela peut venir trop tard. — Ah! croyez-vous? — Voulez-vous me laisser conduire l'affaire? — Assurément. Vous êtes habile, délié, et nous vous estimons tous. — Asseyez-vous et veuillez écrire sous ma dictée, mon cher lord. — Bien, dit lord Saxingham en se plaçant devant l'énorme bureau de Lumley, allez. »

« *Mon cher monsieur Templeton.* »

« C'est trop familier, dit lord Saxingham. — Pas une miette de trop, continuez. »

« *Mon cher monsieur Templeton,*

« Nous désirons nous assurer de votre influence parlementaire à C**, dans le bon sens, spécialement en faveur de votre propre famille, dans laquelle le ministère que vous honorez de votre appui doit trouver ses meilleurs défenseurs; nous souhaitons montrer en même temps d'une manière signalée notre confiance en vos principes, et notre reconnaissance pour votre dévouement. »

« Peste soit de son dévouement! » dit le lord entre ses dents.

« *En conséquence,* continua Ferrers, *mes rapports avec vous me permettant de prendre cette liberté, je vous demande de souffrir que notre parent commun, M. Ferrers, soit proposé pour votre députation.* »

Lord Saxingham jeta la plume et se prit à rire pendant plus de deux minutes sans pouvoir s'arrêter. « Idée sublime, Ferrers, sublime, par Jupiter! C'est singulier que je n'aie jamais pensé à cela. — Chacun pour soi et Dieu pour tous, repartit Lumley gravement. Continuez, je vous prie, mon cher lord. »

« Nous sommes certains que vous ne pouvez avoir un représentant plus fidèle à nos principes et à vos intérêts. Un mot de plus : une création de pairs aura lieu probablement ce printemps, et je

suis sûr que Sa Majesté verra avec plaisir votre nom ajouté à la liste. Le titre sera, comme de raison, assuré à vos fils, et, à défaut de ceux-ci, à votre neveu.

« Je suis, avec la plus haute considération,

« Votre sincère allié,

« SAXINGHAM. »

« Là; mettez à présent sur l'adresse : *Privée et confidentielle*, et envoyez l'épître à la villa de mon oncle par un exprès. — Cela sera fait, mon cher Lumley, et je suis aussi content de l'invention que vous pouvez l'être. Vous êtes réellement fait pour nous faire honneur. Pensez-vous que l'affaire soit arrangée? — Je n'en doute point. — Bien, bonjour, Lumley; venez me voir quand tout sera arrangé. Florence est toujours charmée de vous voir; elle dit que personne ne l'amuse davantage, et c'est un éloge, car c'est une étrange fille, un Timon en cotillon. »

Lord Saxingham sortit.

« Florence est charmée de me voir! dit Lumley en croisant ses mains derrière son dos, et en parcourant la chambre à grands pas; mon second plan commence à me sourire derrière l'ombre du premier plan. Si je puis réussir à éloigner tous les autres prétendants de ma belle cousine jusqu'au moment où ma position me permettra de me pré-

senter moi-même ; eh , quoi ! je pourrai enlever , peut-être , le plus grand parti des trois royaumes. *Courage , mon brave Ferrers , courage ! »*

Il était tard lorsque Ferrers arriva le même soir à la maison de campagne de son oncle. Il trouva mistress Templeton assise au piano dans le salon. Il entra doucement , elle ne l'entendit point et continua de chanter en s'accompagnant. Sa voix était si douce et si pleine , son goût si pur , que Ferrers , qui se connaissait en musique , resta immobile de surprise et de plaisir. Malgré sa familiarité dans la maison , où il avait souvent passé plusieurs jours de suite , jamais il n'avait entendu sa tante jouer autre chose que des cantiques , et dans ce moment elle chantait une des romances sentimentales les plus en vogue. Tout à coup la sensibilité parut étouffer sa voix , elle s'arrêta subitement , se retourna , et son visage était si éloquent d'émotion , que Ferrers fut frappé de son expression. Il n'était pas homme à sentir de la curiosité pour aucune chose qui ne l'aurait pas touché directement ou indirectement ; mais il était très-désireux de connaître cette belle et mélancolique jeune femme. Son air habituel était empreint de cette résignation inexprimable , signe certain d'un souvenir durable et amer. Un cœur flétri avant l'âge parlait dans ses yeux , son sourire , sa démarche triste et languissante ; cependant elle accomplissait ses tranquilles devoirs avec une régularité calme et consciencieuse

qui prouvait que le chagrin comprimait ses pensées et ne les dénaturait point. Si sa tâche était pesante , la coutume semblait l'avoir conduite à la porter sans murmurer ; et l'émotion que Ferrers observait alors sur ses traits harmonieux et doux lui rappelait celle qu'il avait remarquée en elle une seule fois , le premier jour de leur connaissance , quand la poésie , cette clef de la mémoire , avait évidemment ouvert une chambre hantée par des spectres lugubres et agités.

« Ah ! chère madame , dit Ferrers en s'avancant lorsqu'il se vit découvert , j'espère que je ne vous dérange point ; ma visite est intempestive : mais où est mon oncle ? — Il est allé en ville ce matin , il a dit qu'il dînerait dehors , et je l'attends à chaque minute. — Vous avez essayé de charmer le temps de son absence. Oserai-je vous prier de continuer ? Il est rare d'entendre une voix si mélodieuse unie à un savoir si consommé. Vous avez eu sans doute les meilleurs maîtres italiens. — Non , dit mistress Templeton , ses joues délicates se colorant légèrement , j'ai appris la musique très-jeune et d'une personne qui l'aimait et la sentait , mais ce n'était pas un étranger. — Voulez-vous répéter cet air ? vous donnez aux paroles une beauté que je n'y avais jamais découverte ; cependant ces paroles , et la musique aussi , sont de mon pauvre ami , que M. Templeton ne peut souffrir , Maltravers. — De lui ! dit mistress Templeton avec émotion ; il est

singulier que je n'aie pas su cela. J'ai entendu jouer cette romance dans la rue, elle attira mon attention, je demandai le titre et je l'achetai; cela est étrange, en vérité! — Que trouvez-vous étrange? — Qu'il y ait une sorte de langage dans la musique et les vers de votre ami, qui produise sur moi l'effet de choses que j'ai entendues il y a bien des années!... Est-il jeune, ce M. Maltravers? — Oui, il est encore jeune. — Et... et... »

Ici mistress Templeton fut interrompue par l'entrée de son mari. Il tenait une lettre de lord Saxingham, elle n'était pas ouverte. Il paraissait de mauvaise humeur, mais c'était maintenant assez ordinaire chez lui. Il prit la main de Lumley très-froidement, fit une inclination de tête à sa femme, trouva le feu mal arrangé, et, se jetant dans un grand fauteuil, dit : « Ainsi, Lumley, j'ai été un grand fou de suivre votre avis et de me tenir de côté pendant cette nouvelle élection. Je vois, par les journaux du soir, qu'une création de nouveaux pairs aura lieu incessamment; si je m'étais montré actif dans l'intérêt du gouvernement, ils auraient rougi de leur ingratitude. — Je ne crois pas avoir eu tort, monsieur, répliqua Lumley; les hommes en place sont plus souvent portés à la reconnaissance par la crainte que par la honte. Les votes assurés, comme les vieux amis, sont d'autant plus estimés que l'on se voit plus près de les perdre. Mais quelle est cette lettre que vous tenez? — Quel-

que pétition de mendiant, je suppose. — Pardonnez-moi, je vois un cachet ministériel. »

Templeton mit ses lunettes, regarda l'adresse et le cachet de la lettre, l'ouvrit précipitamment, et proféra une exclamation assez semblable à un serment, lorsqu'il eut jeté les yeux sur la page : « Donnez-moi la main, mon cher neveu, la chose est arrangée, j'aurai la pairie. Vous aviez raison. Ah! ah! ma chère femme, vous serez milady; pensez à cela : n'êtes-vous pas contente? pourquoi votre seigneurie ne sourit-elle pas? Où est la petite, où est-elle? — Elle est couchée, monsieur, dit mistress Templeton à demi effrayée. — Elle est couchée! il faut que j'aille l'embrasser. Elle a donc voulu se coucher? Allumez cette bougie, Lumley! (Mistress Templeton sonnait en même temps.) John, dit Templeton quand le domestique entra, dites à James d'aller tout en se levant demain matin chez Baxter lui dire de ne point peindre ma berline jusqu'à ce que je lui donne de nouveaux ordres. Il faut que j'aille embrasser l'enfant, je ne puis m'en dispenser. — Diantre soit de l'enfant! murmura Lumley en se rapprochant du feu, après avoir donné la bougie à son oncle; que diable a-t-elle à faire en tout ceci? Votre petite demoiselle est charmante, madame, dit-il tout haut. Je l'aime extrêmement; mon oncle en est fou, je n'en suis pas surpris. — Il est en effet bien bon, oh! bien bon pour elle, dit mistress Templeton avec un soupir qui parais-

sait venir du fond de son cœur. — Mon oncle l'aimait-il ainsi avant votre mariage? — Oui, je le crois; oh! oui, certainement. — Son propre père ne pourrait l'aimer davantage. »

Mistress Templeton ne répondit point; elle alluma sa bougie, souhaita une bonne nuit à Ferrers, et se glissa hors de la chambre.

« Il serait drôle que ma tante, avec sa gravité, et mon oncle, avec sa gravité, eussent goûté un morceau de la pomme avant d'avoir acquis le droit d'approcher de l'arbre. Cela paraît suspect; cependant, non, c'est impossible; le bonhomme n'a l'air ni séducteur ni séduisant : cela n'est pas probable. Mais le voici. »

Templeton parut les yeux humides, le front distendu.

« Et comment avez-vous trouvé ce petit ange, monsieur? demanda Ferrers. — Elle m'a embrassé, elle m'a embrassé, quoique je l'aie réveillée! Les enfants sont toujours maussades quand on les réveille. — Ils sont toujours maussades? Hom! chères petites créatures! Eh bien, monsieur, j'avais donc raison? puis-je voir la lettre? »

La voici.

Ferrers rapprocha sa chaise de la cheminée et lut son œuvre avec toute la satisfaction d'un auteur anonyme.

« Comme c'est obligeant! sagement combiné, délicatement exprimé! une double faveur! mais

peut-être cela ne s'accorde pas avec vos souhaits? — En quel sens? — Quoi!... par rapport à moi. — A vous! il n'y a rien qui vous concerne là dedans, à ce qu'il me semble; permettez... »

Les oncles sont toujours égoïstes! pensa Ferrers; c'est un fait à consigner dans les almanachs.

L'oncle fronça le sourcil en parcourant de nouveau la lettre. « Cela ne peut se faire, Lumley, » dit-il aussitôt qu'il eut achevé la lecture.

« Un siège au parlement est chose trop honorable, à ce qu'il paraît, pour un pauvre neveu, monsieur, » dit Lumley du ton le plus amer, bien qu'il ne se sentit nullement mortifié; mais c'était son jeu de le paraître. « J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour favoriser votre ambition, et vous ne voulez pas même m'aider à avancer d'un seul pas dans ma carrière; mais pardonnez-moi, monsieur, je n'avais aucun droit d'attendre cela de vous. — Lumley! répliqua Templeton affectueusement, vous vous trompez sur ce point. Je vous estime beaucoup plus que je ne l'ai jamais fait, oui, beaucoup plus. Il y a dans votre conduite une fermeté, une sage modération extrêmement louables, et vous entrerez au parlement si vous le souhaitez, mais non comme représentant de C***. J'appuierai là quelque autre candidat gouvernemental, et en récompense, ils vous donneront un des bourgs de la trésorerie; c'est la même chose pour vous. »

Lumley fut agréablement surpris. Il serra la

main de son oncle, et le remercia avec effusion. M. Templeton continua, et lui déduisit les inconvénients, les dépenses auxquels il serait assujéti en siégeant pour une ville où sa famille serait connue, et Lumley souscrivit pleinement à toutes ces objections.

« A l'égard de la pairie, tout va bien, dit Templeton; et il tomba dans une rêverie dont il sortit en s'écriant avec joie : Oui, tout est bien. J'ai des projets, des vues; cela conciliera tout, rien de mieux; vous serez le second lord... Quel titre aurons-nous? — Oh! prenons un titre sonore. Vous avez, je pense, peu de propriétés foncières? — Une terre de deux mille guinées de rente dans le comté de*** achetée à très-bon prix. — Quel est le nom de cette terre? — Grubley! — Lord Grubley, le baron Grubley, de Grubley! oh! c'est atroce! à qui ce domaine appartenait-il avant vous? — Je l'ai acheté d'un M. Pied-de-Mouton, d'une très-ancienne famille. — Mais sans doute quelque ancien Normand a possédé une fois cette place? — Un Normand, oui! Henri II donna ce domaine à son barbier Bertrand Courval. — C'est ça, c'est ça, lord de Courval! singulière coïncidence, vous vous trouvez descendre de cette ancienne lignée. Le collègue héraldique arrangera bientôt tout cela. Lord de Courval! cela sonne très-bien. Il doit se trouver un village, un hameau encore appelé Courval, sur la propriété? — Je crois que non. Il y a Capdeville. — Capdeville! Capde-

ville! mais c'est cela, monsieur, c'est cela; il est évident que Capdeville est une corruption de Courval! Lord de Courval, de Courval! superbe; ah! ah! ah! — Ah! ah! ah! » Templeton fit écho et rit pour la première fois peut-être depuis qu'il avait passé l'âge de trente ans.

Les deux parents restèrent assez tard à causer familièrement ensemble. Ferrers passa la nuit à la villa, et son sommeil fut profond, car il pensait peu à ses plans une fois qu'ils étaient formés et à demi exécutés; c'était le moment de la chasse qui le tenait éveillé, et il dormit alors comme un lévrier qui a forcé le gibier. Il n'en fut pas ainsi du maître du logis, il ne ferma pas l'œil de toute la nuit. « Oui, ouï, pensait-il, je dois réunir le titre et la fortune en une seule ligne. Ferrers mérite ce que je veux faire pour lui. C'est un garçon d'un esprit solide, et avec cela un excellent cœur, et franc comme de l'or; il fera son chemin; oui, je vois tout cela. Cependant, j'ai bien fait d'empêcher sa candidature à C***; cela aurait peut-être éveillé les commérages sur mistress Templeton et d'autres choses désagréables. Oh! je suis un homme avisé! »

III

LAUZUN. — Eh bien, marquis ! eh bien, c'est moi qui ai fait cela !

MONTESPAN. — C'est vous ! belle besogne, ma foi !

La Duchesse de la Vallière.

Lumley se hâta de battre le fer pendant qu'il était chaud ; il alla droit à la trésorerie, il vit le secrétaire meneur, homme fin et retors, qui, de même que Ferrers, réussissait dans ses manœuvres par une manière insouciant, brusque, étourdie.

Ferrers annonça qu'il se présentait pour la franche, ouverte et très-respectable cité de C***, population électorale de 2,500, siège brillant pour un membre de la vieille antiréforme, et considéré comme un bourg indépendant.

Le secrétaire le félicita.

« Nous avons eu des déconfitures en dernier lieu dans nos élections, dit Lumley. — Il est vrai, trois villes perdues dans les six derniers mois. Les députés meurent si hors de propos. — Lord Staunch est-il pourvu ? » demanda Lumley. Ce lord Staunch était une des meilleures pièces d'artillerie de parade des

ministres ; c'était une de ces personnes qui sont d'autant plus utiles au gouvernement, qu'elles ne remplissent aucun emploi, et font profession d'une parfaite indépendance. Il avait refusé des places, on le savait, et il aidait le ministère à franchir une barrière lorsqu'il se trouvait saisi d'une crampe momentanée, car il avait un grand poids dans l'opinion publique. Sa déconfiture était citée comme une preuve de l'impopularité des ministres.

« Lord Staunch est-il pourvu ? demanda donc Lumley. — Il faut qu'il ait son ancien siège, les Trois-Chênes. C'était une bonne petite place tranquille, des constituants tout à fait honorables, tous parents ou alliés de Staunch. — C'est ce qu'il lui faut. Cependant c'est dommage qu'il ne se présente pas pour C*** : mon oncle aurait pu lui assurer la majorité. — Oui, j'ai pensé à cela, au moment où le siège a été vacant. Mais il est trop tard maintenant. — Ce serait un grand triomphe si lord Staunch pouvait être élu par des constituants nombreux et... sans frais ! — Sans frais ! Ah oui, en effet ! cela prouverait que la pureté d'élection n'est pas une chimère, que nos institutions n'ont point dégénéré : oui-da ! — Cela pourrait se faire, monsieur... — Quoi, je pensais que vous-même... — Je me présenterais, c'est vrai, et j'avoue qu'il sera difficile de conduire mon oncle dans le sens dont je parle. Mais il m'aime beaucoup. Vous savez que je suis son héritier. Je crois que cela pourra se faire ; c'est-

à-dire, si vous pensez que ce soit un très-grand avantage pour le parti, et un très-grand service rendu au gouvernement. — Mais, réellement, monsieur Ferrers, ce serait, je pense, l'un et l'autre. — Et dans ce cas j'aurais, moi, les Trois-Chênes? — Je comprends. C'est bien. Mais abandonner un siège si honorable, c'est un vrai sacrifice. — Pas un mot de plus, ce sera fait. Une députation se présentera chez lord Staunch. Je verrai mon oncle, une dépêche sera envoyée à C*** ce soir même, du moins je l'espère. Il ne faut pas être trop confiant. Mon oncle est un vieillard, il a ses idées; moi seul je puis manier son esprit, le tourner à ma guise. J'y vais à l'instant. — Vous pouvez être sûr que votre zèle sera dûment apprécié. »

Lumley serra la main du secrétaire, et se retira.

Le secrétaire n'était point dupe, et Lumley ne s'attendait pas à le duper. Mais le secrétaire avait vu que M. Ferrers était un homme qui désirait être en place; et il pensait qu'il serait bon de le pousser, s'il s'en tirait passablement bien à la chambre. Lumley n'en demandait pas davantage.

Très-peu de temps après on lut dans la gazette l'élection de lord Staunch pour C*** après une contestation vive, mais à une grande majorité. Les journaux ministériels retentirent de chants de triomphe; ceux de l'opposition donnèrent aux électeurs de C*** les noms les plus offensants, et annoncèrent que M. Stout, le compétiteur de lord Staunch,

gnd
voulait réclamer, ce qu'il ne fit point. Au milieu de ce tintamarre, Lumley Ferrers se glissa tranquillement, et sans que personne y prit garde, dans la représentation des *Trois-Chênes*.

Le soir de son élection il alla chez lord Saxingham; mais ce qui se passa dans le salon de ce seigneur mérite un nouveau chapitre.

IV

Je connais des princes du sang, des princes étrangers, des ministres d'État, des magistrats et des philosophes qui fileraient pour l'amour de vous. En pouvez-vous demander davantage?

SÉVICÉ.

LINDORE. — Oh ! je suffoque ; je dois parler... J'aime... Maintenant, taisez-vous. Taisez-vous, dis-je.

DALUER. — Vous ! aimer ? ah ! ah !

LIND. — Eh bien ! il rit !

DAL. — Non, je suis réellement affligé... pour vous.

COMÉDIE ALLEMANDE. *La Fausse Délicatesse.*

... Qu'avez-vous là ? De l'or !

SHAKSPEARE.

Il arriva que, ce même soir, Maltravers avait accepté une des nombreuses invitations dont il avait été honoré par lord Saxingham. Sa seigneurie et Maltravers étaient de partis politiques différents, et, sous aucun rapport, ils ne pouvaient aller l'un avec l'autre. Lord Saxingham était un homme assez spirituel dans son genre, mais d'une ambition personnelle à citer, même dans les cercles où l'ambition personnelle prédomine. Lord Saxingham

seul aurait pu faire mentir le proverbe qui dit que l'homme marche sur ses deux pieds, afin de pouvoir regarder les étoiles. Il paraissait né pour avancer en se courbant, et si jamais il regarda une étoile, c'était celle de la jarretière. Issu d'une race célèbre dans l'histoire, jouissant d'un rang élevé, d'une réputation individuelle assez belle, il avait la soif d'agrandissement d'un parvenu. Et sa haute estime pour les places dérivait, non de cet amour sublime que l'on peut éprouver pour cette chose vraiment sublime, l'exercice du pouvoir sur les destinées d'un grand peuple, mais ce sentiment tenait chez lui à la vulgaire pensée que le pouvoir ajoute à cette chose très-vulgaire l'importance dans la petite sphère où l'on se meut. Il regardait son costume de ministre d'État comme un bedeau regarde son habit galonné. De plus il aimait à protéger en général, et surtout à pousser dans toutes les bonnes carrières ses parents les plus éloignés ; bref, il était de terre et tenait aux biens de la terre. Il ne comprenait pas Maltravers ; et Maltravers, qui devenait tous les jours plus fier, plus dédaigneux, méprisait le lord. Toutefois ce dernier entendait dire partout que Maltravers serait un grand personnage, et il croyait devoir être civil avec tous les hommes susceptibles de s'élever, quel que fût leur parti ; d'ailleurs, il était flatté de rassembler autour de lui ceux qui faisaient parler d'eux ; il s'était donc montré fort prévenant pour M. Mal-

travers ; et comme il était trop occupé et trop haut placé pour supposer que le jeune législateur n'était pas sincère lorsqu'il répondait à ses billets : « Je suis très-fâché, » ou « je regrette infiniment de ne pouvoir accepter l'honneur de dîner avec lord Saxingham, » etc., etc., le lord réitéra ses invitations, et Maltravers, par cette fatalité qui sans doute influe sur nos actions, accepta enfin la distinction offerte.

Il arriva tard, la plupart des conviés étaient rassemblés, et après quelques mots échangés avec son hôte, Ernest se mêla au groupe général, et se trouva dans le voisinage immédiat de lady Florence. Cette dame plaisait peu à Maltravers, car il n'était pas pour les héroïnes coquettes ou masculines, et lady Florence lui paraissait mériter ces deux épithètes. Ainsi, bien qu'il l'eût souvent rencontrée depuis leur mutuelle présentation, il s'était contenté de la saluer de loin, ou de lui adresser en passant les phrases de politesse ordinaires. Mais maintenant il la vit, par miracle, assise seule, et il remarqua sur son noble visage une légère apparence de souffrance qui l'étonna et le toucha. En effet, tout éblouissante qu'elle était, par la réunion de la beauté de traits et de forme à l'éclat de la jeunesse, au pouvoir de l'expression, un médecin habile aurait vu dans ses yeux animés, dans sa vive fraîcheur, des présages sinistres. Et dans ce moment où quelque indisposition momentanée effaçait les roses de ses joues,

modérait le jeu séduisant de ses lèvres, l'observateur le moins éclairé se rappelait à sa vue ce dicton vulgaire : La plus brillante fleur a la plus courte vie. Ce fut peut-être une idée de ce genre qui excita la sympathie d'Ernest. Il lui parla avec une courtoisie plus marquée que de coutume et prit un siège à côté d'elle.

« Vous avez été à la chambre, je suppose, monsieur Maltravers, dit lady Florence. — Oui, pour très-peu de temps. Ce n'est pas un de nos jours de bataille. On n'attendait aucune division, et probablement la séance est levée en ce moment. — Aimez-vous cette vie? — Elle a des émotions qui lui sont propres, répondit Ernest, évitant une réponse positive. — Et de nobles émotions? — J'ose à peine le dire. Tant de motifs bas et malveillants se mêlent à ces émotions, tant de jalousies de nos amis, tant d'injustices vis-à-vis de nos ennemis, une telle disposition à supposer dans les autres les plus vils objets, tant d'aptitude à user des plus misérables stratagèmes; oui, les fins peuvent être grandes, mais les moyens sont bien équivoques. — J'étais sûre que vous deviez penser ainsi ! s'écria lady Florence en rougissant. — Vous en étiez sûre? répéta Maltravers surpris et intéressé. Je n'aurais pas imaginé que vous eussiez daigné deviner des secrets aussi insignifiants. — Alors vous ne me rendez pas justice, répondit lady Florence avec un sourire malin, et cependant à demi pénible; car... mais

j'allais être impertinente. — De grâce, dites. — J'allais dire qu'il est impossible que vous ne vous rendiez pas justice à vous-même. — Ah! vous me jugez présomptueux et arrogant; c'est le bruit commun, et peut-être avez-vous raison de le croire. — Est-ce que personne ignore jamais son propre mérite? demanda lady Florence avec l'expression d'un noble orgueil. Ceux qui se défont d'eux-mêmes ont de bonnes raisons pour cela. — Vous cherchez à guérir la blessure que vous avez infligée, dit Maltravers en souriant. — Non, j'ai voulu faire mon apologie aussi bien que la vôtre. Mais vous n'avez pas besoin d'être défendu; vous êtes homme, et vous pouvez soutenir tout l'orgueil possible avec la devise royale: Dieu et mon droit. Avec vous les faits peuvent appuyer les prétentions; mais je suis une femme, c'est une méprise de la nature! — Et quels triomphes de notre sexe peuvent se comparer pour les jouissances directes, palpables, à ceux d'une femme belle, admirée, qui trouve dans chaque salon un empire, dans toutes les classes des sujets? — C'est un empire méprisable. — Quoi! serait-il méprisable de commander, de vaincre, de subjuguier les plus grands, les plus renommés, les plus graves, d'avoir pour esclaves ceux que les autres hommes reconnaissent pour leurs maîtres! Un tel pouvoir est-il méprisable? s'il en était ainsi, quel pouvoir devrait être envié? »

Lady Florence fixa sur Maltravers ses grands yeux,

comme si elle eût voulu lire au fond de son cœur. Elle se détourna ensuite en rougissant et en fronçant légèrement le sourcil.

« Il y a de la moquerie sur vos lèvres, » dit-elle.

Avant que Maltravers pût répondre, le diner fut annoncé, et un ambassadeur réclama la main de lady Florence. Maltravers eut en partage une jeune dame qui avait mêlé des épis d'or à ses cheveux d'un blond clair, et il descendit dans la salle à manger, plus occupé de Florence Lascelles qu'il ne l'avait jamais été.

Il se trouva placé à table en face de la jeune maîtresse de la maison; lord Saxingham, comme on le sait, était veuf, et Florence était sa fille unique. Maltravers était ce qu'on appelle en verve ce jour-là; ses dons naturels et acquis étaient excités, amenés pour ainsi dire à la surface, par une surabondance de vie. Sa conversation était générale et heureuse; mais en tournant les yeux sur lady Florence pour en appeler à son opinion sur quelque point contesté, il surprit son regard attaché sur lui avec une expression qui réprima sur-le-champ sa gaieté et le plongea dans une inquiète rêverie. Dans ce regard il avait vu la plus cordiale admiration, mais mêlée d'une si profonde mélancolie, que cette admiration perdit son charme sur celui qui l'observait et il se sentit plus attristé que flatté.

Après diner, quand Maltravers rentra dans le salon, il le trouva rempli de la populace de bonne compagnie qui fait le fond de ces sortes de réunions,

et il aperçut dans un coin de la pièce Castruccio Cesarini jouant d'une guitare suspendue sur sa poitrine avec un ruban bleu. L'Italien chantait bien ; plusieurs jeunes personnes l'entouraient , et Florence Lascelles faisait partie de cet auditoire émerveillé. Maltravers , en dépit de son goût pour la musique , fut choqué de cette exhibition théâtrale de Cesarini. Il avait une sorte de dignité pudique tout opposée à cette manière de mettre en évidence les talents de pur agrément , et bien qu'il possédât une voix et une méthode musicale capables de faire pâmer de délices les trois quarts de l'assemblée , il aurait aussitôt consenti à faire danser des marionnettes qu'à jouer ou chanter pour obtenir les bravos d'un cercle. C'était parce que Maltravers était un des hommes les plus orgueilleux du monde qu'il en était un des moins vains. Les succès dans les petites choses le touchaient peu. Mais Cesarini aurait appelé le monde entier à le voir jouer aux épingles s'il avait cru exceller à ce jeu.

« Beau ! charmant ! divin ! » crièrent les jeunes demoiselles , à la fin du morceau de Cesarini , et Maltravers observa que Florence louait le musicien avec plus de chaleur que toutes les autres ; il vit aussi que l'œil noir de Cesarini étincelait , que ses joues pâles brillaient d'un feu inaccoutumé. Florence s'approcha d'Ernest ; l'Italien la suivit des yeux , et sa figure prit une expression excessivement sombre.

« Vous connaissez le signor Cesarini , dit Florence. C'est un jeune homme intéressant , heureusement doué. — Sans nul doute , mais je suis fâché de le voir perdre ses talents sur un sol qui ne peut produire que des plantes de courte durée. — Il jouit de l'heure qui fuit , monsieur Maltravers ; et parfois , quand je vois les mortifications qui accompagnent les travaux plus graves , je pense qu'il a raison. — Chut ! dit Ernest , il nous regarde ; il écoute , en retenant sa respiration , chaque mot que vous prononcez. Je crains que vous n'ayez conquis , sans le vouloir , le cœur d'un poète ; et si cela est , il aurait payé à un prix funeste la jouissance de l'heure qui s'enfuit. — Non , dit Florence négligemment , il est de ceux chez lesquels l'imagination joue le rôle du cœur. Et si je l'inspire , il sera presque aussi satisfait d'avoir à monter sa lyre sur le ton de la plainte que sur celui de l'espérance. La douceur de ses vers le consolera de toutes les amertumes de la vie réelle. — Il est deux espèces d'amour , répondit Maltravers ; l'amour et l'amour-propre. Les blessures du dernier sont incurables chez ceux qui paraissent le moins susceptibles du premier. Ah ! lady Florence , si j'avais quelque droit à m'ériger en censeur , j'oserais vous adresser un simple avertissement , quand il devrait vous offenser. — Et ce serait ?... — De renoncer à la coquetterie. »

Maltravers souriait en parlant ainsi , mais c'était un grave sourire ; en même temps il s'éloignait ;

Florence l'arrêta en posant la main sur son bras.

« Monsieur Maltravers, dit-elle d'un son de voix très-doux et un peu tremblant, ai-je tort d'avouer que je désire votre bonne opinion? Ne me jugez pas trop sévèrement. Je suis aigrie, mécontente, malheureuse. Je n'ai aucune sympathie avec le monde. Ces hommes que vous voyez autour de moi, qui sont-ils? la plupart des égoïstes encrouvés, mal pensants, mal élevés, bien habillés; et le petit nombre de ceux que l'on appelle distingués, combien leur ambition est personnelle, leurs poursuites plates et vulgaires! Suis-je blâmable si j'exerce quelquefois sur de tels êtres un pouvoir qui prouve mon mépris pour eux, non ma vanité? — Je n'ai pas le droit de discuter avec vous. — Faites-le, raisonnez avec moi, tâchez de me convaincre, consentez à me guider. Le ciel le sait : impétueuse et hautaine, comme je le suis, j'ai besoin d'un guide! » Et les yeux de lady Florence étaient humides de larmes. Les préjugés d'Ernest contre elle étaient grandement ébranlés, il commençait aussi à être ébloui de sa beauté et touché de sa douceur inattendue. Cependant son cœur n'était pas atteint, et il répliqua presque froidement, après une courte pause :

« Chère lady Florence, regardez autour de vous; quel être au monde est plus que vous digne d'envie? Quelles sources de bonheur et d'orgueil vous sont ouvertes! Pourquoi donc vous créer vous-même

des causes de chagrin? Pourquoi mépriser ceux qui ne traversent point votre chemin? Pourquoi ne pas voir d'un œil de charité les enfants de Dieu moins favorisés, et placés dans une sphère si au-dessous de la vôtre? Quelle consolation pouvez-vous trouver à blesser la sensibilité ou la vanité des autres? Élevez-vous dans votre propre estime! Vous affectez d'être supérieure à votre sexe, et cependant le caractère féminin qui doit vous paraître le plus méprisable est celui que vous prenez. Sémiramis ne pouvait être une coquette! Maintenant, je le vois, je vous ai offensée! J'ai été dur, je le confesse. — Je ne suis pas offensée, dit Florence, retenant avec peine ses larmes, et elle ajoutait intérieurement : Ah! je suis trop heureuse! De certaines bouches, la femme la plus fière aimera mieux entendre des paroles d'improbation que des paroles indifférentes. »

Ce fut en ce moment que Lumley Ferrers, animé par le succès de ses plans, de ses projets, entra dans le salon, et son œil pénétrant tomba sur le coin dans lequel se passait une scène qui lui parut alarmante entre sa riche cousine et Ernest Maltravers. Il s'avança vers eux avec sa franchise ordinaire, tendant une main à chacun.

« Ah! ma chère et belle cousine, félicitez-moi, et demandez-moi un de mes *francs*¹ pour le faire

¹ Les membres du parlement anglais ont le droit d'affran-

relier dans une collection d'autographes de législateurs distingués ; cela se vendra cher un jour à venir. Votre très-humble, monsieur Maltravers ; nous rirons bien dans notre manche de toutes les niaiseries politiques, quand vous et moi, les meilleurs amis du monde, nous serons assis en face l'un de l'autre sur les bancs opposés ! Mais, lady Florence, pourquoi ne m'avez-vous jamais présenté à votre favori le signor Cesarini ? Allons, je lui tiendrai tête sur Alfieri par lequel il jure sans doute, et dont les vers, par parenthèse, semblent taillés dans du buis, la matière la plus dure à laquelle on ait jamais appliqué le mécanisme de la poésie. »

En parlant ainsi, Ferrers trouvait, à ce qu'il croyait, un moyen très-ingénieux de séparer un couple qu'il croyait trop bien formé par la nature pour s'entendre et s'apprécier. Bientôt après, à sa grande joie, Ernest se retira.

Ferrers, avec l'heureuse souplesse de son caractère, sut en peu de moments mettre Cesarini à l'aise avec lui, et deux ou trois expressions assez légères que le premier laissa échapper sur Maltravers, jointes à quelques compliments outrés adressés à l'Italien, gagnèrent complètement le cœur de

chir les lettres, en mettant leur nom sur l'enveloppe, et ils donnent à leurs amis ce qu'ils appellent des *francs*, c'est-à-dire des enveloppes signées.

Note du trad.

celui-ci. La brillante Florence était plus silencieuse, plus abattue que de coutume, et le son de sa voix aussi était plus doux, bien que plus grave, lorsqu'elle répondait aux éloquentes appels de Castruccio. Castruccio était ce qu'on appelle un beau parleur. Lumley tomba par degrés dans le silence et prêta l'oreille à ce qui se passait entre Florence et le jeune étranger, en s'occupant, en apparence, des vues du Rhin qui se trouvaient sur la table.

« Ah ! disait l'Italien dans sa langue sonore, si vous saviez que j'aperçois les ombres les plus légères sur ce visage qui est le ciel pour moi ! S'il est nébuleux, je suis dans les ténèbres ! s'il est radieux, je suis comme le Guèbre regardant le soleil ! — Pourquoi me parlez-vous ainsi ? Je me fâcherais contre vous, si vous n'étiez pas poète. — Vous ne vous êtes point fâchée quand le poète anglais, ce froid Maltravers, vous a parlé peut-être avec plus de hardiesse. »

Lady Florence leva sa tête altière : « Signor, dit-elle réprimant toutefois sa première impulsion et en mettant dans son accent une indulgente douceur, signor, M. Maltravers n'est ni flatteur, ni... — Présomptueux, voulez-vous dire ? reprit Cesarini en grinçant des dents. Mais c'est bien..., il fut un temps où vous ne repoussiez pas d'une manière aussi glaciale l'expression de mon dévouement, de ma profonde adoration. — Jamais, signor Cesarini, jamais, sinon quand je pensais que vos discours

exprimaient seulement la galanterie de votre nation ; laissez-moi penser encore de même. — Non, femme orgueilleuse , dit Cesarini avec fierté , non , écoutez la vérité. »

Florence se leva indignée.

« Écoutez-moi, continua-t-il. Moi, moi, le pauvre étranger, le pauvre ménestrel méprisé, j'ose lever les yeux sur vous ! Je vous aime ! »

Jamais Florence Lascelles ne s'était sentie aussi humiliée, aussi confuse. Bien qu'elle se fût un peu amusée de la vanité de Cesarini, elle ne croyait pas lui avoir donné le droit d'adresser à la noble Florence, recherchée, adulée par les premiers de l'État, une aussi brusque déclaration ! Elle le crut d'abord insensé ; mais l'instant d'après, l'avertissement de Maltravers lui revint en mémoire, et elle comprit que sa punition avait commencé.

« Vous penserez et vous parlerez plus raisonnablement, monsieur, quand nous nous reverrons. » Et avec ces mots, elle s'éloigna.

Cesarini resta enraciné à la place où elle le laissa, son visage sombre exprimant des passions qui se montrent rarement sur le visage des hommes civilisés.

« Où demeurez-vous, signor Cesarini ? dit la voix caressante et familière de Lumley. Nous pourrions faire une partie du chemin ensemble, c'est-à-dire quand vous serez las de ces appartements étouffants. »

Cesarini répondit par une sorte de gémissement sourd.

« Vous êtes malade, reprit Ferrers ; l'air vous ranimera, venez. » Il sortit du salon, et l'Italien le suivit machinalement. Ils marchèrent quelque temps sans parler, à côté l'un de l'autre. Enfin Lumley rompit le silence par ces paroles : « Pardonnez-moi, mon cher signor ; mais vous avez peut-être déjà observé que je suis un franc original, un homme qui dit tout ce qu'il voit, tout ce qu'il pense. Vous êtes épris des charmes de ma cruelle cousine. Puis-je vous servir de quelque manière ? »

Un homme qui eût connu le monde dans lequel il se trouvait se serait défié d'une telle cordialité de la part du parent d'une riche héritière, vis-à-vis d'un prétendant si peu sortable. Mais Cesarini, comme la plupart des poètes ordinaires et comme un très-petit nombre de grands poètes, n'avait pas le sens commun. Il trouvait très-naturel qu'un admirateur de ses vers (et Lumley avait fait profession de l'être) prit un vif intérêt à son bonheur ; il répondit donc avec chaleur : « Oh ! monsieur, c'est en effet un coup de foudre ; j'avais rêvé qu'elle m'aimait. Elle était douce, engageante, lorsqu'elle me parlait, et déjà je lui avais exprimé en vers mon amour, sans éprouver aucun rebut. — Vos vers déclaraient-ils positivement, clairement, votre amour et dans votre propre personne ? — Le sentiment était voilé peut-être, placé dans la bouche

de personnages fictifs, ou bien exprimé par des allégories. — Oh ! » s'écria Ferrers, se disant à part lui que la glorieuse Florence, chantée par mille voix, avait sans doute à peine jeté un regard sur les lignes qui coûtaient au pauvre Cesarini de si dures angoisses et qui lui avaient inspiré de si téméraires espérances. « Oh ! et ce soir elle s'est montrée plus sévère ! Cette belle Florence est une terrible coquette ! Mais vous avez peut-être un rival ? — Je l'ai deviné, je l'ai vu, je le connais. — Qui soupçonnez-vous ? — Ce maudit Ernest Maltravers ; il me barre le chemin partout ; mon étoile pâlit devant la sienne en toutes rencontres ; j'ai vu ma condamnation en le voyant paraître. — Si c'est Maltravers, reprit Ferrers gravement, le danger n'est pas très-grand. Florence l'a vu fort peu, et il ne l'admire pas beaucoup. Mais ma cousine est un parti superbe, et il est ambitieux. Il faut être sur vos gardes, Cesarini ; je vous confie que Maltravers me déplaît autant qu'il peut vous déplaire, et je vous aiderai de bon cœur à renverser ses espérances de ce côté. — Noble, généreux ami ! Cependant il est plus riche, d'une naissance plus élevée que moi. — Cela se peut ; mais dans la position de lady Florence, tous les aspirants inférieurs, n'importe à quel degré, sont vus à peu près de niveau. Je ne vous dirai point que je n'aimerais pas mieux la voir mariée à un égal, à un compatriote ; mais je vous ai pris en gré, et je déteste

Maltravers. Elle est romanesque, folle de la poésie, elle est poète elle-même, j'imagine ; vous êtes fait pour l'attacher ; mais, hélas ! comment pourrez-vous maintenant la voir ? — La voir ? que voulez-vous dire ? — Oui, n'avez-vous pas déclaré votre amour ce soir ? je croyais vous l'avoir entendu dire. Pouvez-vous, si cela est, supposer un moment que lady Florence veuille vous recevoir après un tel aveu, c'est-à-dire si son intention actuelle est de rejeter vos vœux ? — Insensé que j'étais ! Mais, non, elle doit me voir, elle me verra. — Soyez sûr qu'en ce pays la violence ne peut réussir ; suivez mes conseils, écrivez une humble apologie, avouez votre faute, implorez sa pitié ; et, déclarant que vous renoncerez pour jamais au caractère d'amant, sollicitez la grâce d'être reçu comme ami. Calmez-vous, écoutez-moi jusqu'au bout ; je suis votre aîné, je connais ma cousine, elle sera piquée. Votre modestie la touchera, et votre froideur éveillera sa vanité. Cependant vous surveillerez les progrès de Maltravers, je vous seconderai ; et à nous deux, pour user d'une phrase banale, nous lui ferons son affaire : une fois le champ libre, vous tenterez votre fortune. »

Cesarini résista d'abord ; mais il comprit enfin la politique de Lumley ; et celui-ci ne le quitta point qu'il ne lui eût fait promettre de suivre ses conseils. Il conduisit Cesarini à un club, et là il lui dicta la lettre à Florence, et se chargea de la remettre. Il ne s'en tint pas là.

« Il est encore nécessaire, dit Lumley après avoir réfléchi un instant en silence, il est nécessaire que vous écriviez à Maltravers. — Et pourquoi? — J'ai mes raisons. Demandez-lui, en ami, son opinion sur lady Florence; dites que vous croyez en être aimé, et que vous désirez savoir ce qu'il pense des chances de bonheur que pourrait vous offrir cette union. — Mais à quoi bon cela? — Sa réponse pourra nous être utile, répliqua Ferrers d'un air pensif. Restez, je vais vous dicter la lettre. »

Cesarini, étonné, hésita; mais Lumley Ferrers avait déjà établi son empire sur le poète faible et passionné. Il écrivit donc sous la dictée de Ferrers, en commençant par des lieux communs de doute sur la félicité promise par le mariage, en s'excusant ensuite de sa récente froideur envers son ami, et en lui demandant son opinion confidentielle sur le caractère de lady Florence, et les chances de succès que lui Cesarini pouvait avoir auprès d'elle.

Lumley cacheta cette lettre de même que la première, et se chargea de la dépêcher.

« Vous concevez, dit-il brièvement à Cesarini, que l'objet de cette lettre est de tirer de Maltravers quelque aveu bien net de son peu de goût pour lady Florence, et nous pourrons faire usage en temps et lieu de ses expressions. Maintenant allez vous reposer, je vois que vous en avez grand besoin. Adieu, mon nouvel ami. »

« J'ai depuis long-temps une sorte de pressentiment,

se disait Lumley en s'acheminant à pas lents vers sa demeure, qui me fait craindre que cette singulière fille ne se soit mis en tête une fantaisie romanesque pour Maltravers; mais j'empêcherai cet incident de mûrir, j'empêcherai qu'il ne produise une fâcheuse catastrophe. Je me suis assuré un instrument utile, par Jupiter! quelle buse que ce poète! mais Cassio était ainsi, et Iago a su en faire usage. Si Iago naissait aujourd'hui, et qu'il renonçât à la sotte manie de se venger, il deviendrait au moins premier ministre. »

Pâle, hagard, exténué, Castruccio Cesarini arriva enfin à son misérable logement, dans le faubourg de Chelsea. Sa fortune était dissipée, il l'avait gaspillée pour offrir la plus pauvre pâture à une imbécile et insatiable vanité; pour jouer, en dépit de la nature et des circonstances, le rôle d'un élégant troubadour moderne, achetant des chevaux, des bijoux, faisant imprimer sur vélin à tranches dorées des poèmes invendables; le tout afin d'être plus à la mode, ne pouvant être plus célèbre qu'Ernest Maltravers.

Tel est le sort de ces malheureux aventuriers qui bornent leur renommée aux salons et aux boudoirs. Poètes ou petits-maitres, riches parvenus ou cadets de famille, tous laissent, sur les fausses routes de la célébrité, leur repos, leurs moyens d'existence, souvent même leur honneur! Et cependant ce pauvre jeune homme avait osé aspirer à la main de

Florence Lascelles ! Il était imbu de quelques idées assez généralement répandues , savoir : Que les Anglaises se marient par amour , qu'elles sont extrêmement romanesques , et que les héritières sont aussi abondantes que les grains de genièvre entre les trois mers. Du reste , sa vanité avait été si follement nourrie , qu'elle pénétrait tout son système intellectuel et moral.

Arrivé à sa porte , Cesarini regarda autour de lui avec attention ; car il pensait que , même en ce lieu retiré , on pouvait être envieux de jeter un coup d'œil sur le poète célèbre , et il cachait à tout le monde sa résidence , dînait avec une rôtie de beurre , quand il ne mangeait pas en ville , et donnait son adresse au club des *Voyageurs*. Il regarda , dis-je , autour de lui et vit une grande figure enveloppée d'un manteau , qui l'avait en effet suivi depuis la partie la plus populeuse de la ville ; mais à l'instant cette personne retourna sur ses pas et disparut. L'Italien monta à son second étage. Vers le milieu du jour suivant , un commissionnaire remit à sa porte une lettre contenant un billet de cent guinées dans une enveloppe blanche. L'écriture de l'adresse était inconnue à Cesarini. Son orgueil fut profondément blessé. Malgré son extrême pénurie , il n'avait pas voulu s'adresser à sa propre sœur. Cela pouvait-il venir d'elle ou de son beau-frère ? Il se perdait en conjectures. Pendant plusieurs jours il laissa de côté le billet , car il avait quelques senti-

ments élevés , ce pauvre poète ; enfin les mémoires devinrent pressants , et nécessité n'a point de loi.

Deux jours après , Cesarini communiqua à Ferrers la réponse qu'il avait reçue de Maltravers. Lumley avait très-justement prévu que l'âme élevée d'Ernest serait indignée de la coquetterie de Florence , qui avait fait concevoir à l'Italien des espérances impossibles à réaliser , et qu'il s'exprimerait à ce sujet hautement et vivement : il le fit néanmoins avec plus de douceur que Lumley ne s'y attendait.

« Ce n'est pas exactement ce qu'il nous faut , dit Ferrers après avoir deux fois parcouru la lettre ; cependant c'est une bonne carte dans nos mains , nous la garderons. »

En parlant ainsi , il enferma la lettre dans son pupitre , et Cesarini oublia bientôt son existence.

V

C'était une vision de délice, une aimable apparition envoyée par le ciel pour l'ornement d'une minute.

WORDSWORTH.

Plusieurs semaines s'écoulèrent, pendant lesquelles Ernest ne se rencontra pas avec Florence, et Lumley Ferrers fit son début au parlement. Toujours strictement attaché au principe de ne rien hasarder sans avoir un but positif et l'espoir fondé de l'atteindre, il ne suivit point l'exemple de la plupart des débutants, sur lesquels l'attention se porte; il ne tenta point l'épreuve scabreuse d'un premier discours de grande étendue. Il avait de l'assurance, de l'aplomb; ses paroles étaient faciles, abondantes, mais il n'était pas éloquent. Il savait de plus que, dans les occasions qui exigent de grands discours, les gros canons des batteries opposées aiment à soutenir le feu sans auxiliaires. Il évita de même l'écueil dans lequel tombent beaucoup de jeunes gens capables qui s'attachent comme des sangsues aux affaires compliqués ou contentieuses de la chambre, s'enfoncent dans leurs détails les plus minutieux,

et gagnent seulement, en retour de leurs peines, la réputation d'hommes souverainement ennuyeux, incapables de s'occuper d'objets importants. Ferrers parlait souvent, brièvement, hardiment, et il assaisonnait ses allocutions d'une bonne dose de personnalités plutôt plaisantes que mortifiantes. Il se chargeait volontiers de dire certaines choses que beaucoup d'autres n'auraient pas voulu dire; et il savait, par une franche intrépidité, ce qui pouvait avoir quelque apparence de mauvais goût. Bientôt il devint un des orateurs favoris de ceux qui suivent les séances du parlement comme un spectacle, et demandent rarement le sujet des débats. Entre le nouveau représentant et Maltravers, il existait une froideur visible. Ernest savait que les principes philosophiques de son ancien ami tendaient au républicanisme, et il se souvenait d'avoir reçu de cet ami le reproche de temporiser à l'égard de vérités palpables, dont l'application lui paraissait, à lui Ernest, d'un succès douteux dans un état social artificiel; et il voyait maintenant Lumley suivre une autre bannière; cela suffit pour le faire considérer par le rigide Maltravers comme un aventurier politique, sans opinion, sans sentiments réels. De son côté Ferrers, sachant que Maltravers ne pouvait plus lui être bon à rien, aurait autant aimé se débarrasser d'une intimité inutile; il crut même qu'il serait sage de se brouiller avec Ernest, afin d'avoir un moyen de le bannir de la maison de

lord Saxingham ; mais il ne se présenta aucune occasion d'accomplir ce projet, et Lumley se tenait prêt à saisir le moment opportun de lancer un mot dur ou quelque sarcasme impromptu à son rival supposé.

La saison et la session allaient finir quand Maltravers fut invité par Cléveland à passer quelques jours à sa *villa*, où, disait-il, Ernest trouverait une société agréable. Les affaires susceptibles de débats étant expédiées, Ernest sourit à l'idée de changer de scène, et de respirer l'air des champs. Il envoya d'avance son bagage et ses livres favoris chez Cléveland, et une après-midi du commencement d'août, il prit le chemin de Temple-Grove. Son expérience de la vie politique l'avait peu satisfait, si elle ne l'avait pas complètement désappointé, et il était disposé à mêler à ses critiques assez sévères des torts et des défauts des autres quelques censures de sa propre conduite. Il se reprochait d'avoir trop accordé à ces doutes, à ces scrupules qui assiègent l'homme honnête et sincère à ses premiers pas dans le tourbillon étourdissant de la politique, et le rejettent, loin du champ animé de l'action, vers les solitudes sans bornes de la pensée. Maltravers arrivait tout doucement à ces conclusions qui changent quelquefois l'homme de théories le plus exalté en habile politique pratique. Peut-être avait-il devant lui la perspective flatteuse montrée à un homme qui, dans un cas semblable au sien, se plaignait

d'avoir trop de probité pour les affaires d'État, et auquel on répondit : « Patience, avec le temps vous deviendrez un très-joli coquin. »

Depuis longtemps il n'avait rien reçu de sa correspondante inconnue. Ces lettres, continuées pendant plus de deux ans, avaient souvent chassé ses ennuis et augmenté le délice de ses triomphes ; il sentit qu'elles lui manquaient. Tandis que les idées liées à ces divers sujets occupaient son esprit, ses rêveries ambitieuses le ramenant toujours, de façon ou d'autre, à des conjectures sur l'écrivain anonyme, il fut frappé de la beauté d'une petite fille qui se promenait avec une bonne sur le sentier latéral de la route. Je dis qu'il fut frappé de sa beauté, l'expression n'est pas juste, ce fut le charme de la physionomie de cet enfant qui attira les regards de Maltravers, non la seule perfection des traits. D'autres n'auraient peut-être pas senti comme lui cet indicible attrait, si différent de la fascination vulgaire de la beauté, qu'il en aurait éprouvé le pouvoir, même s'il s'était manifesté sur une figure commune et sans fraîcheur. Ce charme consistait en une merveilleuse expression d'innocence, de suave douceur. Nous nous formons tous l'idéal de l'être que nous aimerions à avoir pour ange consolateur en cette vie, et nous admirons les êtres réels, en proportion de leur analogie à ce type. La beauté étrangère aux rêves de notre imagination peut obtenir l'hommage froid de notre jugement, et rien

de plus ; mais un seul trait , un seul regard qui reproduit ou rappelle la vision de nos jeunes années, excite une émotion presque analogue à un vif souvenir. C'est peut-être ce genre d'émotion qui donna à Platon l'idée de ces âmes attirées l'une vers l'autre sur la terre , parce qu'elles avaient été unies dans un monde plus élevé. En admettant cette doctrine, on aurait pu dire que Maltravers trouvait sur ce visage enfantin une ineffable harmonie avec des notions de beauté, familières à son esprit. Plus d'une fiction de nuit ou de jour était réalisée par ces yeux riants, du bleu le plus foncé ; ce front large et candide, avec ses sourcils légèrement tracés, ce nez d'une forme non opposée à la forme grecque ou romaine, mais différente de ces conformations si belles sur le marbre, et trop dures, trop décidées pour convenir à la beauté féminine vivante, ce petit nez délicat avec une tendance à se relever, perceptible dans une seule position de la tête, et qui donnait une grâce piquante aux lèvres flexibles, souriant dans leur repos aimable, non par une disposition à la gaieté étourdie, mais par une sérénité naturelle, constante : tel était le caractère de tête de la charmante petite fille. Maltravers se retourna plusieurs fois pour la regarder, et sa vue éveilla en lui le même sentiment de vénération que lui aurait inspiré une Vierge de Raphaël, ou un coucher de soleil du Lorrain. L'enfant ne montra aucune émotion de coquetterie précoce en observant l'admira-

tion évidente, bien que respectueuse, qu'elle excitait. Elle soutint les regards d'Ernest, ces regards expressifs, pleins de feu, et les siens restèrent tranquilles et ingénus. Elle montra du doigt à sa compagne le beau poil luisant, noir comme l'aile du corbeau, la flottante crinière, le cou gracieux du superbe cheval arabe que montait Maltravers.

Alors il arriva, entre Maltravers et le jeune objet de son admiration, une petite aventure qui, peut-être, grava dans la mémoire de celle-ci et cette courte entrevue et les traits de l'étranger ; il est du moins certain que plusieurs années après elle ne l'avait point oublié. Elle portait un de ces grands chapeaux de paille si jolis sur la tête des enfants, et, comme il faisait très-chaud, elle en avait dénoué les rubans. Un petit vent s'éleva tout à coup, lorsqu'à un détour de la route le pays se trouva plus découvert, et le chapeau fut emporté aux pieds du cheval d'Ernest. Par un mouvement très-naturel, l'enfant s'élança pour arrêter le déserteur, et son pied glissant sur le tertre assez élevé en cet endroit, elle poussa un faible cri de douleur. Se jeter à terre, relever le chapeau, le rendre à sa jeune maîtresse, tout cela fut pour Ernest l'affaire d'un moment. La pauvre petite s'était donné une entorse et s'appuyait sur sa bonne. Son exclamation douloureuse avait littéralement retenti dans le cœur d'Ernest, tant l'intérêt qu'il prenait à elle était vif et inexplicable, et lorsqu'elle vit l'anxiété, presque la frayeur de

l'étranger, par un effort bien au-dessus de son âge, elle tâcha de se contraindre, et l'assura, avec un sourire pénible, qu'elle avait peu de mal, que ce n'était rien, que tout à l'heure elle serait à la maison.

« Oh ! miss, dit la bonne, vous vous êtes blessée, j'en suis sûre. Cher amour ! comme monsieur va se fâcher ! Ce n'est pas ma faute, vous l'avez vu, monsieur. — Oh, non ! ce n'est pas votre faute, ma bonne Margaret, n'ayez pas peur, papa ne vous grondera pas ; tenez, je suis mieux à présent. » Elle essaya de marcher, ce fut en vain ; elle pâlit, tâcha de retenir ses cris, mais on vit les larmes couler le long de ses joues.

C'est très-singulier, mais Ernest ne s'était jamais senti plus touché : lui-même avait les yeux humides. Il mourait d'envie de la porter dans ses bras, et tout enfant qu'elle était, une sorte de timidité nerveuse l'empêcha de lui rendre ce service, comme il l'eût fait pour une autre. Margaret l'attendait peut-être de lui ; elle le regarda bien en face, avant d'essayer de prendre elle-même une charge au-dessus de ses forces, car c'était une petite et mince personne. Toutefois après une pause elle prit la belle enfant qui, honteuse de ses larmes et surmontée par la douleur, cacha sa tête sur son sein. Maltravers marchait à côté d'elle, et son cheval docile suivait à quelques pas, posant de temps à autre ses pieds de devant sur le tertre, et cueillant quelques bouchées du feuillage de la haie.

« Oh ! Margaret, s'écria la petite souffrante, je ne puis supporter cela plus longtemps, je ne le puis en vérité ! »

Et Maltravers observa que Margaret avait laissé le pied blessé pendre sans soutien, ce qui devait augmenter en effet la douleur d'une manière intolérable. Il ne put se contraindre plus longtemps.

« Vous n'êtes pas assez forte pour la porter, » dit-il avec vivacité ; et une seconde après l'enfant était dans ses bras. Avec quelle tendresse inquiète il la portait ! Et il était si heureux quand elle tournait vers lui son visage, et souriait, en lui disant qu'elle ne sentait presque pas son mal. S'il est possible d'être amoureux d'un enfant de onze ans, Maltravers l'était. Son poulx s'agitait lorsqu'il sentait la pure haleine de la petite fille sur sa joue, et ses beaux cheveux, soulevés par la brise, effleurer ses lèvres. Il baissait le ton de sa voix presque jusqu'à un murmure en lui adressant tous ces petits mots de consolation et d'encouragement, qui sont inspirés aux amis des enfants ; et Maltravers était l'idole des enfants. Il les comprenait, il les aimait ; il avait beaucoup de l'enfant, lui-même, sous sa rude écorce de réserve hautaine. Enfin ils arrivèrent à une loge où la bonne ayant demandé avec anxiété si monsieur et madame étaient à la maison, apprit à sa grande joie qu'ils n'y étaient point. Cependant Ernest insista pour porter sa charge jusqu'à la maison qui, de même que la plupart des *villas* voisines de Londres,

n'était séparée de la loge que d'un jet de pierre. Margaret l'assura positivement qu'elle enverrait chercher sur-le-champ un chirurgien, et il fut obligé de laisser l'enfant dans le salon où il la posa bien doucement sur un sofa. Elle le remercia si gentiment, lui dit avec tant de douceur qu'elle était mieux, qu'il aurait donné le monde pour l'embrasser. La belle petite avait complété sa conquête en se montrant supérieure à la petitesse ordinaire aux enfants, qui mettent les choses au pis, afin de se donner l'importance, la dignité de la maladie ou du danger. Elle était évidemment exempte d'égoïsme et attentive pour les autres. Il ne l'embrassa point, il baisa sa petite main, et jamais chevalier ne rendit cet hommage à sa dame avec plus de respect. Pour la première fois, elle rougit; pour la première fois, elle sentit qu'un jour viendrait où elle ne serait plus un enfant! pourquoi cela? peut-être le premier signe d'une tendresse qui inspire du respect, non de la familiarité, marque une époque de la vie.

« Si je pouvais aimer d'amour, se disait Maltravers, ce serait cette délicieuse enfant. Mon sentiment pour elle ressemble plus à l'amour de sympathie, à cet amour qui naît à la première vue, qu'aucune des émotions que la beauté m'a jamais causées. Alice,... Valérie,... non; je ne les ai pas aimées à la première vue. Mais quelle folie! une enfant de onze ans; et j'en aurai tout à l'heure trente! »

Cependant, l'image de cette jeune fille hanta Maltravers plusieurs jours; mais enfin le changement de scène, les distractions de la société, les graves pensées de l'homme fait, et surtout une série de circonstances excitantes, tout cela oblitéra par degrés cette impression étrange et délicieuse. Il apprit toutefois que M. Templeton était le propriétaire de la maison, qui était celle de l'enfant. Il écrivit à Ferrers pour lui conter cet incident et lui demanda des nouvelles de la jeune malade. Ferrers lui répondit, quelques jours après, qu'elle était guérie, et partie avec monsieur et madame Templeton pour Brighton.

LIVRE VIII.

“ ” Εἴθε — Παλλὰς ἔμολε καὶ
Δολιχόφρων Κύπρις. ”

EURIPIDE. *Iphigénie.*

Hélas ! elles y vinrent pour mon malheur ;
Pallas , reine de la sagesse , et Vénus , fière de
son pouvoir sur les cœurs.

I

Notitiam primosque gradus vicinus fecit.

Ovine.

La villa de Cléveland était en effet remplie de personnes agréables, parmi lesquelles se trouvait lady Florence. Le sage vieillard avait toujours conseillé à Maltravers de ne point se marier trop jeune, mais il n'aurait pas voulu le voir passer, sans être établi, l'époque de la vie à laquelle se borne la fraîcheur du cœur. Il pensait avec les légistes que trente ans est l'âge convenable pour former un lien sur lequel la raison doit être consultée, et les passions entrer aussi pour quelque chose. Il savait qu'Ernest était fait pour le bonheur domestique : et depuis longtemps, il était persuadé que Florence Lascelles réunissait toutes les qualités propres à sympathiser avec les sentiments et les vues de son ancien pupille. Cléveland jugeait avec indulgence les originalités de conduite et d'opinions de cette jeune dame, et il supposait qu'elles disparaîtraient sans peine sous l'influence d'un attachement qui produit, en général, un grand changement chez les

femmes , et parvient souvent , s'il est intense , à plier le caractère le plus altier , le plus obstiné , à le remodeler sur les idées , les habitudes de l'objet aimé.

L'empire exercé par Maltravers sur lui-même le rendait éminemment propre à prendre involontairement une grande influence sur l'esprit de la femme dont il aurait gagné la tendresse. D'autre part, Cléland espérait que la vive imagination, l'enthousiasme de Florence pourraient diriger l'ambition d'Ernest vers des objets plus positifs, l'empêcheraient de se livrer à son indifférence pour les distinctions du monde. De plus, l'ancien tuteur de Maltravers appréciait les avantages de rang et de fortune qui pouvaient offrir à son jeune ami la position la plus favorable au développement de ses talents , car il convenait mieux à son génie , à son caractère de donner l'impulsion que de la recevoir. Cléland voyait dans Ferrers un homme qui arriverait au pouvoir, et dans Maltravers un homme qui userait dignement du pouvoir s'il l'obtenait. Un motif plus élevé que la considération des intérêts temporels d'Ernest faisait encore désirer à Cléland d'assurer au premier la main de lady Florence. Il avait cru s'apercevoir que, si l'un des deux jeunes gens qu'il voulait unir opposait des obstacles à ses vues, ce ne serait pas la belle héritière. Toutefois il résolut de laisser les choses suivre leur cours naturel, et il ne dit pas un mot, même indirect, soit à l'un, soit à l'autre.

Le lieu et le temps les plus favorables pour recevoir les impressions de l'amour , sont une maison de campagne , et la fin de la saison bruyante de Londres , cet instant où les indolents privilégiés , las de petits soucis , dégoûtés d'intimités sans intérêt , aspirent au stimulant d'une émotion franche. Il arrivait, je ne sais comment , que Florence et Ernest se trouvaient constamment ensemble. Elle montait à cheval , et Maltravers était à ses côtés ; l'on se promenait sur la rivière , et ils s'asseyaient sur le même banc de l'élégante nacelle. Pendant la soirée , les plus jeunes de la société , avec quelques visiteurs du voisinage , organisaient un bal dans un pavillon ajouté à la salle à manger. Ernest ne dansait jamais ; Florence dansa les premières fois ; mais un soir qu'elle causait avec Maltravers , un jeune officier vint réclamer sa main pour une valse, et le changement qui s'opéra sur la figure d'Ernest fut remarqué par la jeune dame.

« Vous ne valsez jamais ? dit-elle pendant que son danseur cherchait une place pour poser son chapeau. — Non , dit Ernest , cependant je pourrais valser sans la moindre inconvenance. — Et pour moi , vous ne pensez pas qu'il en soit ainsi ? — Pardonnez-moi , je ne dis pas cela. — Mais vous le pensez. — Non ; et même , tout bien considéré , je suis bien aise de vous voir valser. — Vous êtes inexplicable. — Eh bien , le fait est que vous êtes la femme de laquelle je craindrais le plus de devenir

amoureux ; et je sens le danger diminué, quand vous détruisez une de mes illusions, ou plutôt, quand vous attaquez un de mes préjugés. »

Lady Florence rougit ; mais la musique et l'officier ne lui laissèrent pas le temps de répondre. Cependant elle ne valse plus ; elle était un peu souffrante, et les médecins lui avaient défendu la danse. Les quadrilles et les valse furent également abandonnés. Ernest ne put s'empêcher d'être flatté et touché de cette déférence à son opinion ; mais Florence, en donnant un autre motif à sa conduite, ne lui avait laissé aucun prétexte pour se montrer reconnaissant. La seconde soirée après celle qui fut marquée par la brusque franchise d'Ernest, Florence et lui se rencontrèrent dans la serre, attenante à la salle de bal ; il s'arrêta pour lui demander des nouvelles de sa santé, et fut frappé de la langueur, de la tristesse qui se manifestaient dans sa voix et sur son visage.

« Chère lady Florence, je crains que vous ne soyez plus mal que vous ne l'avouez. Vous devez vous ménager davantage ; vous le devez pour vos amis. — Mes amis ! dit-elle avec amertume ; je n'ai point d'amis ; mon pauvre père lui-même ne voudrait pas manquer un dîner ministériel huit jours après ma mort. Mais tel est l'effet de la vie publique ; son éclat éblouissant efface les lumières plus faibles des affections privées, dont les objets moins grands ne sont cependant pas moins sacrés que ceux d'un

homme d'État. Des amis ! le sort, en faisant de Florence Lascelles une héritière, l'a privée de frères et de sœurs ; et l'heure de sa naissance lui a ravi l'amour d'une mère ! Des amis, où pourrais-je en trouver ? »

En cessant de parler, elle s'avança vers la fenêtre, entra sous le portique, et Maltravers comprit, par le tremblement de sa voix, qu'elle voulait cacher ou se donner le temps de retenir ses larmes.

« Cependant, dit-il en la suivant, il est une classe d'amis dont l'intérêt est assuré à Florence Lascelles, bien qu'elle puisse le dédaigner. Parmi les plus humbles de cette classe, permettez-moi de me ranger ; et j'ose même m'arroger le droit de donner des avis, au nom de cet intérêt respectueux : venez ; l'air du soir est une jouissance que vous devez vous refuser. — Non, non, il me rafraîchit, il me calme, vous m'avez mal comprise ; je n'ai aucune maladie que ce ciel tranquille et ces fleurs endormies puissent aggraver. »

Il était évident que Maltravers n'avait point d'amour pour Florence ; mais il ne pouvait s'empêcher de sentir un vif intérêt pour elle après avoir été sous l'influence directe de ces dons rares et précieux que la nature lui avait prodigués. La franchise avec laquelle il avait coutume de lui parler, et les mille chaînons qui devaient nécessairement le lier à un esprit puissant et richement cultivé, avaient déjà mis leur connaissance sur le pied d'intimité.

« Je ne puis vous retenir, lady Florence, dit-il en souriant à demi, mais ma conscience ne me permet pas d'être votre complice; je vais vous dénoncer à lord Saxingham. »

Lady Florence, qui tournait alors la tête du côté opposé à Ernest, ne parut pas l'avoir entendu.

« Et vous, monsieur Maltravers, dit-elle en se retournant avec vivacité, avez-vous des amis? sentez-vous qu'il existe des affections, des devoirs, je ne parle pas de ceux d'un citoyen, mais des affections, des devoirs privés, par lesquels la vie devient moins une possession qu'un dépôt? — Non, lady Florence, non! J'ai des amis, cela est vrai, et Cléveland est le plus cher de tous, mais la vie de la vie, un second soi-même, auquel on peut remettre la direction, l'empire de son existence, ce trésor m'a été refusé. Cependant, continua-t-il après un court silence, ce n'est pas une rare privation, et c'est peut-être un bien. J'ai appris à m'appuyer sur mon âme, à ne pas chercher ailleurs des roseaux que le vent peut briser. — Ah! c'est une froide philosophie; vous pouvez la suivre dans le monde, dans le tumulte des affaires; mais dans la solitude, avec la nature; non, non, c'est impossible! tant que l'esprit est seul, occupé, on peut se contenter de l'orgueil stoïque; mais il est des moments où le cœur s'éveille, comme d'un sommeil profond, où il s'éveille tel qu'un enfant effrayé qui se voit seul dans l'obscurité. »

Ernest resta silencieux; Florence continua d'une voix altérée: « C'est une étrange conversation, et vous devez me prendre pour une fille dont la tête a tourné à force de lire des romans; c'est là ce qu'on dit de moi dans le monde. Mais si je vis... je... Mais non, l'ambition n'est pas permise à une femme. — Si jamais une femme telle que vous pouvait aimer, lady Florence, ce serait un homme dont la carrière vous offrirait la plus noble des ambitions, la seule qui convienne aux femmes, l'ambition pour un autre. — Ah! je n'aimerai jamais, dit-elle, et ses joues semblèrent plus pâles à la clarté des étoiles; mais peut-être je puis connaître les douceurs de l'amitié. Maintenant, et se rapprochant de Maltravers, elle posa la main sur son bras avec une franchise séduisante; maintenant, pourquoi ne serions-nous pas l'un pour l'autre comme si l'amour n'existait pas sur la terre, comme si l'amitié l'avait remplacé? Nous ne risquons pas de devenir amoureux; de ma part, vous n'êtes pas assez vain pour le craindre; et moi, je suis une coquette, vous le savez. Soyons amis, confidents, du moins tant que vous ne serez pas marié et que je n'aurai donné à personne droit de contrôler mon amitié et de se réserver mes secrets. »

Maltravers tressaillit. Ce qu'il entendait exprimer par Florence, il l'avait adressé presque dans les mêmes termes à Valérie. « Le monde, dit-il en baissant la main qui s'était posée sur son bras, le

monde... — Oh ! voilà bien les hommes ! le monde, toujours le monde ! Tout ce qui est noble, pur, tout ce qui est doux et sacré, peut-il être mesuré, mutilé, selon les règles, les mesures du monde ? Le monde ! êtes-vous son esclave ? ne méprisez-vous pas son jargon vide de sens, son hypocrisie méthodique ? — Du fond de mon âme, dit Ernest presque avec fierté. Non, personne ne méprisa jamais plus que je ne le fais ses faux dieux, ses misérables croyances, sa guerre aux faibles, sa basse flagornerie de la puissance, son ingratitude envers ses bienfaiteurs, sa liguë sordide avec la médiocrité contre l'excellence. Oui, autant j'aime l'humanité en masse, autant je déteste cette oligarchie plus odieuse que celle des Vénitiens, que les hommes ont créée et qu'ils ont appelée le monde ! »

Alors, cet homme ordinairement si calme, si réservé, échauffé par des sentiments longtemps et soigneusement renfermés, et maintenant appelés au dehors, donna carrière à ses pensées brûlantes, tumultueuses, presque terribles, qui subsistent dans toutes les âmes, bien qu'elles y soient plus ou moins contenues, déguisées ou réglées, ces semences d'éternelle guerre entre l'homme artificiel et l'homme naturel, entre notre génie libre et nos conventions sociales ; ces pensées qui de temps en temps deviennent les précurseurs de révolutions infructueuses, de luttes impuissantes contre la destinée ; ces pensées que les hommes bons et sages devraient

être lents à propager, car leur feu brûle, s'il éclaire, et se répand d'un cœur à l'autre, comme l'étincelle se communique parmi des brins de chanvre ; ces pensées toujours plus fortes dans les esprits élevés, mais qui appartiennent à des vérités que la vertu n'ose proclamer hautement. Tandis que Maltravers parlait, ses yeux brillaient d'un feu presque impossible à soutenir ; sa poitrine était gonflée, sa forme entière dilatée ; jamais Florence ne l'avait vu plus grand, plus héroïque. On eût dit que les chaînes qui joignaient ensemble les membres puissants de son intelligence, étaient prêtes à se briser. Son âme, devenue comme visible, semblait s'échapper de sa prison, élever sa tête vers les cieux, se sentir en liberté.

Cette soirée fut témoin d'un pacte singulier entre deux personnes jeunes, belles et de sexe différent : Florence et Maltravers convinrent de rester amis, et rien de plus ! Les insensés !

II

Idem velle, et idem nolle, ea demum firma
amicitia est.

SALLUSTE.

CARLOS. — Cette lettre.

EBOLI. — Oh ! je mourrai, rendez-la-moi à
l'instant.

SCHILLER.

On eût dit que le pacte formé entre lady Florence et Maltravers avait levé tout embarras, banni toute réserve de leurs rapports mutuels. Maintenant ils causaient avec une liberté peu commune en des personnes de sexe différent qui n'ont point passé la grande année climatérique. Ernest dans la vie ordinaire, comme la plupart des hommes à profondes émotions, à imagination puissante, était, sinon taciturne, du moins retenu. Il lui sembla que sa poitrine était délivrée d'un poids accablant, quand il trouva une personne avec laquelle il pouvait être sincère. Son éloquence, sa poésie, son enthousiasme intense et concentré, trouvèrent une voix. Il pouvait parler à un individu comme il aurait écrit pour le public, rare félicité pour nous autres faiseurs de livres.

Florence reprenait sa santé, sa gaieté, comme par miracle. Cependant elle était moins altière que par le passé ; elle cherchait moins à briller, et craignait davantage de blesser, Des gens qui ne l'avaient pas vue auparavant, s'étonnaient qu'on eût jamais pu avoir peur d'elle. Mais parfois une disposition irritable, une promptitude à soupçonner les motifs de ceux qui l'entouraient, une volonté véhémement et impérieuse, étaient visibles pour Maltravers, et défendaient peut-être son cœur. Il la regardait, non avec les yeux de la passion, mais avec ceux de l'intelligence ; il ne pensait pas à elle comme femme : sa supériorité intellectuelle, la grandeur de ses idées, la fermeté de ses résolutions, en lui faisant trouver un délice profond dans sa conversation, le détournaient de la contemplation de sa beauté. Il la voyait comme un être à part, une créature sublime que la qualité de femme déparait. Il le lui dit une fois en plaisantant, et Florence considéra cela comme un compliment. Pauvre Florence ! son mépris pour son sexe, en l'enlevant à sa naturelle destination, apportait avec lui son châtiment.

Cléveland observait en silence les progrès de leur intimité, et il écoutait avec un tranquille sourire les commérages qui pointaient déjà sur les tête-à-tête de la terrasse et les promenades prolongées sur la pelouse, et qui prédisaient quelle serait la fin de tout cela. Lord Saxingham ne voyait rien. Sa fille était majeure, en possession de sa fortune princière,

et depuis longtemps elle l'avait accoutumé à l'indépendance de son caractère ; de plus il se trompait sur son genre d'orgueil, et il était convaincu que jamais elle n'épouserait moins qu'un duc. A l'égard des coquetteries, il les regardait comme des amusements très-innocents. D'ailleurs il était fort peu à Temple-Grove. Tous les matins, il allait à Londres après avoir déjeuné seul, il revenait pour dîner, faisait sa partie de whist, et le soir, en rentrant dans son appartement, il causait gaiement avec Florence pendant les deux ou trois minutes qui s'écoulaient avant l'arrivée de son valet de chambre. Les autres membres de la société n'avaient rien à démêler avec les affaires de lady Florence et d'Ernest, et leurs droits sur ce point se bornaient à regarder et à caqueter, et les deux jeunes gens allaient leur train sans empêchement, sinon sans observations.

Maltravers n'ayant point d'amour, n'imaginait pas que Florence l'aimât ou fût en danger de l'aimer. C'est une méprise dans laquelle un homme peut tomber, une femme jamais. Une femme, quand elle est aimée, le sait toujours, mais parfois aussi elle croit l'être quand elle ne l'est point.

Florence n'était pas heureuse. Le bonheur ne peut exister sans repos, et elle était dévorée par une émotion vague, enivrante, inquiète. Elle avait appris d'Ernest que Ferrers l'avait mal informée, et qu'aucune autre femme ne réclamait l'empire de son

cœur ; et soit qu'il l'aimât d'amour ou seulement d'amitié, pour le moment, ils étaient tout l'un pour l'autre ; elle vivait donc pour le moment et ne voulait point sonder l'avenir.

Depuis la maladie grave qui avait si fort altéré le genre de vie d'Ernest, il ne s'était pas présenté au public comme auteur. Pendant l'oisiveté comparative de ces dernières années, les idées, les sentiments qui germent si vite dans un cerveau poétique, une fois que leur croissance a été encouragée, s'étaient accumulés chez lui au point d'exiger une issue. Quelques-uns ne sont pas portés à écrire par un vague désir, mais par une destinée impérieuse. Le feu est allumé, il doit se faire jour ; les ailes sont empennées, l'oiseau doit quitter son nid. Le besoin de communiquer la pensée est implanté comme un instinct dans le sein de ceux auxquels Dieu a confié le ministère solennel du génie. Sur l'ouvrage que Maltravers composait alors, il consultait Florence, et cette confiance l'enchantait ; c'était un honneur qu'elle savait apprécier. Cet ouvrage était original, plein de verve, de passion ; c'était un travail de fête, le plus jeune, le plus chéri de ses enfants intellectuels. A mesure que le brillant dessin prenait d'un jour à l'autre des formes arrêtées, Florence se croyait admise dans le palais des génies, initiée au mécanisme à l'aide duquel les puissances supérieures de l'esprit produisent leurs prestiges. Ah ! combien ces communications

entre Maltravers et une femme à peine au-dessous de sa hauteur, étaient plus larges, plus majestueuses, étaient différentes de ce pont de sympathies vagues et légères que l'enthousiaste adolescent avait jadis élevé entre sa poésie cultivée et la poésie d'amour de l'ignorante Alice !

C'était une après-midi de la fin de septembre ; le soleil descendait lentement sa route occidentale ; lady Florence avait passé la matinée dans sa chambre pour mettre à jour sa correspondance, par égard pour son père qui tenait à la régularité dans les plus petits devoirs avec les cousins jusqu'au cinquième degré, pourvu qu'ils fussent riches, spirituels, bien lancés, enfin de quelque importance ; débarrassée de sa tâche, elle errait dans le domaine avec Cléveland. Les hommes étaient occupés de leurs chevaux, les dames étaient sorties en calèche, Cléveland et lady Florence étaient seuls. A propos de l'occupation épistolaire de Florence leur conversation tomba sur la charmante espèce de littérature, dans laquelle l'intérêt du roman se joint à la vérité de l'histoire, les mémoires et les lettres des auteurs français. Cléveland était là sur son terrain.

« Ces commérages polis et agréables, disait-il, sont merveilleusement inventés pour introduire la nature au sein de l'art. Les choses les plus artificielles prennent en ces sortes d'écrits un air naturel. Ils semblent développer des replis du cœur inconnus à lui-même. Ces aimables sentiments, ces délicates

flatteries de madame de Sévigné pour sa fille, combien ils sont gracieux, et cependant il est impossible de ne pas les trouver maternels. Comme cet élégant compliment termine heureusement la lettre d'une mère à sa fille : *Songez que de tous les cœurs où vous régnerez, il n'y en a aucun où votre empire soit aussi bien établi que dans le mien*, J'ai peine à croire que lord Saxingham vous écrive sur ce ton, lady Florence. — Non, certes, répliqua Florence en souriant, les papas et les mamans, dans notre Angleterre, ne sont pas si complimenteurs ; cependant, je l'avoue, il me paraît bien de conserver une sorte de courtoisie, même dans nos relations les plus intimes. Pourquoi l'imagination ne serait-elle pas admise dans toutes les affections ? — Je ne saurais trop dire pourquoi ; mais je pense que cela détruirait la réalité. Je suis un peu de la vieille école. Si j'avais une fille, et qu'il m'arrivât de lui demander mes pantoufles, je serais fort ennuyé s'il me fallait en retour de son attention lui faire de belles phrases. »

Tandis qu'ils continuaient à causer sur ce sujet, chacun soutenant sa thèse, ils traversèrent un bosquet aboutissant à un bras du ruisseau qui ornait les terrains, en formant par son ombre le contraste nécessaire pour faire valoir les parties découvertes et riantes de l'enclos. Là, ils aperçurent Maltravers se promenant au bord du ruisseau, plongé dans une profonde rêverie.

Ce fut le tremblement de la main de Florence appuyée sur le bras de Cléveland qui induisit ce dernier à s'arrêter au milieu d'un commentaire animé sur le caractère du cardinal de Retz, décrit par la Rochefoucauld, et à regarder autour de lui.

« Ah ! très-méditatif Jacques, dit-il, quelle morale as-tu recueillie dans notre forêt des Ardenes ? — Je suis bien aise de vous voir ; je voulais vous consulter, Cléveland. Mais avant tout, lady Florence, pour vous convaincre, vous et notre hôte, que mes courses n'ont pas été entièrement infructueuses, acceptez mon offrande, cette églantine que j'ai découverte dans le plus épais du bois. Ce n'est pas une rose civilisée. Maintenant, Cléveland, un mot. — Et maintenant, M. Maltravers, je suis de trop, dit lady Florence. — Pardonnez-moi, je n'ai point de secrets pour vous en cette matière ou plutôt en ces matières, car j'en ai deux à discuter. En premier lieu, lady Florence, ce pauvre Cesarini, vous le connaissez, vous le trouvez intéressant ; pourquoi rougir ? — Est-ce que je rougis ? Alors c'est par le souvenir d'un de vos anciens reproches. — Dont vous sentez la justice ! n'importe. Je me suis toujours vivement intéressé à ce jeune homme. Son tempérament irritable, son esprit facile à s'égarer, ont augmenté mon anxiété sur

¹ Allusion à un personnage d'une pièce de Shakspeare : *As you like it*, Comme vous l'aimez. Note du trad.

son sort futur. Je viens de recevoir une lettre de son beau-frère, M. de Montaigne ; il paraît très-inquiet de Castruccio, et désire lui faire quitter sans retard l'Angleterre : c'est, dit-il, le seul moyen de restaurer sa fortune dilapidée. Montaigne trouve l'occasion de le placer dans la diplomatie, cette occasion peut-être ne se présentera plus, s'il la manque ; mais vous connaissez l'homme ! Que puis-je faire ? Je suis sûr qu'il ne voudra pas m'écouter, car il me regarde comme un rival de gloire, intéressé à l'éloigner. — Pensez-vous que mon éloquence ait plus de pouvoir ? dit Cléveland. Non, je suis auteur aussi, cela ne réussirait pas. Mais lady Florence pourrait être le négociateur subtil, chargé de conduire cette affaire. — Il a du talent, il a du mérite, dit Maltravers d'un ton suppliant, il lui faut seulement du temps, de l'expérience, pour se guérir de ses faiblesses. Voulez-vous essayer de le sauver, lady Florence ? — Je ne sais ; je ne dois pas manquer de compassion... ; je le verrai à mon retour à Londres. Votre intérêt pour Cesarini est bien digne de vous, monsieur Maltravers, car ce Cesarini... — Ne m'aime pas, voulez-vous dire ; mais j'espère qu'il m'aimera un jour. De plus je lui dois beaucoup de reconnaissance. Dans ses défauts les plus remarquables, j'en ai reconnu plusieurs qui sont communs à tous les gens de lettres, quand ils ne sont pas attentifs à les surmonter. J'ajouterai que sa famille a des droits extrêmement

puissants sur moi. — Vous croyez à la bonté de son cœur, à la pureté de son honneur ? dit Cléveland d'un ton de doute. — Oui ; et ce sont les qualités qui compensent ordinairement les torts, les défauts des poètes. »

Maltravers parlait avec chaleur ; et telle était alors son influence sur Florence que, par une erreur, hélas ! bien fatale, elle jugea, d'après ces paroles, du caractère de Castruccio, qu'elle avait d'abord hautement estimé, et que sa présomption seule l'avait induite à voir ensuite sous un jour moins avantageux. Elle l'avait rencontré deux ou trois fois depuis sa lettre d'excuses, et elle l'avait trouvé plutôt dépité qu'humilié ; mais elle avait eu pitié de la blessure infligée par elle-même à sa vanité.

« Et maintenant, voici mon second sujet, continua Maltravers ; mais celui-ci est politique, sera-t-il trop ennuyeux pour lady Florence ? — Oh non, je ne suis jamais indifférente à la politique : tout ce qui touche à ce grand sujet m'inspire de l'admiration ou du dédain, suivant les motifs de ceux qui mettent cette science en action. Parlez, je vous prie. — Mais, dit Cléveland, il n'aura qu'un confident à la fois ; je vois ma compagnie traversant la prairie, et je me charge de faire diversion en votre faveur. Ernest me consultera dans un autre moment. »

Cléveland s'éloigna ; mais l'intimité entre Flo-

rence et Maltravers était si franche, qu'ils ne furent nullement embarrassés de leur tête-à-tête.

« Lady Florence, dit Ernest, vos conseils sont précisément ceux dans lesquels j'aurais le plus de confiance ; je ne suis même pas fâché que Cléveland nous ait laissés ; car avec toutes ses aimables et excellentes qualités, le monde a trop de poids dans sa balance, et nous ne raisonnons pas d'après les mêmes données. Pardonnez ce prélude, je viens à ma position. J'ai reçu de M*** une lettre. Cet homme d'État, que personne ne peut justement apprécier, à moins de connaître la beauté chevaleresque de son caractère, voit s'ouvrir devant lui une carrière, la plus brillante qui se soit jamais présentée, en ce pays, à un homme sans naissance. Il m'a demandé de faire partie du ministère qu'il est sur le point de former. La place qui m'est offerte est au-dessus de mon mérite, elle n'est pas assortie à ce que j'ai fait, quoique peut-être elle le soit à ce que je puis faire. Je fais cette distinction ; car vous savez, ajouta Ernest avec un sourire assez fier, que je ne manque pas de confiance en moi-même. — Vous acceptez ? — Mais ne devrais-je pas refuser ? Notre politique est la même pour le moment ; mais nos objets ultérieurs sont excessivement différents. Pour servir M*** je suis forcé de faire un sacrifice trop grand, j'abandonne neuf principes pour en avancer un. N'est-ce pas une capitulation honteuse de cette grande citadelle, la conscience ? Personne

ne pourrait me taxer d'inconséquence ; car dans la vie publique l'accord sur une question de parti, c'est tout ce qu'on demande ; les mille questions subséquentes qui sont encore dans les futurs contingents ne sont ni débattues, ni même prévues. Cependant, je l'avoue, je me trouverais moi-même inconséquent ; et tel est mon dilemme. Si je mers des forces de cet esprit élevé pour avancer jusqu'à son but, et que je l'abandonne lorsqu'il s'arrêtera, ce sera le trahir. Si je m'arrête avec lui, je me trahis moi-même. Telle est ma manière de voir. C'est avec peine que je suis arrivé à ces conclusions, car au premier moment, l'ambition personnelle a fait battre mon cœur. — Vous avez raison, oui, vous avez raison ! s'écria Florence, les joues brûlantes d'émotion. Vous deviez penser ainsi, je n'en ai jamais douté un moment. Je comprends votre sacrifice ; car il est glorieux de s'élever en dépit des pronostics de ses ennemis, sur cette route palpable de l'honneur, qui peut être aperçue par les yeux du monde, mesurée par le cœur froid du monde. Mais il est plus glorieux encore de sentir que vous n'avez pas fait un seul pas vers le but de votre ambition, dont le souvenir puisse vous causer du repentir. Oui, mon ami, quand la conscience et l'ambition marchent de front, quand vous voyez devant vous les objets d'une politique large et lumineuse, aussi clairement indiqués que les divisions d'une carte, sur laquelle vous pouvez calculer

chacun de vos pas, vous pouvez marcher sans crainte ; vous pouvez attendre avec confiance, le temps du triomphe viendra. Laissez-les traiter les grands desseins, la pureté de l'âme, de rêveries de théoriciens ; quand cela serait, l'idéal, en ce cas, vaudrait mieux que le réel. D'ailleurs, votre position actuelle ne doit pas être abandonnée légèrement. Vous pouvez arriver au trône des lettres sans faire un pas douteux, si vous avez, comme je le crois, le pouvoir mental nécessaire pour y monter. C'est une ambition qui peut être négligée, si l'on espère produire par une autre voie les améliorations auxquelles doivent tendre et les lettres et la politique ; mais elle ne doit pas être délaissée pour des places ou des faveurs de cour. »

En ce moment où Florence exprimait de si nobles pensées, Ernest la vit plus belle, plus séduisante qu'il ne l'avait jamais vue.

« Ah ! dit-il en saisissant sa main par un mouvement involontaire, bénie soit l'heure où vous m'avez accordé votre amitié ! Vous avez exprimé ce que j'avais besoin d'entendre sortir d'une bouche mortelle, quand j'étais tenté de croire le patriotisme une chimère, la vertu un vain songe ! »

Lady Florence l'entendit, et tout son être changea. Ce n'était plus la majestueuse sibylle, mais la femme tendre, la femme timide et tremblante, mais heureuse. Dans sa confusion la fleur que Maltravers lui avait donnée échappa de sa main, et,

profitant de ce prétexte pour cacher son visage, elle se baissa pour reprendre l'églantine, et une lettre tomba de son sein. Ernest, qui se baissa en même temps pour prévenir son mouvement, vit que l'adresse sur la lettre était la sienne, et l'écriture celle de sa correspondante inconnue. Il saisit le papier, et, transporté d'une surprise flatteuse, il regarda l'écrit, ensuite l'auteur décelé. Florence devint pâle comme la mort, cacha sa figure dans ses mains et fondit en larmes.

« Fou que j'étais, s'écria Ernest entraîné par l'émotion du moment, n'avoir pas reconnu, n'avoir pas senti qu'il ne pouvait pas exister deux Florence dans le monde! Mais si la pensée avait traversé mon esprit, je n'aurais pas osé l'accueillir. — Allez, allez, dit Florence d'une voix entrecoupée par les sanglots, laissez-moi, pour l'amour du ciel, laissez-moi. — Non, tant que vous ne m'aurez pas ordonné de me relever, » dit Ernest presque aussi profondément agité qu'elle-même, et tombant à ses pieds.

Dois-je poursuivre? Quand ils quittèrent cette place, un doux aveu avait été prononcé, des vœux solennels échangés, et Ernest Maltravers était le prétendant accepté de Florence Lascelles.

III

Mille pères vous diraient à ma place que, comme vous êtes de noble maison, vous devez épouser un noble. Mais je ne dis pas cela. Je ne veux pas sacrifier mon enfant à un préjugé.

KOTZEBUE.

Prenez garde, milord, le bonheur de nous tous dépend de la prompte répression de cet homme astucieux.

SHAKSPEARE. *Henri VI.*

Oh! combien ce printemps de l'amour ressemble à la gloire inconstante d'un jour d'avril! maintenant il nous montre toute la beauté du soleil, tout à l'heure un nuage fera tout disparaître.

IDEM. *Les Deux Vêronais.*

Quand Maltravers se trouva seul dans sa chambre, il se sentit comme dans un rêve. Il avait cédé à une impulsion irrésistible, peut-être, mais la conscience de son cœur n'était pas satisfaite. Une voix lui disait tout bas : « Tu l'as trompée, et toi-même avec elle; tu ne l'aimes point! » En vain il se rappelait sa beauté, sa grâce, son esprit, la passion singulière, enthousiaste, qu'elle ressentait pour lui, la voix répondait toujours : « Tu ne l'aimes

point. Dis un éternel adieu à tes douces fictions, dans lesquelles tu te représentais une vie d'une félicité que les mortels peuvent rarement goûter. Pour toi, Calypso et son île dorée ont disparu à jamais de l'océan orageux de l'avenir. Tu ne peux plus peindre sur le canevas léger de tes désirs la forme délicate que tu voudrais avoir sans cesse près de toi. Tu as été infidèle à ton idéal, tu t'es donné à une autre sans retour, tu as renoncé à l'espérance; ton existence sera celle d'un captif, avec un être qui n'a pas pour toi l'harmonie de l'amour.»

« N'importe, dit Maltravers presque effrayé de ses pensées, je suis engagé à une femme qui m'aime, il y aurait folie et déshonneur à me livrer au repentir, aux regrets. J'ai passé les plus belles années de ma jeunesse sans trouver l'Égérie près de laquelle une caverne m'aurait semblé plus délicate qu'un palais; faudrait-il descendre dans la tombe avec les visions exaltées, vaines compagnes de ma vie? Dans le monde réel pouvais-je faire un plus noble choix? »

Tandis que Maltravers communiquait ainsi avec son cœur, lady Florence passa dans le cabinet de son père où elle attendit son retour de Londres. Elle connaissait les vœux mondains de lord Saxingham, elle connaissait aussi l'orgueil de son fiancé; elle sentait qu'elle seule pouvait servir de médiateur entre eux.

Enfin lord Saxingham revint, préoccupé, affairé,

important et de bonne humeur, comme c'était sa coutume. « Eh bien, Flory, je suis toujours content de vous voir, et vous toujours fraîche comme une rose. Sur ma parole, je ne vous ai jamais vu de si vives couleurs, vous me ressemblez prodigieusement en cela. Dans notre famille, nous avons tous de beaux teints et de beaux yeux. Mais je suis un peu en retard, la première cloche a sonné; nous autres ci-devant jeunes hommes, nous avons besoin de toilette; et la vôtre n'est pas faite, à ce que je vois. — Mon bon père, je désire vous parler sur un sujet de haute importance. — Quoi, immédiatement? — Oui. — Fort bien! qu'est-ce que c'est? Votre domaine de Slingby, je suppose? — Non, mon père; je vous en prie, veuillez vous asseoir et m'écouter patiemment. »

Lord Saxingham commença à sentir de la curiosité et de l'inquiétude; il s'assit en silence et regarda sa fille avec beaucoup d'anxiété.

« Vous avez toujours été indulgent pour moi, dit-elle avec un demi-sourire; et j'ai fait ma volonté, plus que la plupart des jeunes personnes. Croyez-moi, mon père, je suis profondément reconnaissante, non-seulement de votre tendresse, mais de votre estime. J'ai été une étrange, une capricieuse fille; mais je suis sur le point de me corriger; et pour mon premier pas vers cette réforme, je demande votre consentement avant de me donner un précepteur, un guide... — Comment? s'écria lord

Saxingham. — En d'autres termes je suis... je vais... Eh bien, il faut que la vérité soit dite... je vais me marier... — Le duc de*** est-il venu ici aujourd'hui? — Non pas que je sache. Mais ce n'est pas à lui que j'ai promis ma main. Une dignité plus noble, plus rare, a fixé mon ambition. M. Maltravers a... — M. Maltravers! monsieur Diable! Êtes-vous folle? Ne me parlez pas de cela, ma fille, je ne consentirai point à une pareille sottise. Un gentilhomme de campagne, très-honorable, très-spirituel, et tout ce que vous voudrez; mais... mais... Il est inutile d'en dire davantage. Mon parti est pris. Avec une fortune comme la vôtre, encore! — Mon cher père, je ne me marierai point sans votre consentement, bien que ma fortune me soit assurée et que je sois majeure. — Allons, vous êtes une bonne fille; et maintenant laissez-moi faire ma toilette, nous nous ferons attendre. — Non, non, dit Florence en jetant son bras autour du cou de son père, j'épouserai M. Maltravers, et ce sera de votre plein consentement. Considérez que, si j'épousais le duc, il s'attendrait à recevoir toute ma fortune. Dix mille guinées de rente sont à ma disposition, et si j'épouse M. Maltravers, je vous transfère ce revenu; j'ai toujours eu cette intention: c'est un faible retour de toutes vos bontés; mais il vous prouvera que votre Flory n'est pas une ingrate. — Je ne veux rien entendre. — Arrêtez, écoutez la raison. Vous n'êtes pas riche, vous avez droit seulement à une

très-petite pension si vous quittez les affaires, et vos appointements, je vous l'ai entendu dire à vous même, ne sont pas suffisants pour vous empêcher d'être embarrassé. Avec qui une fille pourrait-elle partager une fortune immense, sinon avec un père; et de qui un père pourrait-il accepter un surcroît de biens, sinon d'une fille, à laquelle son amour paternel a imposé une dette qu'elle ne pourra jamais payer? Ah! ce n'est rien; mais vous... vous qui n'avez jamais contrarié mes plus légers souhaits, mes plus bizarres fantaisies, vous ne détruirez pas toutes les espérances de bonheur que votre Florence pourra jamais former! »

Florence pleurait, et lord Saxingham, fortement ému, laissa tomber aussi quelques larmes. Peut-être il serait injuste de dire que la partie pécuniaire de l'arrangement proposé le gagna entièrement; mais il est certain que la manière dont cela fut présenté toucha son cœur. Il pensa peut-être qu'il valait mieux avoir une bonne et reconnaissante fille dans la femme d'un simple gentilhomme, que d'être le père d'une duchesse hautaine et ingrate. Quoi qu'il en soit, avant que lord Saxingham commençât sa toilette, il avait promis de ne mettre aucun obstacle au mariage; tout ce qu'il exigea en retour, ce fut un délai de trois mois (les gens d'affaires avaient en effet besoin de ce temps pour mettre toutes choses en règle); et là-dessus, Florence le quitta radieuse, brillante de bonheur, telle que Flore elle-même

quand le soleil du printemps fait de ce monde un jardin. Jamais elle n'avait pensé aussi peu à sa beauté, et jamais sa beauté n'avait paru plus ravissante. Mais Maltravers était pâle et pensif; et Florence chercha en vain ses yeux pendant le dîner, qu'elle trouva d'une longueur insupportable. Cependant ils se rejoignirent ensuite, ils causèrent à part le reste de la soirée, et les charmes de Florence commencèrent à produire leur effet naturel sur le cœur d'Ernest. Cette soirée, ah! combien Florence recueillit précieusement dans sa mémoire chaque minutes de ses annales!

Il eût été amusant d'être témoin de la courte conversation qui eut lieu entre lord Saxingham et Maltravers quand le dernier se présenta le soir même dans la chambre de sa seigneurie. A la grande surprise du lord, Maltravers ne dit pas un mot de ses humbles prétentions à la main de lady Florence. «Froidement, sèchement, et presque fièrement, il me fit sa proposition, disait le lendemain lord Saxingham à Ferrers; on eût dit qu'il me faisait le plus grand honneur possible, en me demandant ma fille, la beauté de Londres, avec cinquante mille livres de rente. Mais c'était bien de lui! s'il avait demandé la fille d'un curé de campagne, il se serait prosterné.» Le comte fut embarrassé, déconcerté par le visage tragique de son gendre futur, et il ne toucha même pas un mot du compromis, par rapport au temps, jugeant qu'il valait mieux laisser Florence arranger

les choses. Il tendit la main à Ernest avec assez de froideur, et sortit. Maltravers passa chez Cléveland, et communiqua tout ce qui s'était passé à son vieil ami dont les félicitations furent si vives que Maltravers pensa qu'il aurait tort de ne pas se croire le plus heureux des hommes. Il écrivit, en rentrant chez lui, son refus de la place offerte.

Le jour suivant, lord Saxingham alla comme à l'ordinaire à ses bureaux; et Florence et Ernest trouvèrent l'occasion de se promener seuls. Ce fut le moment de ces confessions, douces à entendre et à prononcer. Florence parla de ses premières années, de son esprit formé par lui-même dans la solitude, de ses rêves, de sa jeunesse, de ses fictions. Rien n'excitait son intérêt ou son admiration autour d'elle, rien ne parlait non plus aux qualités plus tendres, plus romanesques, plus nobles de sa nature; elle se tourna vers la contemplation et les livres. C'est la combinaison de hautes facultés intellectuelles avec des affections privées d'objets qui produit la poésie enfant de la passion et de la pensée. C'est pour cela qu'avant l'époque des soucis réels de l'existence, les jeunes gens les plus capables, et par cela même les plus amis de la solitude, sont presque toujours poètes, et Florence était poète. En des esprits de sa trempe, le premier livre qui semblé reproduire leurs séries favorites d'idées et de sentiments, excite un enthousiasme profond, mêlé de vénération. L'âme fière, mélancolique et

solitaire de Maltravers, visible dans toutes ses créations, devint pour Florence un révélateur des secrets de son propre cœur. Elle prit un intérêt intense et mystérieux à l'homme dont l'esprit exerçait sur le sien un si singulier empire. Elle s'informa de ses occupations, de sa carrière, elle crut trouver de l'harmonie entre l'homme et son génie; elle se flatta de comprendre ce qui semblait obscur aux autres; lui qu'elle n'avait jamais vu, il devint pour elle un ami toujours présent. L'ambition, la gloire de cet ami, elle les regardait comme les siennes. Ainsi, dans sa folie romanesque, elle se décida à lui écrire, sans songer à se laisser connaître, sans anticiper sur aucun résultat de sa démarche. L'habitude, une fois prise, devint aussi douce que l'acte d'écrire pour le public est doux à l'écrivain surchargé de pensées. Enfin elle le vit, et l'illusion ne fut point détruite. Elle aurait pu être désenchantée, s'il eût paru disposé à se joindre à ses adorateurs. Le mélange de réserve et de franchise, la franchise dans le langage et la réserve dans les manières, qui caractérisait Maltravers, la piqua. Sa vanité devint l'auxiliaire de son imagination. Ils se rencontrèrent à Temple-Grove; leurs rapports devinrent moins contraints, leur amitié s'établit; elle reconnut qu'elle avait imprudemment joué son bonheur, en nourrissant ses rêves; et cependant, même alors, elle croyait que Maltravers l'aimait en dépit de son silence au sujet de l'amour. Son air,

ses paroles, décelaient de l'affection pour elle, et sa voix était toujours douce lorsqu'il parlait à une femme, car il avait beaucoup de l'ancienne et respectueuse tendresse chevaleresque pour le sexe. Il était naturel qu'elle s'appliquât individuellement ce qui était général, elle qui aurait donné le monde pour le captiver. Son rang, sa grande fortune, imposaient sans doute une barrière de délicatesse, d'orgueil, à l'amour de Maltravers, elle l'espérait, elle le croyait; cependant elle sentait son danger, et son orgueil prit enfin l'alarme. En ce moment de doute, elle avait repris le rôle de la correspondante inconnue, elle avait écrit à Ernest, en adressant la lettre à sa maison de Londres. Dans cette lettre, elle parlait du séjour de Maltravers à Temple-Grove, et de sa position avec lady Florence. Elle l'exhortait, s'il aimait, à le lui dire, sinon à la fuir. Elle avait écrit avec art, avec éloquence; elle voulait hâter la crise de sa destinée; elle rencontra Maltravers, ayant la lettre dans son sein; on sait le reste. Maintenant, l'heureuse Florence révéla, en rougissant, quelque chose de tout cela: et lorsqu'elle exprima en terminant la crainte féminine d'avoir été trop hardie, est-il surprenant que Maltravers, la pressant contre son sein, éprouvât un sentiment de reconnaissance, de vanité flattée qu'il prit lui-même pour de l'amour? Et de tels sentiments se changent en amour avec une délicieuse rapidité, si les circonstances, si la destinée le permettent.

Et tous deux maintenant étaient à côté l'un de l'autre au bord de l'eau, et le soleil descendait doucement comme le soir précédent. C'était à la même heure, la plus belle d'un jour d'automne; personne n'était près d'eux; la pente de la colline leur cachait la maison. Ils n'auraient pu être plus seuls au milieu d'un désert. Ce n'était pas le silence qui régnait autour d'eux, tandis qu'ils étaient assis sur le tertre de gazon, sous le dais tremblant d'un hêtre; c'étaient ces murmures de la nature vivante plus doux que le silence; le chant des oiseaux, la clochette du troupeau sur la rive opposée; la brise soupirant dans le feuillage; le bruit modulé des vagues caressant à leurs pieds les roseaux et les lis odorants.

Ils étaient restés muets pendant quelques instants. Florence rompit le silence, mais avec un son de voix plus bas, plus timide que de coutume. « Ah! dit-elle, ces heures sont plus heureuses que nous ne pourrions jamais en retrouver dans le monde où votre destinée nous appelle. Pour moi, l'ambition n'existe plus. J'ai tout ce que je pouvais espérer; je ne suis plus hantée par le désir d'obtenir ce bien indéfini, ce vain empire que nous appelons renommée, pouvoir. La seule pensée qui trouble le courant paisible de mon âme est la crainte de perdre une parcelle du riche trésor que j'ai gagné. — Puis-ent vos craintes être toujours aussi vaines! — Et vous m'aimez, vous m'aimez réellement? Je me

répète sans cesse à moi-même cette seule phrase. Autrefois j'aurais pu me consoler de perdre votre amour; à présent, ce serait ma mort. Je désespérais d'être aimée pour moi-même; ma richesse était un don fatal; je soupçonnais de la vénalité dans tous les vœux qui m'étaient adressés. Mais pour vous, Ernest, je le sens, l'or ne peut avoir aucun poids dans la balance; et... si vous m'aimez, vous m'aimez pour moi-même. — Et chaque heure de notre vie augmentera mon amour. — Je ne sais. Je crains que vous ne m'aimiez bien moins quand vous me connaîtrez davantage. Je crains de vous paraître exigeante; déjà, je suis jalouse. J'étais jalouse de lady T*** en vous voyant à côté d'elle ce matin. Je voudrais avoir tous vos regards, recueillir toutes vos paroles. »

Cet aveu ne plut pas à Maltravers, autant qu'il l'aurait fait s'il eût été profondément amoureux. La jalousie dans une femme d'un caractère aussi véhément, aussi impérieux, était en effet une passion à redouter.

« Ne parlez pas ainsi, chère Florence, dit-il avec un grave sourire. La confiance implicite est le lien, l'essence de l'amour. La jalousie est un doute, et le doute est le destructeur de l'amour. »

Une ombre passa sur le visage expressif de Florence; un profond soupir sortit de sa poitrine.

En ce moment, Ernest aperçut Lumley Ferrers qui venait à eux, de l'autre extrémité de la ter-

rasse. Un sombre nuage s'étendit sur le ciel ; au même instant, la surface de l'eau fut obscurcie, la brise tomba ; un étrange et glacial pressentiment de malheur traversa le cœur d'Ernest ; car, de même que beaucoup de personnes d'imagination ardente, il avait la superstition des pressentiments.

« Nous ne sommes plus seuls, dit-il en se levant, votre cousin a sans doute appris votre engagement, et vient féliciter votre heureux amant. Dites-moi, continua-t-il d'un ton sérieux et pensif, en allant avec lady Florence au-devant de Ferrers, Lumley est-il très-haut dans votre estime ? Que pensez-vous de son caractère ? J'ai peine à le comprendre ; quelquefois, je pense qu'il est changé depuis le temps où nous nous séparâmes en Italie ; d'autres fois, il me semble mûri et non changé. — Je connais Lumley depuis mon enfance, répliqua Florence, et je trouve en lui beaucoup de qualités aimables et admirables. J'admire sa hardiesse, sa franchise, son mépris pour la fausseté et l'insipidité du monde ; j'aime son caractère facile, sa gaieté ; et je crois son cœur bien meilleur qu'il ne le paraît peut-être à un observateur superficiel. — Cependant il me paraît, à moi, égoïste et immoral. — C'est un noble dédain pour les vices et les folies des hommes qui lui a fait contracter l'habitude de consulter seulement sa volonté décidée et ferme ; et, voyant la tromperie dans tout ce qui existe dans le monde bruyant et actif, il a revêtu son ambition d'un

habit à la mode. S'il n'a pas ce qu'on appelle du génie, il obtiendra un pouvoir, une distinction, auxquels peu d'hommes de génie arrivent. — Parce que le génie est essentiellement honnête, dit Maltravers ; toutefois, vous m'apprenez à voir Lumley sous un jour moins sévère. Je suis enclin à soupçonner la franchise de ceux que je connais pour des hypocrites en politique ; mais peut-être je le juge d'après une règle trop précise. — Un tiers est toujours le bienvenu, dit Ferrers en les abordant, quand il rompt un tête-à-tête, surtout à la campagne, et je me flatte que je suis précisément ce qui manquait pour compléter le charme de ce beau paysage. — Vous êtes toujours modeste, mon cousin. — C'est mon côté faible, je le sais ; mais je me corrigerai, peut-être, à l'aide des années et de la sagesse. *Ce cher Maltravers ! et comment vous en va ?* Et Ferrers posa son bras amicalement sous celui d'Ernest.

« Mais, à propos, je suis trop familier ; je suis descendu d'un cran dans le monde. Vous autres, gens d'ancienne famille, vous devez me regarder avec mépris. Je suis l'héritier présomptif d'une paire marchande ; il me semble que j'ai déjà un air de comptoir. — Quoi ! monsieur Templeton... — M. Templeton n'est plus ; il est défunt, et de ses cendres s'élève le phénix lord Vargrave. Nous avions pensé à un titre plus ronflant : de Courval sonnait très-noblement ; mais mon bon oncle n'a rien de

normand ni dans le sang ni dans son apparence, et nous avons lâché le *de*, de crainte du ridicule. Vargrave est un nom assez harmonieux et très-convenable... mon oncle a une terre de ce nom, ainsi nous avons le baron Vargrave de Vargrave. — Je vous fais mon compliment. — Merci. Lady Vargrave peut cependant détruire toutes mes espérances; mais qui ne risque rien n'a rien. Mon oncle sera aujourd'hui dans la gazette : pauvre homme ! il sera aux anges, et, comme assurément il me doit beaucoup dans cette affaire, je suppose qu'il sera très-reconnaissant ou qu'il me prendra en grippe; c'est un coup de dé qui en décidera. Un bienfait est jeté au hasard entre le pouce de l'orgueil et l'index de la reconnaissance; voilà, j'espère, une métaphore à la façon de nos vieux auteurs anglais, et de la vieille morale ! hom ! — Alors cette belle enfant est la fille de mistress Templeton, de lady Vargrave, dis-je, d'un premier mariage, fit Maltravers avec distraction. — Oui, et mon oncle l'aime avec une tendresse passionnée. Jolie petite créature, quoique terriblement avisée ! A propos, Maltravers, nous avons eu pour notre dernière séance un orage inattendu, une forte discussion ! les ministres serrés de près. J'ai prononcé un très-bon discours en leur faveur; cependant il y aura quelque changement, on prendra les modérés. Peut-être à la prochaine session j'aurai à vous complimenter.»

Ferrers, en parlant, regardait fixement Ernest,

mais celui-ci répliqua froidement et d'une manière évasive, et ils furent alors rejoints par quelques promeneurs qui attendaient, sur la pelouse, la première cloche du diner. Cléveland pria Maltravers de venir lui donner son avis sur l'emplacement d'une nouvelle fontaine. Les uns voulaient qu'elle surgît d'un carré de fleurs, les autres qu'elle débouchât sous l'ombre d'un grand saule. Tandis que cette intéressante question était débattue. Lumley prit à part sa cousine, et, pressant affectueusement sa main, lui dit d'une voix sensible et douce :

« Ma chère Florence, car le moment peut autoriser cette familiarité, j'ai appris de lord Saxingham que vous êtes engagée à Maltravers. Malgré les affaires qui me retenaient, je n'ai pu différer de venir ici vous offrir mes vœux les plus sincères pour votre bonheur. On peut me croire insouciant, je passe pour un égoïste; mais mon cœur est chaud pour ceux qui l'intéressent, et jamais frère n'a offert, pour le repos, la félicité d'une sœur chérie, des prières plus ardentes que celles du pauvre Lumley Ferrers pour Florence Lascelles. »

Florence fut surprise et touchée; le ton de Lumley était si différent de son ton ordinaire ! Elle rendit avec chaleur la pression de sa main, et le remercia brièvement, mais avec émotion.

« Personne n'est assez grand, assez bon pour vous, Florence, non, personne ! mais j'admire votre choix désintéressé, généreux. Depuis quelque temps

Maltravers et moi nous ne sommes pas amis ; toutefois je le considère comme il mérite de l'être. Il a de nobles qualités, il a une grande ambition. Outre le profond et ardent amour que vous ne pouvez manquer d'inspirer, il vous doit une éternelle reconnaissance. Dans ce pays aristocratique, votre main lui ouvre la plus brillante carrière ; ses talents seront maintenant appréciés d'après une différente mesure ; il ne sera pas obligé de passer par les grades inférieurs, il arrivera d'un seul bond aux places les plus hautes ; et, comme il est encore plus orgueilleux qu'ambitieux, il doit vous bénir de l'avoir élevé aux positions où l'on commande. — Oh ! il ne pense point à ces avantages mondains, lui ! Sa pureté, sa délicatesse vont jusqu'à l'excès, dit Florence avec une tremblante vivacité ; il n'y a rien de mercenaire, rien de vénal dans sa nature. — Non, en cela vous lui rendez justice, il n'y a pas une parcelle de bassesse dans son esprit ; je n'ai rien dit de semblable. La grandeur même de ses vues, son orgueil dédaigneux, ne lui permettent pas de penser à votre rang, à votre fortune, autrement que comme à des moyens d'arriver à une fin. — Vous vous trompez encore, dit Florence en souriant faiblement, mais en pâlisant. — Oui, reprit Ferrers comme s'il ne l'eût pas entendue, j'ai toujours prédit que Maltravers, en se mariant, ferait une alliance distinguée ; il n'aurait pas voulu aimer une personne pauvre ou de naissance commune, ses

affections dérivent de son orgueil autant que de son cœur : c'est un être supérieur. Vous avez fait un digne choix, puisse le ciel vous bénir ! »

En achevant ces mots, Ferrers s'éloigna, et quand Florence descendit pour dîner, son front était soucieux. Lumley passa trois jours à Temple-Grove. Il se montra spécialement cordial avec Maltravers et parla peu à Florence ; mais ses rares paroles la laissaient toujours dans une disposition à la jalousie, à l'irritabilité, vers laquelle son caractère ne l'entraînait que trop. Pour bien comprendre Florence, il faut se rappeler que, malgré ses éblouissantes qualités, ce n'était pas une personne aimable. Une certaine dureté s'était montrée dès l'enfance dans son humeur, et l'avait empêchée de gagner le cœur de ceux qui l'entouraient. Privée des soins d'une mère, n'ayant que peu de rapports habituels avec des enfants de son âge, élevée par une gouvernante empesée et des parentes fières et pauvres, elle ne put contracter ces formes douces que produisent les affections domestiques réciproques. Avec une haute idée de ses facultés intellectuelles, de sa naissance, de ses richesses, avantages dont ses oreilles étaient sans cesse rebattues, elle grandit solitaire, insociable, altière et impérieuse. Son père en était fier plus qu'il ne l'aimait ; ses domestiques ne l'aimaient point : elle avait trop peu d'égards pour les autres, trop peu d'aménité pour être aimée des inférieurs, et elle était trop instruite et trop sérieuse

pour se plaire dans la compagnie des dames de son âge. Elle n'avait point d'amis ; cependant, comme elle était capable de fortes affections, elle sentit tout cela, mais plutôt avec ressentiment qu'avec chagrin : elle avait soif d'être aimée et ne cherchait pas à se faire aimer ; elle se disait qu'il était dans sa destinée de n'être pas aimée : elle accusait la destinée, non elle-même.

Quand elle avoua, dans la pure et généreuse candeur de sa nature, son amour pour Ernest, elle s'attendit au retour le plus passionné, rien au-dessous ne pouvait la satisfaire ; mais l'habitude, le souvenir du passé lui faisaient éternellement soupçonner qu'elle n'était pas aimée. C'était pour elle un ver rongeur d'imaginer que Maltravers ait pu considérer ses avantages précuniaires autrement que comme un obstacle à ses prétentions, un motif pour étouffer sa passion. Il lui importait peu que son amant eût été influencé par l'avarice la plus abjecte ou par la plus noble ambition, si cette influence n'était pas de l'amour, de l'amour sans mélange. Ferrers, qui connaissait toutes les faiblesses de Florence, avait l'art de donner à Ernest les louanges propres à exciter la jalousie, les doutes irritants de sa fiancée.

« La conquête de Maltravers ; dit-il un soir en causant avec Florence, est un de vos plus merveilleux triomphes. Croiriez-vous qu'il avait pris un préjugé contre vous à la première vue ? Il dit même

alors que vous pouviez être admirée et non aimée. — Il a dit cela ? c'est vrai, ce doit être vrai... il m'a presque dit la même chose à moi ! — Mais maintenant comme il vous aime ! il a du moins tous les symptômes de l'amour. — Et quels sont-ils, très-savant Lumley ? dit Florence s'efforçant de sourire. — D'abord, vous avez sans doute observé que ses yeux sont toujours attachés sur vous. Quelle que soit la personne avec laquelle il parle, la chose dont il s'occupe, ses regards inquiets, avides, vous cherchent toujours. »

Florence soupira, tourna les yeux vers l'autre bout de la chambre. Son amant causait avec Cléve-land, et ses yeux ne la cherchèrent pas une seule fois.

Ferrers n'eut pas l'air de s'apercevoir de cette contradiction matérielle de sa théorie, et il continua : « Son caractère est certainement changé, ce front a perdu sa tranquille majesté, cette voix grave a perdu sa fermeté calme. N'est-il pas devenu humble, agité, embarrassé, vivant de vos sourires, vous reprochant un seul regard adressé à un autre ; inquiet si votre bouche est moins riante, plein de doutes, de craintes, esclave tremblant devant une ombre, et non plus le seigneur de la création ? Tel est l'amour que Maltravers est capable d'éprouver, que je lui ai vu témoigner à une autre. Mais, dit Ferrers en s'interrompant brusquement, comme s'il eût craint d'en avoir trop dit, lord Saxingham me

cherche pour son whist. Je pars demain, quand serez-vous en ville? — Dans le cours de la semaine prochaine, » dit Florence machinalement; et Lumley s'éloigna.

Une minute après, Ernest, qui avait observé plus qu'il ne semblait le faire, se rapprocha de Florence. « Ma chère, dit-il tendrement, vous êtes pâle, je crains que vous ne soyez souffrante. — N'affectez pas un sentiment que vous ne sentez pas, monsieur, je vous prie, dit Florence avec un mouvement de lèvres dédaigneux, mais avec des yeux humides. — Que je ne sens pas, Florence? — C'est la première fois du moins que vous remarquez si je suis bien ou mal portante; mais cela est fort indifférent. — Ma chère Florence, pourquoi ce ton? comment ai-je pu vous offenser? Lumley aurait-il... — Lumley n'a parlé qu'à votre louange. Ne craignez rien, vous êtes de ceux dont chacun parle avec la plus haute estime; mais je ne veux pas vous retenir ainsi, allons rejoindre notre hôte, vous l'avez laissé seul. »

Et sans attendre même la réplique, Maltravers n'essayant point de la retenir, elle se leva. Il parut affligé, et, lorsqu'elle se retourna pour recevoir le regard de reproche qu'elle espérait, il était parti. Florence devint inquiète, elle parlait sans savoir ce qu'elle disait, elle riait d'un rire nerveux, et cependant Cléveland imagina qu'elle était dans la disposition la plus heureuse.

Bientôt elle se leva et traversa la longue enfilade de pièces. Son cœur était avec Ernest, elle ne le vit nulle part. Enfin elle entra dans la serre, et de là elle l'aperçut, à travers les fenêtres ouvertes, se promenant lentement, et les bras croisés, sur le gazon éclairé par la lune. L'orgueil de femme et la tendresse de femme luttèrent un instant dans le sein de Florence,... la dernière triompha, elle rejoignit Ernest.

« Pardonnez-moi, Ernest, dit-elle en lui tendant la main. Je suis coupable. — Florence, vous avez le pouvoir de me blesser, ne l'exercez pas sans miséricorde. Le ciel sait que le vain désir de vous dominer ne pourrait m'induire à vous causer la moindre peine. Ah! n' imaginez pas que les querelles des amants aient aucune douceur capable de compenser leurs angoisses piquantes. — Je vous ai dit que j'étais trop exigeante, Ernest; je vous ai dit que vous m'aimeriez moins quand vous me connaissiez mieux. — Et vous avez été faux prophète. Chaque jour, chaque heure, je vous aime davantage, je vous aime plus que je ne croyais pouvoir vous aimer. — Alors, s'écria l'imprudente fille, habile à se créer des tourments, alors autrefois vous ne m'aimiez pas? — Florence, je vous dirai la vérité; je ne vous aimais pas. Maintenant vous prenez rapidement sur moi un empire plus grand que ma raison ne devrait le permettre. Mais, prenez garde; si mon amour vous est réellement cher,

prenez garde de fournir des armes à ma raison contre vous. Florence, je suis un homme orgueilleux. La conscience des alliances plus brillantes que vous pouviez former me rend moins soumis qu'aucun autre amant ne pourrait l'être. Je serais indigne de vous, si je ne me respectais pas moi-même. — Ah ! dit Florence, ces paroles trouvent de l'écho dans mon cœur ! pardonnez-moi, pour cette fois seulement. Moi, je ne me pardonnerai pas si vite. »

Ernest l'attira sur son sein et sentit qu'avec tous ses défauts cette femme, qu'il craignait de ne pouvoir rendre aussi heureuse que le méritaient les sacrifices qu'elle lui avait faits, lui devenait extrêmement chère. Au fond de son cœur il savait qu'elle n'était pas faite pour le rendre heureux, lui ; et il ne pensait pas à cela. L'amour qu'elle lui montrait avait arraché tout sentiment égoïste de ce cœur généreux. Son unique souci portait sur elle.

Ils se promenèrent en silence sur la prairie ; Florence était mélancolique, mais elle se sentait heureuse. « Ce ciel serein, ces belles étoiles, dit enfin Maltravers, nous prêchent la philosophie de la paix. Elles nous enseignent que le calme accompagne la dignité humaine, qu'il est la sublime essence de l'âme. Les inquiétudes, les soins personnels et mesquins sont étrangers à notre nature, le trouble qu'ils excitent en est la preuve. Ah ! chère Florence, ce beau firmament, sur lequel l'antique

poésie grecque croyait voir planer les ailes d'un amour céleste, nous montre ce que devrait être l'amour terrestre, pur comme la lumière, paisible comme l'immortalité, regardant au-dessous de lui les vapeurs, les nuages de ce monde orageux auquel il survivra. Laissons les petits esprits mêler à la plus sainte des affections les amertumes, le tumulte de la vie commune ! Aimons-nous comme des êtres qui doivent un jour habiter les étoiles. »

IV

Un coquin subtil et rusé, qui sait profiter de tout, découvrir de bonnes chances, les créer si elles n'existent pas.

Othello.

La véritable figure de la coquinerie n'est jamais découverte que par l'usage.

Ibid.

« Vous voyez, cher Lumley, disait lord Saxingham le lendemain, tandis que les deux parents retournaient à Londres dans la voiture du comte, vous voyez que ce mariage de Flory est, à tout prendre, un fâcheux incident. — En effet, il a ses désavantages. Maltravers est un bon gentilhomme et un homme de génie; mais les gentilshommes ne sont pas rares, et quant au génie, il tournera contre nous puisqu'il n'est pas des nôtres. — C'est exact, mon gendre votera contre moi. — Un homme raisonnable changerait, mais non pas Maltravers; et tous les domaines, toute l'influence parlementaire, qui devraient augmenter le crédit de la famille, la force du parti, seront un poids contre la famille, contre le parti. Vous avez raison, mon cher lord, c'est un fâcheux incident. — Elle qui pouvait épou-

ser le duc de*** un homme dont le revenu est de cent mille guinées! C'est vraiment trop ridicule! Ce Maltravers d'ailleurs n'est pas du tout aimable, n'est-ce pas? — Il est roide et pompeux; il a changé en mal depuis quelques années. — Savez-vous, Lumley, qu'entre vous et lui, je vous aurais préféré de beaucoup? »

Lumley tressaillit presque. « Parlez-vous sérieusement? dit-il. Je n'ai pas la fortune d'Ernest, je ne puis assurer le douaire de ma femme sur aucune propriété; et mon lignage, du côté de ma mère, est moins bon. — Oh, quant au douaire, la fortune de Florence se soutient par elle-même; quant à la famille, maintenant les relations puissantes valent mieux que des ancêtres normands, et vous serez l'héritier de Templeton, vous aurez sa pairie (l'argent comptant est toujours utile); vous prenez de la consistance dans le parlement; un des nôtres sera bientôt en place; et, flatterie à part, vous êtes diablement bon vivant. Oh! j'aimerais mille fois mieux que Florence eût pris une fantaisie pour vous. »

Lumley s'inclina, mais ne dit rien. Il tomba dans la rêverie; lord Saxingham prit sa boîte rouge ministérielle, s'occupa de son contenu, et oublia le mariage de sa fille.

Lumley tira le cordon et descendit au club des Voyageurs; cependant lord Saxingham continua sa route pour aller régler les affaires de l'État, ne

pouvant venir à bout d'arranger celles de sa famille. Ferrers demanda au club l'adresse du signor Cesarini. Le concierge ne put la lui donner. Le signor venait tous les jours prendre ses lettres, mais personne ne savait où il logeait. Ferrers écrivit quelques lignes dans lesquelles il priaït Castruccio de passer chez lui; et, remettant son billet au concierge, il prit le chemin de la rue du Grand George. Là, sa première action fut d'ouvrir son pupitre, et de prendre la lettre que Maltravers avait écrite à Cesarini, et que Lumley avait conservée. Il lut deux fois très-attentivement cette épître dictée par l'amitié, la généreuse confiance, et ses yeux brillèrent de joie à la seconde lecture. Il est temps de faire connaître cette lettre, la voici :

Privée et confidentielle.

« Mon cher Cesarini.

quoy qu'il
« L'assurance de votre amitié m'est extrêmement douce. A tout ce que vous me dites sur le mariage, je suis tenté d'adhérer, bien à regret. A l'égard de lady Florence, peu de personnes sont plus propres à éblouir, à séduire même; mais est-elle capable de rendre un intérieur heureux, de sympathiser où elle a été accoutumée à commander, de comprendre l'humeur fantasque, irritable, de notre race nerveuse, imaginative, de céder à cette humeur, de se contenter enfin de l'hommage d'un seul cœur?

Je ne la connais pas assez pour décider la question; mais je la connais assez pour sentir une profonde sollicitude pour votre bonheur, s'il est concentré sur un être aussi vain, aussi impérieux. Mais vous me rappellerez sa fortune, son rang, vous me direz qu'un esprit ambitieux peut tirer sa félicité de ces sources. Hélas! je le crains, l'époux de lady Florence doit se borner, dans ses rêves de béatitude, à ces réalités grossières. Mais, Cesarini, ce sont des paroles que je ne vous adresserais point si nous étions moins intimes. Je doute de la réalité des sentiments que vous lui supposez: elle est avide de conquêtes, elle rit de ses victimes. Sa vanité se joue à notre sexe; elle en sera punie un jour, mais vous ne devez pas croire ce jour arrivé. Permettez-moi de vous conseiller la prudence, la discrétion, pour l'amour de vous-même. Je ne vous en dis pas davantage.

« Votre, etc.

« E. MALTRAVERS. »

« Vivat! s'écria Ferrers en jetant la lettre et en se frottant les mains avec délice; je ne me doutais pas du grand parti que je pouvais tirer de cette pièce quand je pris la sage résolution de la garder. Il y a bien moins à changer que je ne le pensais. Voyons encore. La première phrase à modifier est celle-ci: *Je la connais assez pour sentir une profonde sollicitude pour votre bonheur*: effacez votre

et mettez *mon*, tout le reste est bon, très-bon. La date du présent mois doit être substituée à l'ancienne, et l'affaire est faite. Je voudrais que cet étourdi de Cesarini vint promptement. Si je puis une fois ouvrir une brèche irréparable entre elle et Maltravers, elle est à moi; le dépit, le ressentiment la jetteront dans les bras du premier qui s'offrira. Et, par Jupiter! quand je ne réussirais pas à m'assurer sa main, ce qui me semble peu probable, ce sera quelque chose de conserver Flory pour un duc de notre parti. Je gagnerai immensément de toutes manières; et je perdrais tout, sans rien gagner, par son mariage avec Maltravers, un homme de l'opposition, un homme que je hais comme la peste! Mais point de duc pour Florence, elle sera lady Florence Ferrers: les deux initiales font une réduplication peu agréable, mais en prose cela passe.»

Lumley tira son pupitre devant lui très-posément. « Point de canif, dit-il; en effet, je ne taille jamais les vieilles plumes, détestable prodigalité! Il faut en envoyer chercher un. » Il sonna, ordonna à son domestique d'aller acheter un canif, et ce dernier n'était pas encore revenu quand Cesarini entra.

« Ah! dit Lumley en prenant un air triste, vous avez reçu mon billet. Vous excusez mon invitation peu cérémonieuse? Je vous remercie d'être venu si vite. Veuillez vous asseoir. Et comment êtes-vous? Je vous trouve changé. Puis-je vous offrir quelque

chose? — Du vin, répondit Cesarini laconiquement, votre climat exige du vin. »

Alors le domestique entra apportant le canif, et son maître lui dit de monter du vin et des sandwiches. Lumley causa légèrement sur divers sujets jusqu'au moment où le vin fut servi. Il fut étonné de voir l'Italien se verser et boire verre sur verre comme un homme qui désire s'exercer. Quand il eut fini son repas impromptu, il tourna ses grands yeux noirs sur Lumley, et lui dit: « Vous avez des nouvelles à me communiquer, je vois cela sur votre front; je suis prêt à vous entendre. — Alors, écoutez-moi. Vos soupçons étaient fondés, la jalousie est un devin infallible. Othello, je n'en doute pas, avait parfaitement raison, et Desdémone n'était pas meilleure qu'il ne fallait. Maltravers a demandé la main de ma cousine, et il est accepté. »

Le teint de Castruccio devint tout à fait cadavéreux, tout son corps trembla; il parut un moment après comme paralysé.

« Maudit soit-il! murmura enfin le malheureux jeune homme du fond de sa poitrine haletante et entre ses dents que la rage faisait grincer, maudit soit-il par ce cœur qu'il a brisé! — Et après vous avoir écrit une lettre... Vous en souvenez-vous? la voici. Il vous prévient contre Florence et il se la réserve pour lui; c'est de la perfidie. — Aussi noire que l'enfer! Je suis Italien, s'écria Cesarini en se levant avec vivacité, les passions de son

climat se manifestant sur ses traits ; je serai vengé ! Ruiné dans ma fortune , dans mes espérances , le cœur ulcéré , j'ai encore la consolation du désespoir , le plaisir des dieux , la vengeance !... — Voulez-vous l'appeler en duel ? dit Lumley ; êtes-vous sûr de votre main ? S'il en est ainsi , vous pouvez penser à cela , autrement c'est une moquerie. Vous tirez , vous manquez votre coup , il tire le sien en l'air ; les témoins interviennent et vous vous en allez chacun de votre côté , diablement contents d'en être quittes à si bon marché. Les duels sont des enfantillages. — Monsieur Ferrers , dit Cesarini avec fierté , ceci n'est point un sujet de plaisanterie. — Je ne plaisante point ; il y a plus , Cesarini , répliqua Ferrers avec une énergie concentrée plus imposante que la furie italienne , il y a plus , je déteste Maltravers à tel point , je suis si piqué de sa froide supériorité , si exaspéré de ses succès , si révolté à la pensée de son alliance , que je couperais volontiers cette main pour empêcher un odieux mariage. Je ne plaisante point ; mais j'ai de la méthode , du jugement dans ma haine ; c'est la manière anglaise. »

Cesarini le regarda d'un air sombre , serra le poing , marcha d'un pas rapide à travers la chambre.

« Vous voulez vous venger , je le veux aussi ; maintenant quels seront les moyens ? — Je lui plongerai un poignard dans le cœur ! je... — Cessez vos élans tragiques. Point de froncement de sourcils ,

point de trépignements ; asseyez-vous , et soyez raisonnable , ou bien laissez-moi , et agissez pour vous-même. — Monsieur , dit Cesarini avec des regards qui auraient effrayé un homme moins résolu que Ferrers , n'insultez pas à ma détresse. — Vous êtes en détresse , et vous refusez le secours ; vous êtes ruiné , et vous faites des imprécations poétiques au lieu d'aviser aux moyens de gagner une fortune illimitée. La vengeance et l'ambition peuvent vous favoriser , mais ce sont des triomphes qu'on ne peut atteindre sans avoir le pied circonspect et la main hardie. — Que voulez-vous que je fasse ? Qui pourrait me satisfaire , sinon sa vie ? — Prenez sa vie si vous voulez , je ne m'y oppose point , allez ; observez seulement que si vous manquez votre coup , vous serez enfermé dans une maison de fous pendant un ou deux ans , et ce n'est pas la place où j'aimerais à passer l'hiver ; mais , comme il vous plaira. — Vous ! vous ! Mais vous n'êtes rien pour moi ! Je veux m'en aller. Bonjour , monsieur. — Un moment , dit Ferrers , un moment ; prenez cette chaise , et veuillez m'écouter. »

Cesarini hésita , puis il obéit presque machinalement.

« Lisez cette lettre que Maltravers vous a écrite. Vous avez lu... , bien... A présent écoutez : si Florence voit cette lettre , elle ne voudra pas , elle ne pourra pas épouser l'homme qui l'a écrite ; vous devez la lui montrer. — Oh ! mon ange gardien ,

je vois tout ! oui , cette lettre contient des mots qu'une femme si fière ne pardonnera jamais. Donnez , je veux à l'instant... — Non , vous êtes trop vif ; vous n'avez pas songé que cette lettre a cinq mois de date , qu'elle a été écrite avant que Maltravers connût intimement Florence. Lui-même il a avoué qu'il ne l'aimait pas alors , afin de donner plus de prix à sa conquête. Florence ne ferait que sourire à cette lettre et dire : Ah ! comme il me juge différemment aujourd'hui ! — Avez-vous dessein de me faire devenir fou ? Quel est votre but ? Ne disiez-vous pas tout à l'heure qu'elle n'épouserait jamais l'auteur de cette lettre ? — Oui , oui , mais cette lettre doit être changée. Nous devons effacer la date , y substituer celle d'aujourd'hui. Maltravers est attendu chez lui. Nous la supposerons écrite , non en réponse à une lettre dans laquelle vous demandez son avis sur votre mariage , mais en réponse à une lettre dans laquelle vous le félicitez sur sa prochaine union avec elle. En mettant un pronom à la place d'un autre , le reste convient aux deux situations. Lisez encore. Mais non , donnez , je vais lire tout haut. »

Ferrers lut la lettre , qui , par la simple substitution proposée , avait en effet l'apparence qu'il désirait lui donner.

« La recommandation de la fin peut être interprétée comme une injonction de secret. La lumière brille-t-elle à vos yeux ? Êtes-vous prêt à jouer un

rôle qui demande de l'adresse , de la mesure , surtout du sang-froid , toutes qualités assez rares chez vos compatriotes ? — Je m'acquitterai du rôle que vous me destinez : c'est une bassesse peut-être ; mais Maltravers ne doit pas me dominer , m'éclipser en toutes choses. — Où logez-vous ? — Un peu en dehors de la ville. — Soyez mon hôte pour quelques jours. Je ne puis vous perdre de vue. Envoyez chercher vos effets , j'ai une chambre à votre service. »

Cesarini refusa d'abord ; mais un homme qui se décide à commettre un crime a peur de la solitude. Il alla lui-même chercher son bagage , et promit de revenir pour dîner.

« Il le faut avouer , dit Lumley en se remettant devant son pupitre , c'est le plus vilain tour que j'aie jamais joué ; mais une fin glorieuse sanctifie les plus vils moyens. Après tout , c'est un préjugé d'éducation. Allons , garde à vous , monsieur Maltravers. »

En peu de secondes , à l'aide du canif et de la plume , l'ouvrage fut achevé , à l'exception du changement de date qu'il réserva comme une matière à déterminer selon les circonstances.

« J'ai très-bien ajusté mes fausses lettres , dit-il , pour un amateur. Mais l'altération serait visible pour un œil attentif. Cesarini lira la lettre à Florence , et si elle veut y jeter les yeux , ses yeux seront déjà troublés par l'émotion. Surtout il ne

faut pas qu'il laisse dans ses mains cette pièce, et il doit exiger sa parole de garder le plus grand secret. Elle a de l'honneur, elle tiendra sa promesse. Ainsi, tout est réglé. J'ai encore le temps, avant dîner, d'aller chez mon oncle, et de souhaiter grande joie au bonhomme avec sa pairie. »



Et milord a beaucoup de bonnes choses qu'il voudrait employer pour votre bien.

CRABBE.

Lord Vargrave était seul dans sa bibliothèque, ses livres de comptes ouverts devant lui. Il avait supputé les sommes, qui, placées en différentes entreprises, augmentaient ses revenus; et le résultat lui parut satisfaisant. L'homme riche posa la plume d'un air de triomphe. « Je mettrai, se dit-il, 100,000 livres en terres, oui, seulement cela, je ne me laisserai pas aller à la tentation d'en mettre davantage. J'aurai une belle maison, une maison convenable à mon rang historique, style du règne d'Élisabeth. J'aurai des bois, des lacs, le parc surtout, avec ses daims; les daims sont des choses très-seigneuriales. Clifford-Place est à vendre; on en demande un prix extravagant; mais l'argent comptant éblouit; je marchanderai; c'est affaire à moi. Serais-je maintenant lord Vargrave, si j'avais toujours donné aux gens ce qu'ils me demandaient? Je doublerai mes souscriptions pour les sociétés bibliques et philanthropiques et pour la construc-

tion de nouvelles églises. Le monde ne dira pas que Richard Templeton ne mérite pas sa grandeur. Je veux... Entrez...; qui est là?... entrez. »

La porte s'ouvrit doucement, le doux visage de la nouvelle pairesse se montra. « Je vous dérange, dit-elle, pardon... , je... — Entrez, ma chère, entrez. J'ai besoin de vous parler; j'ai besoin de parler à votre seigneurie. Asseyez-vous, je vous prie. »

Lady Vargrave obéit.

« Vous concevez, dit le pair en croisant ses jambes et en caressant son pied gauche de ses deux mains, tandis qu'il se balançait dans son fauteuil; vous concevez que les honneurs qui me sont conférés exigent un grand changement dans notre façon de vivre, mistress Templeton... je veux dire lady Vargrave. Cette ville est passable pour un simple gentilhomme, aussi bien que ma maison de campagne; mais nous devons maintenant soutenir notre rang. Le domaine de Vargrave ira avec le titre à Lumley, je veux en acheter un qui sera entièrement à ma disposition, que je regarderai comme entièrement à moi. Ce sera un lieu magnifique, lady Vargrave. — Ceci est très-magnifique pour moi, dit lady Vargrave timidement. — Cette maisonnette? Fi donc! vous devez avoir des idées plus élevées, lady Vargrave. Vous êtes jeune. Il vous est facile, peut-être plus facile qu'à moi, de prendre de nouvelles habitudes. Vous êtes essen-

tiellement dame; votre personne, votre air ont de la grâce, de la distinction, et bien qu'il soit mal-séant à un mari de louer sa femme, je puis ajouter que vous avez du tact; vous parlez peu et vous cachez ainsi ce qui manque à votre première éducation; c'est à merveille. Vous serez présentée, lady Vargrave; nous donnerons de grands dîners, lady Vargrave. Les bals sont des choses criminelles, l'Opéra aussi, je le crains...; cependant une loge à l'Opéra est un objet indispensable pour une femme de votre rang, lady Vargrave. — Mon cher monsieur Templeton... — Lord Vargrave, s'il plait à votre seigneurie. — Je vous demande pardon. Puissiez-vous vivre longtemps pour jouir de vos honneurs; mais, mon cher lord..., je ne suis pas propre à les partager. C'est seulement dans notre petite vie tranquille que je puis oublier ce que... ce que j'étais. Vous m'effrayez en me parlant de la cour.—C'est moins que rien, lady Vargrave, moins que rien. On s'accoutume bien vite à tout cela. Ai-je l'air d'un homme qui a été derrière un comptoir? Le rang est un gant qui se prête à toutes les mains. Et l'enfant, la chère enfant, la chère Évelyne! elle fera l'admiration de Londres, elle sera la beauté, l'héritière... oh! elle nous fera honneur. — Oui, oui, j'en suis sûre, dit lady Vargrave, elle nous fera honneur! » Et ses pleurs coulèrent.

Lord Vargrave, ému, se leva, prit la main de sa femme, et la baisa tendrement. « Aucune mère ne

mériterait mieux que vous un enfant comme Évelyne. — Je voudrais pouvoir me flatter d'avoir rempli mon devoir, dit lady Vargrave en essuyant ses larmes. — Papa, papa ! » cria une petite voix impatiente ; et l'on entendit en même temps frapper contre la fenêtre : « Papa, venez donc jouer à la balle. »

Et près de la fenêtre, la belle petite fille était debout, éclatante de fraîcheur et de gaieté, ses cheveux blonds écartés de son front, sa jolie bouche formant de gracieuses fossettes.

« Ma chère, allez sur la pelouse, et ne vous fatiguez pas trop ; vous n'êtes pas encore bien guérie de cette horrible entorse ; je vais vous rejoindre à l'instant. — Ne soyez pas longtemps, papa ; vous savez que personne ne joue à la balle aussi bien que vous. » Et la petite fée, riant de bonheur et faisant des signes avec sa jolie tête, disparut en courant.

Lord Vargrave se tournant vers sa femme : « Que pensez-vous, dit-il, de mon neveu Lumley ? — Il me semble aussi aimable qu'on peut l'être ; franc, complaisant, bienveillant. »

Le front de lord Vargrave devint soucieux. « Je pense de même, reprit-il après une pause, et j'espère que vous approuverez ce que je compte faire. Vous savez, ma chère, que Lumley a été élevé dans l'idée qu'il serait mon héritier ; je lui dois quelque chose de plus que le pauvre domaine qui

accompagne mon titre, mais qui ne pourrait le soutenir convenablement. Les honneurs de famille, le rang héréditaire, sont des choses à considérer. Mais cette chère fille, je lui laisserai la principale partie de ma fortune. Et, ne pourrions-nous pas réunir la fortune et le titre ? cela lui assurerait un rang, à elle ; et tous mes souhaits... tous mes devoirs seraient ainsi accomplis. — Mais, dit lady Vargrave ne pouvant cacher sa surprise, si je vous ai bien compris, la différence des âges... — Et que fait cette différence, lady Vargrave ? N'y a-t-il pas disparité d'âge entre nous, plus grande qu'entre Lumley et ma belle-fille ? Lumley est un jeune homme tout à fait, trente-cinq ans au plus ; et il sera de bien peu au-dessus de quarante, à l'époque où ils pourront se marier. J'avais plus de cinquante ans lorsque je vous épousai, et je me flatte que vous avez trouvé en moi un excellent mari. — Oui, sans doute ; mais encore... — Je n'aime pas les mariages entre jeunes garçons et jeunes filles ; un homme doit être beaucoup plus âgé que sa femme. Mais vous êtes si romanesque, lady Vargrave. Pensez un peu cependant combien Lumley est gai, de bonne mine, bien portant. Il a été tout près de former un autre attachement ; mais je crois que cette fantaisie est passée. Ils s'aimeront. Vous devez me survivre, lady Vargrave, et si je vous manquais... la vie est incertaine. — Oh ! ne parlez pas ainsi, mon ami, mon bienfaiteur. — Mais, en effet,

reprit avec douceur lord Vargrave, grâce à Dieu, je me porte fort bien, je me sens plus jeune que jamais; malgré tout cela, rien n'est plus incertain que la vie, et si vous me survivez, vous ne voudrez pas mettre obstacle au succès du plan auquel je rattache tous mes désirs. — Moi!... non, non! vous avez le droit de disposer de sa destinée; mais, si jeune, si sensible, elle pourrait aimer quelqu'un de son âge... — Aimer! ah, bah! l'amour ne vient point dans la tête des filles, si vous ne leur en donnez pas l'idée. Nous la disposerons à aimer Lumley. J'ai une autre raison, une raison majeure: notre secret, on peut le confier à mon neveu, cela ne sortira pas de la famille. Le repos de ma tombe serait troublé, si une seule tache pouvait être imputée à ma réputation, à mon nom. »

Lord Vargrave dit ces mots avec chaleur, avec solennité; ensuite il ajouta d'un ton plus bas, et se parlant à lui-même: « Oui, ce sera pour le mieux; » puis il prit son chapeau et sortit. Bientôt il rejoignit l'enfant sur la pelouse, et il joua; il joua comme un écolier, le grand homme imposant! il riait plus fort qu'elle, il courait presque aussi vite. Et quand elle fut bien lasse, bien essoufflée, il la fit asseoir à côté de lui dans un petit pavillon; et rajustant avec soin ses tresses dérangées, il lui dit: « Vous me fatiguez trop, mon enfant, je deviens trop vieux pour jouer avec vous: Lumley me remplacera. Vous aimez Lumley? — Oh! oui, je l'aime bien; il est si bon,

si gai; et quelle belle poupée il m'a donnée! avec des yeux d'émail! — Eh bien, vous serez sa petite femme. Serez-vous contente d'être sa petite femme, d'être une femme mariée? — Je ne sais; ma pauvre maman est une femme mariée, et elle n'est pas si heureuse que moi. — Votre maman est d'une mauvaise santé, ma chère, dit lord Vargrave un peu déconcerté; mais c'est une belle chose d'être une dame, d'avoir une voiture à soi, une belle maison, des bijoux, et beaucoup d'argent; enfin, d'être sa maîtresse; et Lumley vous aime chèrement. — Oh! oui, j'aimerais bien tout cela. — Et vous aurez un protecteur, mon enfant, quand je ne serai plus! »

Le ton, plutôt que les mots du beau-père, attira une larme sur la paupière de l'enfant. Évelyne leva les yeux, regarda le vieillard sérieusement; puis, jetant ses bras autour de son cou, elle fondit en pleurs.

Lord Vargrave lui-même essuya ses yeux, et embrassa l'aimable enfant. « Oui, dit-il, vous serez la femme de Lumley, son honorable femme, l'héritière de mon rang, de ma fortune. — Je ferai tout ce que papa souhaite. — Alors vous serez lady Vargrave, et Lumley sera votre mari, dit le beau-père avec un accent propre à faire une impression forte. Pensez à ce que je viens de vous dire. Et maintenant, allons rejoindre maman. Mais, sur ma vie, voici Lumley lui-même, il n'est pas encore temps de le sonder; j'espère qu'il n'a rien à espérer du côté de cette lady Florence. »

VI

Belle rencontre de deux affections des plus rares.

La Tempête.

Cependant les fiancés étaient en chemin pour revenir à Londres. La beauté sereine et balsamique du jour les avait engagés à faire ce petit voyage à cheval. On a dit, je ne sais où, que les amants ne paraissent jamais plus beaux que lorsqu'ils sont l'un près de l'autre ; et de plus, Florence et Ernest étaient singulièrement bien à cheval. La grâce majestueuse qui les distinguait tous deux, le dessin aquilin de leur profil, et la pente du cou, pleine de noblesse, tout cela formait une sorte de ressemblance entre ces jeunes gens, bien que leur degré d'avantages personnels fût très-différent, les charmes de Florence étant au-dessus de toute comparaison. Au moment où ils sortaient du porche de Temple-Grove, devant lequel les hôtes de Cléveland étaient rassemblés pour les adieux, chacun resta convaincu de la félicité destinée à ce couple si bien assorti. La situation dans laquelle ils étaient inspire toujours de l'intérêt, même quand les futurs époux

n'ont rien de remarquable, et ceux-ci obtinrent le suffrage de tous ceux qui les regardaient, et qui joignirent leur voix à celle du bon Cléveland pour les bénir.

Florence sentit une tristesse indicible en quittant le sol consacré par de si doux souvenirs. « Quand retrouverons-nous des jours aussi heureux ? dit-elle en se tournant pour jeter un dernier regard sur le paysage qui leur souriait avec sa parure de fleurs et sa fraîche verdure anglaise. — Nous nous rappellerons ces beaux sites, parmi les sombres allées de mon vieux manoir, ma Florence, et nous rattacherons peut-être à celles-ci d'aussi doux souvenirs. — Décrivez-moi votre manoir, dit-elle, ce sera notre résidence principale, n'est-ce pas ? Je suis sûre que je l'aimerai mieux que Marsden-Court, c'est le nom d'une masse énorme d'arcades et de colonnes, dans le style disgracieux et lourd de Vanburgh, dont vous serez bientôt le propriétaire. — Mais, reprit Ernest, nous aurons peine à loger votre suite nombreuse, grooms, laquais, patagons, jockeys, etc., dans les trous et les recoins de Burtleigh. » Alors il dépeignait l'ancien édifice de famille avec un orgueil de très-bon goût. Florence écoutait, lui proposait des changements ; ils formaient des plans, les discutaient ; ils dressaient la carte de leur avenir. De ce sujet, ils passèrent à un autre non moins intéressant pour tous deux. Le dernier ouvrage de Maltravers était sous presse, et Florence

s'amusait à faire des conjectures sur les critiques qu'il exciterait. Elle était sûre que ce qui l'avait spécialement charmée serait un objet de chicane pour la multitude. Elle seule, à son avis, pouvait comprendre Maltravers. Ils arrivèrent en causant ainsi à l'endroit du chemin où Ernest avait eu cette petite aventure avec la fille de mistress Templeton. A l'aspect d'un lieu qui éveillait tant de réminiscences pleines d'intérêt, il s'arrêta au milieu de ses brillantes périodes, et jeta de tous côtés des regards curieux ; mais la belle apparition ne se montra plus, et l'impression produite par la vue de cette place se dissipa à mesure qu'ils approchèrent des faubourgs de la grande métropole.

J'avais oublié de dire que deux messieurs et une demoiselle de trente-trois ans accompagnaient les amants ; mais ils eurent le tact de rester un peu en arrière pendant la plus grande partie de la route ; et la demoiselle, qui était un bel esprit et une coquette, trouva du sentiment et du commérage, pour occuper l'un et l'autre de ses cavaliers.

« Viendrez-vous ce soir à la maison ? demanda Florence timidement. — Je crains de ne pouvoir sortir ; j'ai différentes affaires à régler avant de partir pour Burleigh la semaine prochaine. Trois mois sont un terme bien court pour endimancher le vieux manoir et le mettre en état de saluer décemment sa nouvelle maîtresse. J'ai déjà mandé les magiciens modernes des draperies et des dorures,

pour me consulter avec eux sur les moyens de rendre le palais d'Aladin digne de la princesse, et les gens de loi aussi ; bref, je m'attends à être suffisamment occupé, mais demain, à trois heures, je serai chez vous, et, s'il fait beau, nous monterons à cheval. — Sûrement, dit Florence, je ne me trompe pas, voici le signor Cesarini ; comme il a l'air hagard, comme il est changé ! »

Ernest tourna les yeux vers la place indiquée, et vit Cesarini sortant d'une ruelle, suivi d'un porteur chargé d'une malle et de quelques livres. L'italien gesticulait et se parlait à lui-même ; il ne les aperçut point.

« Pauvre Castruccio ! il paraît qu'il change de logement, pensa Maltravers ; il doit avoir dépensé la dernière somme que je lui ai envoyée, il ne faut pas que j'oublie de chercher sa demeure et de regarnir sa bourse. Vous penserez, dit-il tout haut, à voir Cesarini, à le presser d'accepter la place qui lui est offerte. — Je n'oublierai point cela. Je le verrai demain matin avant l'heure où nous nous reverrons ; cependant c'est une pénible tâche, Ernest. — Je l'avoue, hélas ! mais Florence, vous lui devez quelque réparation. Il s'est cru autorisé à concevoir des espérances dont il ne pouvait soupçonner la folie, vu son ignorance de notre monde anglais. — Croyez-moi, je ne lui ai pas donné le droit de former de telles espérances. — Mais vous ne les avez pas assez franchement déavouées. Ah !

Florence, les angoisses de l'espérance trompée, de l'amour méprisé, ne peuvent jamais être comprises dans toute leur étendue. — Horrible ! dit Florence avec un frémissement ; il est étrange que jamais ma conscience ne m'ait aussi amèrement reproché ma légèreté. Depuis que j'aime, je sens combien on peut se rendre coupable par... — Par la coquetterie..., interrompit Maltravers ; mais laissons le passé et ne négligeons rien pour replacer ce jeune homme intéressant dans une situation où ses talents mieux employés lui procureront une indépendance honorable. Il ne me pardonnera jamais ; car il pensera que je vous ai enlevée à ses vœux. Mais une femme que nous avons aimée, même quand elle a rejeté notre amour, conserve toujours de l'empire sur nous ; et votre voix éloquente, qui m'a si souvent ranimé dans mes instants de découragement, ne peut être sans effet sur une nature encore plus impressionnable que la mienne. »

Ernest se sépara de Florence à sa porte, et dès qu'il fut chez lui, il envoya son domestique de confiance demander à Chelsea la nouvelle adresse de Cesarini, avec ordre de laisser à cette adresse, si on la découvrait, et, dans le cas contraire, au club des Voyageurs, une enveloppe contenant un billet de banque d'une valeur assez considérable. Si l'on me demande pourquoi Ernest se constituait ainsi le bienfaiteur secret de l'Italien, je dirai que l'on n'a pas bien compris le caractère du premier, autre-

ment on ne s'étonnerait point de ce procédé. Cesarini n'était pas le seul homme de lettres dont il plaignait les fautes et soulageait l'infortune. Son nom figurait très-rarement sur les pompeuses listes de souscription, et il dédaignait le rôle de Mécènes ; mais il avait une sympathie fraternelle pour ses semblables, et une sorte de reconnaissance pour ceux qui aspirent à donner du plaisir, à faire quelque bien aux hommes. Auteur lui-même, il sentait la grandeur de l'obligation contractée par le monde envers les auteurs, obligation payée en calomnies pendant leur vie, et en lauriers stériles après leur mort. L'amour du beau avait conservé, dans le cœur d'Ernest, la charité, la pitié, toutes les dispositions généreuses et sociales.

VII

DON JUAN. — Comment empêcheras-tu ce mariage.

BORRACHIO. — Non pas honnêtement, milord, mais si prudemment que la malhonnêteté sera invisible.

SHAKESPEARE. *Beaucoup de bruit pour rien.*

Ferrers et Cesarini achevaient leur dîner, et tous deux étaient tombés dans le silence, car ils ne pouvaient s'entendre que sur un seul sujet. En ce moment on remit à Lumley un billet de lady Florence. « Voilà un incident heureux, dit-il après avoir lu, lady Florence désire vous voir, et me prie de vous faire passer ce billet ; tenez. »

Cesarini prit le papier d'une main tremblante. La courte missive exprimait seulement le désir de voir le signor le lendemain à deux heures.

« Que me veut-elle ? s'écria l'Italien ; voudrait-elle excuser, expliquer sa conduite ? — Non, non, cent fois non ! Florence n'est pas de caractère à cela ; mais d'après certains mots qui lui sont échappés dans ses conversations avec moi, je pense qu'elle a quelques propositions à vous faire concernant

votre fortune. Ah ! ah ! il me vient une idée. Lumley sonna vivement et demanda si le domestique de lady Florence attendait une réponse ; on lui répondit que oui. — C'est bien, retenez-le un instant. Maintenant, Cesarini, nous avons double sûreté. Passez dans la chambre voisine, mettez-vous à mon secrétaire et écrivez ce que je vais vous dicter à Maltravers. — Moi ! — Oui ! laissez-vous conduire, écrivez, écrivez ; je vous expliquerai ensuite mon projet. »

Cesarini obéit ; la lettre était ainsi conçue :

« Cher Maltravers,

« J'ai appris votre prochain mariage avec lady Florence Lascelles ; permettez-moi de vous féliciter. J'ai surmonté une vaine passion, et je puis contempler votre bonheur sans qu'il me coûte un soupir.

« J'ai réfléchi sur mes anciens préjugés contre le mariage, et je persiste à croire que cet état exige la plus parfaite analogie de caractère, d'habitudes, d'esprit. Combien une telle analogie est rare ! Dans votre cas elle peut exister ; les affections de cette ravissante créature sont sans doute ardentes, et elles sont à vous !

« Écrivez-moi une ligne par le porteur, pour m'assurer que vous croyez à ma sincérité.

« Votre, etc.

« C. CESARINI. »

« Copiez cette lettre, j'ai besoin de la conserver, faites vite. Maintenant cachez et mettez l'adresse sur le duplicata ; c'est bien ; passez dans la salle à manger, remettez vous-même votre missive au laquais de lady Florence, et demandez-lui de la porter au logis de Maltravers, d'attendre une réponse et de la rapporter ici. Dites que je parlerai de cela à sa maîtresse, et donnez-lui une demi-couronne. Allez. — Je ne comprends rien à tout cela, dit Cesarini rentrant dans la chambre, veuillez m'expliquer vos desseins. — Certainement. Je montrerai ce soir à lady Florence le brouillon de la lettre que vous venez d'envoyer à Maltravers, comme une preuve de votre retour à des sentiments modérés et généreux. Observez qu'elle est écrite de manière à ce que l'ancienne lettre de votre rival puisse avoir l'air de répondre à celle-ci. Demain, un mot sur ce billet favorisera l'exécution de notre plan ; et, si vous suivez mes instructions, nous n'aurons pas l'apparence de vouloir produire exprès notre pièce falsifiée, il semblera qu'une impulsion soudaine la tire de vos mains par le désir généreux d'arracher lady Florence à un indigne mari, à un sort infortuné. La fortune nous envoie les meilleures cartes, il nous reste à les jouer à propos. Maltravers est chez lui, j'y suis entré en revenant de Richmond, et j'ai su qu'il ne sortirait pas de la soirée. »

La réponse d'Ernest arriva : elle était brève, écrite à la hâte, mais remplie de la mâle sensibilité

qui le caractérisait. Il exprimait son admiration pour les sentiments actuels de Cesarini ; il revenait sur ses anciennes expressions concernant Florence et avouait l'erreur de son premier jugement ; enfin il employait les moyens les plus délicats pour consoler, ramener Cesarini ; et il terminait en montrant une amitié si vraie et si sincère, un désir de servir si éloigné de l'affectation de patronage, que l'Italien, bien qu'à moitié fou de colère, fut presque attendri. Lumley remarqua le changement de sa physionomie, s'empara de la lettre, la lut, puis la jeta au feu en disant : « Point de preuve contre nous. » Ensuite frappant sur l'épaule du poète, il ajouta : « N'ayez point de remords, car je n'ai vu de ma vie une pièce d'insultante hypocrisie jésuitique de la force de celle-là. Maintenant votre billet pour lady Florence : vos compliments et la promesse d'être chez elle à l'heure indiquée. C'est tout ce qu'il faut. La répétition est finie, le théâtre est arrangé ; je vais à présent m'habiller et j'irai préparer votre entrée en scène par un prologue. »

VIII

..... Æstuat ingens,
Imo in corde pudor mixtoque insania luctu,
Et furis agitatus amor, et conscia virtus.

VIRGILE.

Exact à son rendez-vous, Cesarini se présenta chez lady Florence. Elle avait désiré se préparer à cette entrevue critique; mais comme cela arrive aux personnes peu accoutumées à dominer leurs émotions, son visage décelait son trouble intérieur. Lumley avait laissé tomber la veille certaines paroles qui avaient banni le sommeil de ses yeux, la paix de son âme.

Elle se leva évidemment très-émue et les joues plus vivement colorées que de coutume, quand Cesarini entra et la salua gravement. Après un silence embarrassant, elle reprit sa fermeté, et avec la dextérité délicate d'une femme, elle représenta à l'Italien la nécessité d'accepter l'honorable indépendance qu'on lui offrait. « Vous avez des talents, dit-elle en terminant, vous avez des amis, de la jeunesse, profitez de ces dons de la nature et de la fortune, pour vous avancer dans une carrière que

le Dante, ajouta Florence avec un demi-sourire, ne considéra pas comme incompatible avec la poésie. — Je ne répugnerai à aucun emploi, dit Cesarini avec effort, s'il m'arrache d'un pays qui n'a plus de charme pour moi. Je suis reconnaissant de votre bonté, et je vous obéirai. Puissiez-vous être heureuse..., et cependant..., non, non..., vous serez heureuse! Lui-même, *lui*, tôt ou tard, il vous verra telle que je vous vois. — Je sais, dit Florence d'une voix entrecoupée, que vous avez sagement et généreusement maîtrisé une illusion passée. M. Ferrers m'a permis de voir la lettre que vous avez écrite à Ern... à M. Maltravers; elle est digne de vous, elle m'a touchée sensiblement; mais j'espère que vous perdrez vos préjugés contre... — Arrêtez, interrompit Cesarini, Ferrers ne vous a pas montré la réponse à cette lettre? — Non. — J'en suis bien aise. — Pourquoi? — N'importe. Dieu vous bénisse, adieu! — Non, je vous en supplie, encore un instant. Qu'est-ce qui pouvait être pénible pour moi dans cette réponse? Lumley m'a fait entendre vaguement des choses fâcheuses; mais il a refusé de rien spécifier; soyez plus franc. — Je ne le puis, ce serait une perfidie. — Non, ce serait de la bonté, de la pitié. Montrez-moi cette lettre. — Vous ne pourriez la supporter, vous me haïriez pour la douleur qu'elle vous aurait causée. Laissez-moi partir. — Malheureux! Vous outragez Maltravers. Je le vois maintenant. Vous essayez de noircir sour-

dement celui que vous n'oseriez diffamer ouvertement. Allez, je me suis déjà rendue assez coupable en vous écoutant. Allez ! — Lady Florence, ne tentez pas de vous détromper. Voici la lettre; vous reconnaissez son écriture ? Voulez-vous la lire ? Je ne vous y engage point. — Je ne croirai que mes propres yeux : donnez. — Attendez ; j'exige deux conditions : d'abord votre promesse la plus sacrée de ne point dire à Maltravers, sans mon consentement, que je vous ai montré cette lettre. Ne croyez pas que je craigne sa colère. Non ! mais, dans le combat mortel qui suivrait cette explication, votre réputation serait compromise, et moi-même (mon excuse étant inconnue), je paraîtrais avoir manqué à l'honneur en cédant à vos désirs, en vous avertissant, pendant qu'il en était encore temps, de ne point échanger l'amour contre l'avarice. Promettez-vous ce que je vous demande ? — Je vous le promets, je vous le promets solennellement. — De plus, assurez-moi que vous ne garderez point la lettre, que vous me la rendrez. — Je vous le promets encore. Eh bien donc ? La lettre ? — La voilà. »

Florence saisit et lut rapidement le document fatal. Son cerveau était troublé ; ses yeux voilés d'un nuage ; un son pareil au son des vagues tintait dans ses oreilles, elle était étourdie, prête à tomber en défaillance ; mais elle put lire. Elle vit que cette lettre répondait à celle de Castruccio, que

l'on y déclarait l'impossibilité de l'aimer, le dégoût de son caractère, et presque la nature mercenaire des motifs qu'on avait eus de demander sa main. Ainsi, même dans ce fort où elle avait renfermé toutes ses affections, elle n'était pas la belle, la bien-aimée Florence, mais Florence la grande, la riche héritière. Le monde qu'elle avait bâti sur la fidélité, sur l'amour sincère de Maltravers, s'éroulait sous ses pieds. La lettre tomba de ses mains ; un frisson général contractait ses muscles, ses dents étaient serrées, ses joues blanches et froides comme du marbre.

« O Dieu ! s'écria Cesarini, saisi de remords, parlez-moi, Florence ! Je suis coupable, oubliez cette lettre odieuse. J'ai été faux, perfide. — Ah ! répétez ces paroles ; dites-moi... ; mais non, je me le rappelle, il m'a répondu de votre honneur, lui, si pénétrant, si bon juge du cœur humain ; il a dit que votre honneur était incorruptible. Vous avez dit la vérité. Je vous remercie. Vous m'avez sauvée d'une terrible destinée. — O lady Florence, chère, trop chère... Cependant, cela se pourrait-il... ? Hélas, elle ne m'écoute pas, » murmura Cesarini, tandis que Florence, pressant ses mains contre ses tempes, parcourait la chambre d'un pas en même temps précipité et chancelant. Enfin, elle s'arrêta en face de Cesarini, le regarda fixement, lui rendit la lettre sans dire un mot, et lui montra la porte.

« Non, non, ne m'ordonnez pas de vous laisser

ainsi, dit Cesarini, tremblant de repentir, bien que presque fou de jalouse rage, en voyant ces marques évidentes de l'amour de Florence pour son rival. — Allez, mon ami, dit-elle d'un son de voix singulièrement doux et modéré. Ne craignez rien pour moi. J'ai plus d'orgueil que de tendresse; ami, il est des combats dans le cœur d'une femme, qui ne doivent se trahir aux yeux de personne, hors à ceux d'une mère. Hélas! je n'en ai point. Dieu aura pitié de celle qu'il a fait naître orpheline. Allez, quand nous nous reverrons, je serai calme.»

Elle lui tendit la main; l'Italien tomba à ses pieds, baisa convulsivement cette main tremblante, et, craignant de se fier plus longtemps à ses forces, il disparut.

Il était à peine sorti quand Maltravers, à cheval, entra dans la rue. En mettant pied à terre, il regarda à la fenêtre et baisa sa main pour saluer lady Florence, qui se tenait là pour l'attendre, mais avec des sentiments bien différents de ceux qu'il lui supposait. Il entra dans la chambre gaie-ment et d'un pas léger.

Florence ne fit aucun mouvement pour le recevoir. Il s'approcha, prit sa main, elle la retira en frémissant.

« Êtes-vous souffrante, Florence? — Je ne souffre plus, je suis guérie. — Que voulez-vous dire? Pourquoi vous détourner de moi? »

Lady Florence fixa ses yeux sur lui, ses yeux

qui littéralement lançaient des flammes; et ses lèvres tremblaient d'indignation méprisante.

« Monsieur Maltravers, dit-elle, je vous connais enfin. Je comprends les sentiments qui vous ont fait désirer de vous marier avec moi. O Dieu! pourquoi, pourquoi m'avez-vous donné cette malédiction des richesses? pourquoi m'avez-vous créée pour être un objet de basse ambition, de spéculation vénale? Prenez mes biens, monsieur Maltravers, puisque ce sont eux que vous estimez. Le ciel sait que je puis m'en dépouiller sans regret; mais laissez la malheureuse que vous avez longtemps abusée, et qui maintenant, toute malheureuse qu'elle est, renonce à vous et vous méprise. — Lady Florence, ai-je bien entendu? qui m'a accusé auprès de vous? — Personne, monsieur, personne; je n'aurais cru personne. Il vous suffit de savoir que je suis convaincue que notre union ne serait heureuse ni pour l'un ni pour l'autre: pas une question de plus. Tout commerce entre nous est à jamais rompu. — Arrêtez, dit Maltravers avec une froide et grave solennité, un mot de plus, et le gouffre que vous ouvrez entre nous ne pourra plus être franchi. Arrêtez. — N'affectez pas, s'écria l'infortunée jeune femme, excitée par ce qu'elle considérait comme une hypocrisie invétérée, hardie, n'affectez pas cette supériorité hautaine, elle ne m'en imposera plus. J'étais votre esclave parce que je vous aimais. Ma chaîne est brisée. Je vous hais et je vous

méprise. La bassesse mercenaire de votre âme me rappelle la différence de rang que j'avais oubliée. A dater de ce moment, monsieur Maltravers, je suis lady Florence Lascelles, et par ce titre seul vous devez me connaître; sortez, monsieur. »

Pendant ce discours proféré avec une véhémence qui décomposait tous ses traits, Florence perdit, aux yeux du fier Maltravers, toute sa beauté; l'ange lui parut transformé en furie, comme par une baguette magique, et le regard qu'il attachait sur ce visage déformé par l'agonie de la colère, de la douleur, ce regard était froid, glacial, plein d'amertume.

« Écoutez-moi, lady Florence Lascelles, dit-il avec beaucoup de calme. Vous avez prononcé ce que vous ne pourrez jamais révoquer. Si vous étiez ma femme, la mère de mes enfants, si c'était là le premier discours insultant que vous m'auriez adressé après de longues années de dévouement conjugal, ces seules paroles suffiraient pour éteindre tout mon amour, pour effacer tout souvenir, hors celui qu'elles pourraient laisser. Si vous veniez à découvrir un jour que vous m'avez mal jugé, et si vous imploriez à mes pieds mon pardon, je ne voudrais pas l'accorder. Pas un homme, pas une femme, ne fera oublier ou pardonner à Ernest Maltravers une phrase qui l'aurait accusé de déloyauté. Je vous dis adieu pour toujours, et mes derniers mots vous condamnent au plus terrible des châtimens, les remords tardifs. »

Il se retira lentement; et quand la porte se referma sur cette forme élevée et majestueuse, Florence sentit que sa malédiction commençait à s'accomplir. Elle courut à la fenêtre, elle l'aperçut encore, son cheval l'emportait rapidement. Ah! quand pourront-ils se revoir?

IX

Et maintenant je vis. Hélas ! pourquoi ? et dans mon angoisse, j'ai tant prié pour cesser d'exister !

WORDSWORTH.

Vers neuf heures, le même soir, Maltravers était seul dans sa chambre. Sa voiture était à la porte, ses domestiques faisaient des préparatifs de voyage ; il partait cette nuit pour Burleigh. Son esprit irrité, indigné, demandait la solitude. En ce moment Lumley Ferrers entra, sans se faire annoncer.

« Vous excuserez la liberté que je prends, dit-il avec son aisance ordinaire ; mais... — Mais quoi, monsieur ? Je suis occupé. — Je vous retiendrai peu, Maltravers. Vous êtes mon ancien ami. Je conserve de l'estime, de l'intérêt pour vous, bien que des habitudes différentes nous aient éloignés l'un de l'autre. Je viens à vous de la part de ma cousine, de Florence. Quelque malentendu paraît avoir eu lieu entre vous ; je suis allé chez elle aujourd'hui ; vous veniez de la quitter. Sa douleur m'a touché. On lui a conté je ne sais quels commérages ; les femmes sont faibles, crédules. Éclaircissez les

choses, et je suis sûr que tout se pacifiera. — Ferrers, si un homme m'avait parlé comme lady Florence m'a parlé, son sang ou le mien aurait coulé. Et pensez-vous que des paroles qui m'auraient forcé à commettre le crime d'homicide si elles eussent été dites par un homme, soient pardonnables dans la bouche de la femme à laquelle je voulais donner mon nom ? Jamais ! — Bah ! bah, les paroles des femmes sont du vent. Ne renoncez pas à un si magnifique mariage pour une bagatelle. — Osez-vous, monsieur, m'imputer des motifs mercenaires ? — Dieu m'en garde ! Je ne suis pas poltron, vous le savez ; mais je n'ai pas du tout envie de me battre avec vous. — Je crois vos intentions bonnes, mais la brèche est impossible à combler ; toute récrimination serait inutile et pénible. Je suis obligé de vous souhaiter le bonsoir. — Votre résolution est-elle définitive ? — Oui. — Même si lady Florence faisait *amende honorable* ? — Rien de la part de lady Florence ne pourrait changer ma décision. La femme qu'un homme d'honneur, un gentilhomme anglais, choisit pour la compagne de sa vie, ne doit pas écouter un seul mot injurieux à celui dont le nom sera le sien, dont la bonne réputation se réfléchira sur elle ; et si sa bouche, qui devrait le consoler de la calomnie, sert à la propager, une telle femme peut être belle, riche, spirituelle, admirée, elle apportera une malédiction à celui qui la recevra dans ses bras. J'ai échappé

à cette malédiction. — Dois-je dire cela à ma cousine? — Comme il vous plaira. Maintenant, Ferrers, écoutez-moi. Je ne vous accuse point; je ne vous soupçonne point. Je ne puis et ne désire pas lire au fond de votre cœur; mais si vous avez insinué, soit directement, soit indirectement, à lady Florence, des idées injurieuses à mon honneur, à ma foi, vous avez à répondre de beaucoup de mal, et le temps de régler nos comptes, vous et moi, arrivera tôt ou tard. — Monsieur Maltravers, aucun motif ne peut excuser entre nous une affaire qui compromettrait la réputation de ma cousine, autrement, nous ne nous quitterions pas sans nous être mutuellement préparés à une rencontre plus hostile. Je supporte votre langage; et moi aussi, quoique je ne sois pas philosophe, je sais pardonner. Allons, mon cher, vous êtes échauffé, c'est très-naturel. Séparons-nous amis; votre main. — Si vous prenez ma main, Lumley, vous êtes innocent, et je vous ai outragé!»

Lumley sourit, et pressa cordialement la main de son ancien ami.

Maltravers descendit bientôt après lui; et Lumley tournait le coin de la rue de Curzon, quand une voiture passa rapidement à côté de lui, et la clarté des lampes lui montra le visage sévère et pâle d'Ernest.

Il tombait une petite pluie glacée; c'était une de ces soirées humides et malsaines fréquentes à la fin

de l'automne à Londres. Cependant Ferrers, insensible au temps, marchait lentement, et plongé dans la rêverie, vers la maison de sa cousine. Il jouait gros jeu, la chance avait été jusqu'alors en sa faveur; toutefois, il était troublé, mal à son aise. Sa conscience était tolérablement armée contre le repentir, autant par la légèreté que par la force de son caractère; et il espérait que sa connaissance du cœur humain et la séduction de ses manières pourraient, une fois Maltravers évincé, lui faire obtenir, avec la main de lady Florence, l'objet de son ambition. Il comptait moins sur l'affection que sur le dépit pour la décider en sa faveur.

Ainsi raisonnait Ferrers; mais il était cependant inquiet, agité. La vérité pouvait être dite, et, malgré toute son audace, tout son mépris pour les autres, toute sa confiance en lui-même, son esprit reconnaissait la supériorité de Maltravers. Il craignait la colère du lion, si elle était excitée à bon escient. Le caractère de Ferrers avait quelque rapport avec celui d'une femme, d'une femme sans honneur, subtile, ambitieuse et d'une haute intelligence. Il sentait dans Ernest la dignité des seigneurs de la création, et, d'avance, il était terrifié à l'idée de la vengeance dont le poids mortel pouvait tomber sur lui.

Son esprit avait cependant repris son élasticité, lorsque, tout proche de la maison de lord Saxingham, quelqu'un saisit son bras avec force, et il

reconnut, à son inexprimable surprise, lady Florence Lascelles.

« O ciel ! est-il possible ? s'écria-t-il, vous, seule dans les rues, à cette heure et dans une nuit semblable ! quelle folie ! quelle imprudence ! — Ne me dites rien, je suis assez près de la folie, je ne pouvais rester, je ne pouvais braver la tranquille solitude... encore moins le visage de mon père... je ne le pouvais pas ; mais parlez vite, que dit-il ? quelle est son excuse ? dites-moi tout ; je m'accrocherai à une paille. — Est-ce la fière lady Florence que j'entends ? — Non, c'est lady Florence humiliée, atterrée ! j'en ai fini avec l'orgueil. Oh ! parlez-moi ! — Ah ! quels trésors renferme ce cœur ! comment peuvent-ils être rejetés ? — Il a nié ! — Il n'a rien écouté ; il se dit heureux d'avoir échappé, ce sont ses propres mots, à un lien dans lequel son cœur n'était pas engagé ; il est indigne de vous, il faut l'oublier. »

Florence tremblait, Ferrers prit son bras, et, en le passant sous le sien, il toucha sa main non gantée, c'était l'attouchement d'une glace.

« Que penseront les domestiques ? dit Ferrers en arrivant à l'hôtel ; quel prétexte donner ? »

Florence ne répondit point ; mais, tandis que la porte s'ouvrait, elle dit très-bas : « Je suis malade, bien malade ; » et elle se pressa contre Ferrers avec cette pesanteur énervée qui annonce la défaillance. La lumière éclaira son visage et ceux des laquais sur lesquels se peignait un étonnement non déguisé.

Par un violent effort, lady Florence surmonta sa faiblesse, car elle n'en avait pas fini avec l'orgueil ; elle traversa le vestibule de son pas majestueux, monta lentement l'escalier et gagna sa chambre solitaire où elle tomba sans connaissance sur le plancher.

LIVRE IX.

Ἀχέρωντι νομφεύσω.

SOPHOCLE, *Antig.*

Je pars, je suis la fiancée de l'Achéron.

Μέλλοντα ταῦτα.

Ibid.

Toutes ces chances sont dans l'avenir.

PAUS. — Moi aussi j'ai des oracles dignes d'être entendus.

ARISTOPHANE.

Je ne sais si le monde apercevra les sublimes et belles choses contenues en cet ouvrage ! Ma douce Alice, je puis parler de vous sans vanité d'auteur ; car la nature vous a créée, je ne fais que la copier ; ce monde peut-il sentir combien était exquise cette innocence innée, que le vice ne pouvait corrompre ? Vous, Alice, vous que la poésie elle-même n'aurait pu tirer d'une imagination gorgée de richesses ; vous, le simple calque de la réalité ! Deux ans, oui, seulement deux petites années plus tôt, j'aurais gâté cette toile qui réfléchit purement votre image. Emporté par mon enthousiasme, j'aurais voulu relever, enrichir vos teintes modestes et délicates, et j'aurais gâté leur suave harmonie. Mais patience, la suite de vos aventures est encore dans l'avenir. Et vous, mon banquier, mon excellent, mon respectable banquier, plus d'un lecteur vous aurait mieux aimé si je vous avais barbouillé avec un plus grossier pinceau, sous la forme scélérate d'un tar-

tufe, d'un Begears; et Lumley Ferrers, aux manières de cire, au cœur de marbre; et Florence, l'incomparable, l'orgueilleuse Florence, et Maltravers lui-même, avec ses changements progressifs, ses tons variés, oh! combien le monde m'aurait trouvé plus habile, si, au lieu de ces combinaisons nouvelles de l'humaine nature, j'avais ébauché un coquin, un homme vertueux, un nain, une caricature bouffonne; et puis on imaginera, Ernest Maltravers, que vous êtes mon portrait, parce que vous êtes homme de lettres et politique. Le soupçon serait flatteur pour moi, mais il n'y a pas même ressemblance de famille. Hélas! je voudrais pouvoir me peindre moi-même; mais quel auteur a jamais pu imiter ses propres traits? nous sommes trop variés, trop compliqués pour être représentés dans aucune de nos créations.

Non, Ernest Maltravers, vous êtes un original, non une copie; vous n'intéresserez pas les jeunes demoiselles et les jeunes messieurs autant que si vous étiez un imposteur audacieux, défiant, avec une impudente ironie, la société, ses usages, ses lois. Que nous importe, Ernest? nous devons prendre le temps comme il est; et cependant, si les jugements d'aujourd'hui sont superficiels, nous n'entendrons peut-être pas ceux de demain! Hélas! les fleurs de la terre sont déjà fanées, la coupe d'or s'est brisée à la fontaine! Ah! beaux jours de la jeunesse, quand je n'avais point de nom, point d'ex-

périence; ah! si je pouvais vous rappeler! Peut-être dans la vieillesse votre ombre me reviendra, sinon votre lumière; car, après avoir vu tout, éprouvé tout, nous retournons au point d'où nous sommes partis; et, dans le miroir de la mémoire, la figure de l'espérance nous apparaît de nouveau. Je languis après l'heure où, rompant ma baguette et jetant mes livres magiques, je ferai disparaître l'île que j'ai bâtie dans un désert. Tous les jours je deviens plus égoïste. « Mais qu'est-ce que cela fait à votre histoire? » crie un brave lecteur. Monsieur, pardonnez-moi, tout ce qui concerne l'auteur éclaircit, embellit l'ouvrage; nous autres écrivains, nous ne sommes pas de moitié assez égoïstes! vous vous impatientez, vous trépignez: levons la toile.

Amoy

II

Là gît l'action dans sa véritable nature...
Alors, que reste-t-il à faire? Tenter ce que
peut le repentir.

Hamlet.

Je crains qu'il ne soit mort avant mon arrivée.

Le roi Jean.

C'était une belle journée de décembre ; Lumley Ferrers sortait de la maison de lord Saxingham. Les marteaux de la porte étaient emmaillotés, les fenêtres du second étage en partie fermées, la maladie était dans ces murs. Le visage de Lumley était d'une gravité inaccoutumée, il était même triste. « Si jeune ! si belle ! murmurait-il. Si j'ai aimé une femme en ma vie, c'est elle ; oui, je crois que je l'aimais, et cet amour sera mon excuse. Je me repens de ce que j'ai fait, mais pouvais-je prévoir qu'un pur stratagème d'amant aurait de tels effets ? Les métaphysiciens ont raison de le dire, nous ne concevons pas les sentiments que nous n'avons pas éprouvés. Un petit désenchantement d'amour ne m'aurait pas fait grand mal, il est étrange qu'elle ait pris cela d'une manière aussi

grave ; je suis dans une mauvaise veine. Le vieux Templeton, je lui demande pardon, lord Vargrave qui, par parenthèse, rajeunit tous les jours, cet oncle éternel paraît monté contre moi ; l'idée de mon mariage avec Florence le choque, je ne sais pas pourquoi ; et, lorsque je lui ai fait entendre que mes espérances pourraient se réaliser, il m'a dit que cela contrariait des plans qu'il avait formés ; je ne puis les deviner. Et le gouvernement qui offre cette place à Maltravers au lieu de moi ! Dans le fait, mon étoile n'est pas ascendante. Pauvre Florence ! ah ! je donnerais beaucoup pour apprendre qu'elle est mieux. J'ai fait quelque chose de très-vilain, mais je croyais seulement faire quelque chose de très-ingénieux ; toutefois, le regret est un sentiment de fou. Par Jupiter ! en parlant de fous, voici Cesarini. »

Pâle, décharné, hagard, Cesarini, le chapeau enfoncé sur ses yeux, la toilette négligée, l'air farouche et agité, traversa la rue et aborda Lumley.

« Nous l'avons tuée, Ferrers ; une ombre vengeresse nous hantera jusqu'à notre dernier jour. — Parlons en prose : je ne suis pas poète. — Elle est plus mal aujourd'hui, dit Cesarini d'une voix creuse et gémissante. J'erre comme un fantôme autour de sa maison, j'interroge tous ceux qui en sortent : dites-moi, oh, dites-moi, avez-vous de l'espoir ? — Je ne l'ai pas entièrement perdu, répliqua Lumley avec chaleur. La maladie n'a pris un aspect alarmant

que depuis peu de jours : d'abord c'était seulement un rhume sérieux qu'elle avait pris en s'exposant à l'air pluvieux du soir ; maintenant on craint que le mal ne se soit fixé sur ses poumons, mais si nous pouvons la conduire sur le continent, nous la sauverons. — Vous le pensez, de bonne foi ? — Je le pense. Courage, ami, ne vous faites point de reproches, nous ne sommes pour rien dans cet accident ; elle est malade d'un rhume, non d'une lettre, mon cher ! — Non, non, je juge son cœur d'après le mien. Oh ! si je pouvais rappeler le passé ! Regardez-moi, je suis l'ombre de ce que j'étais ; nuit et jour le souvenir de ma perfidie me ronge de remords. — Bah ! nous irons ensemble en Italie ; et, dans votre belle patrie, l'amour remplacera l'amour. — Ferrers, je suis à demi résolu... — Ah ! ah ! résolu à quoi ? — A lui écrire, à lui révéler tout. »

Le teint vigoureux de Lumley devint livide, son front prit une sombre et terrible expression. « Faites cela, dit-il, et tombez sous ma main le jour suivant ; ma balle, dans de moins importantes querelles, n'a jamais erré. — Osez-vous me menacer ? — Osez-vous me trahir ? trahir celui qui ne s'est rendu coupable que pour vous servir ; qui vous aurait assuré l'épouse la plus charmante et la fortune la plus colossale de l'Angleterre ; celui dont le seul tort envers vous est de n'avoir pu commander à la vie, à la santé ? — Pardonnez, dit l'Italien avec une grande émotion, pardonnez-moi, et ne vous méprenez point sur mes

intentions ; je ne voudrais pas vous trahir, les coquins ont de l'honneur entre eux ; je voudrais avouer mon crime, mais je ne révélerai jamais le vôtre ; pourquoi le ferais-je ? cela n'est pas nécessaire. — Parlez-vous sérieusement ? êtes-vous sincère ? — Sur mon âme, je le suis. — Alors, en effet, vous êtes digne de mon amitié. Vous voulez prendre sur vous le *faux* ; c'est un vilain mot ; mais c'est pour éviter une circonlocution : vous voulez, dis-je, prendre sur vous toute l'affaire ? — Je le veux. »

Ferrers réfléchit un moment et dit ensuite brusquement :

« Voulez-vous vous engager à cela par serment ? — Je jure, par tout ce qu'il y a de plus sacré, que je ne vous compromettrai point. — Alors, écoutez-moi, Cesarini. Si, demain, lady Florence est plus mal, je ne mettrai aucun obstacle à votre confession, dans le cas où vous seriez déterminé à la faire ; et, de plus, j'emploierai l'influence que vous me laisserez, à pallier vos torts. Cependant, abandonner toutes vos espérances ; jeter une femme tant aimée dans les bras d'un homme si justement abhorré, c'est grand, c'est noble, c'est au-dessus de ma portée ! Suivez vos propres impulsions. »

Cesarini allait répondre, quand un domestique, à cheval, tourna le coin de la rue, presque au galop. Il s'arrêta tout à coup en voyant Lumley, et sauta à terre.

« Oh ! monsieur Ferrers, dit cet homme respirant

à peine, je viens de chez vous, on m'a dit que je vous trouverais chez lord Saxingham, j'y allais... — Bien, bien; qu'est-ce qu'il y a? — Mon pauvre maître... milord, je veux dire... — Que lui est-il arrivé? — Une attaque d'apoplexie, monsieur! Les médecins sont autour de lui; madame m'envoie vers vous, car milord ne peut parler. — Donnez-moi votre cheval: allongez les étriers.»

Tandis que le groom arrangeait la selle, Ferrers dit à Cesarini: « Ne faites rien imprudemment; je veux dire, ne faites rien sans me consulter, mais songez que je compte à tout événement sur votre promesse, votre serment. — Vous pouvez y compter. — Adieu donc, » dit Lumley en montant à cheval; et une seconde après, il était hors de vue.



O monde, tu étais la forêt de ce lièvre.

Es-tu là, mort?

Jules César.

En descendant de cheval, Lumley fut frappé du désordre, du bruit qui régnaient dans cette maison où l'œil sévère du maître maintenait à l'ordinaire un repos, un silence aussi complets que si les affaires de la vie usuelle avaient été conduites par un mécanisme semblable à celui d'une pendule. Il aperçut d'abord, sur la pelouse, les vieilles femmes qui avaient le soin d'arracher les mauvaises herbes et de nettoyer les allées, rassemblées en groupe au lieu de travailler, secouant leur tête de concert, et se communiquant leurs commentaires et leurs pronostics par un chuchotement confus. Dans la salle à manger, une fille de cuisine, la première que Lumley eût jamais vue en ce logis, tant les rouages domestiques y restaient cachés, une fille de cuisine, appuyée sur son balai, écoutait, bouche béante, les nouvelles que lui contait le laquais. On eût dit qu'à l'instant où les rênes d'une discipline austère

s'étaient relâchées, l'humaine nature s'empressait d'échapper à cette tranquillité artificielle qui lui avait été forcément imposée dans cette demeure paisible et régulière.

« Comment est-il? — Milord est mieux, monsieur. Il a, je crois, parlé. »

En ce moment un jeune visage gonflé et rougi par les pleurs se montra en haut de l'escalier et bientôt Évelyne s'élança dans la salle.

« Oh! venez, venez, cousin Lumley, il ne peut mourir en votre présence; vous empêchez toujours les choses tristes; vous êtes si gai, si bon! Il ne mourra point; vous ne le croyez pas? Laissez-moi vous accompagner; ils n'ont pas voulu me laisser auprès de lui! — Chut, ma chère petite, chut! suivez-moi tout doucement; bien. »

Lumley arrive à la porte, frappe légèrement, entre et l'enfant aussi, sans qu'on l'aperçût ou sans qu'on voulût s'opposer à son approche. Lumley écarta les rideaux, le nouveau lord gisait sur son lit, la tête soutenue par des oreillers, les yeux grands ouverts; le regard voilé, mais non insensible, et tous les traits horriblement altérés. Lady Vargrave était à genoux de l'autre côté du lit, une main serrée dans celle de son mari, de l'autre bassinant ses tempes, et des larmes coulant sans bruit, mais abondantes et rapides, sur ses joues de lis.

Deux médecins étaient en conférence dans l'embrasement d'une fenêtre; un apothicaire mêlait des

drogues sur une table; et deux des servantes, les plus âgées de la maison, se tenaient le plus près possible des médecins, afin d'entendre ce qu'ils disaient.

« Mon cher, mon bon oncle, comment êtes-vous? dit Lumley. — Ah! vous êtes donc venu! dit le mourant d'une voix faible mais distincte. C'est bien, j'ai beaucoup de choses à vous dire. — Mais non pas maintenant, non pas maintenant, vous êtes encore trop faible, » dit la femme d'une voix suppliante.

Les médecins s'approchèrent du lit. Lord Vargrave fit un signe de la main et souleva sa tête.

« Messieurs, dit-il, je sens que la mort me presse; il est urgent pour moi de conférer avec mon neveu pendant que j'ai l'usage de mes sens. Ce moment est-il celui que je dois saisir? si je diffère, êtes-vous sûr que j'en retrouve un autre? »

Les docteurs se regardèrent.

« Milord, dit l'un d'eux, votre esprit sera peut-être soulagé par une conversation avec votre neveu, et vous pourrez ensuite vous tranquilliser et tâcher de sommeiller. — Alors prenez ce cordial, » dit le second docteur.

Le malade obéit. Un des médecins fit un signe à Lumley et le prit à part.

« Enverrons-nous chercher le notaire de sa seigneurie? demanda le docteur. — Je suis son héritier légal, pensa Lumley; puis il répliqua: Non,

mon cher monsieur, non ; je ne pense pas que cela soit nécessaire, à moins qu'il n'en témoigne le désir. Sans doute mon pauvre oncle a déjà réglé ses affaires temporelles. Que pensez-vous de son état? »

Le médecin hocha la tête. « Je vous parlerai, dit-il, quand vous aurez quitté milord. — Qu'est-ce qu'il y a? dit le malade vivement, presque avec colère. Sortez tous, laissez-moi seul avec mon neveu. »

Les docteurs se retirèrent, les vieilles femmes les suivaient à regret, quand soudain la petite Évelyne s'avança et se jeta sur le sein du moribond en sanglotant comme si son cœur allait se briser.

« Mon pauvre enfant, ma douce Évelyne, mon trésor, dit lord Vargrave d'une mourante voix en la serrant de ses faibles bras. Je vous bénis, je vous bénis ! Et Dieu vous bénira. Ma femme, ajouta-t-il avec un accent de tendresse que jamais Lumley n'avait remarqué en lui lorsqu'il parlait à lady Vargrave ; ma femme, si ce sont les dernières paroles que je vous adresse, qu'elles soient l'expression de ma reconnaissance pour des devoirs si pieusement remplis ; vous ne m'avez pas aimé, cela est vrai, et dans l'orgueil de la santé, cette idée souvent m'a rendu injuste envers vous ; j'ai été un mari sévère... ; vous avez eu beaucoup à supporter... , pardonnez-moi ! — Oh ! ne parlez pas ainsi. Vous avez été plus noble, plus tendre que je ne le méritais. Que ne vous dois-je pas ! et combien j'ai fait peu en retour de tant de bontés ! — Je ne puis sup-

porter cela... , laissez-moi, laissez-moi, mon amour. Je puis vivre encore... , je ne désire pas mourir. Peut-être cette coupe sera détournée de mes lèvres. Allez, allez... , et vous, mon enfant. — Ah ! laissez-moi rester ! »

Lord Vargrave embrassa la petite créature qui s'attachait à son cou avec une tendresse passionnée, puis il la plaça dans les bras de sa mère et retomba épuisé sur son oreiller. Lumley, le mouchoir sur les yeux, ouvrit la porte à lady Vargrave qui sanglotait douloureusement, et, la refermant avec soin, il reprit sa place à côté de son oncle.

Quand Lumley Ferrers sortit de cette chambre, son visage était sombre, agité plutôt que triste. Il se hâta de passer dans la pièce qu'il avait coutume d'occuper, et resta là pendant quelques heures, tandis que son oncle dormait d'un long et paisible sommeil. Mais la femme et la belle-fille continuèrent de veiller auprès du malade.

Un peu avant minuit, le plus âgé des médecins entra dans la chambre du neveu. « Votre oncle vous demande, dit-il, monsieur Ferrers, et je crois devoir vous dire que sa dernière heure approche. Nous avons fait tout ce qui dépendait de nous. — Connait-il son état? — Oui ; il a passé les deux dernières heures en prières. C'est une mort chrétienne, monsieur. — Hom ! » dit Ferrers en suivant le médecin.

La chambre était obscure, une seule lampe cou-

verte brûlait sur une table, à côté du livre qui annonce la vie dans la mort; et sur les traits de la mère et de l'enfant prosternés, on voyait une vénération profonde qui maîtrisait la douleur.

« Approchez, Lumley, dit le moribond. Vous êtes seuls ici, tous les trois, vous les plus proches, les plus chers de ceux que je laisse sur la terre. C'est bien. Lumley, vous savez tout. Ma femme, il sait tout. Ma fille, donnez votre main à votre cousin. Vous êtes sa fiancée. Quand vous serez grande, Évelyne, vous saurez que ma dernière volonté a été que vous soyez l'épouse de Lumley Ferrers; que ma dernière prière a été pour l'accomplissement de cette union. En vous donnant cet ange, Lumley, je répare toute mon injustice apparente envers vous. Et vous, mon enfant, je vous assure le rang, les honneurs dont il ne m'est pas permis de jouir. Soyez tendre et indulgent pour elle, Lumley; votre cœur est franc et bon, qu'il soit son refuge. Elle n'a jamais entendu un mot dur. Que Dieu vous bénisse tous... et que Dieu me pardonne; priez pour moi. Lumley, demain vous serez lord Vargrave, et bientôt, ma chère, vous serez (ici un sourire triomphant, mais effrayant par la lutte qu'il manifestait entre la mort et la vie, passa sur les traits du mourant), vous serez lady... lady Vargrave... lady... lady Var... »

Ces mots expirèrent sur ses lèvres tremblantes; il se tourna de l'autre côté du lit, et respira encore pendant plus d'une heure, mais il ne parla plus.

IV

Les espérances, les craintes se réveillent alarmées, et regardent au delà de l'étroit espace de la vie, dans un abîme sans fond.

YOUNG.

Adieu, fierté dédaigneuse, orgueil virginal, adieu!

SHAKESPEARE.

La blessure que Maltravers avait reçue était cuisante et profonde. Il n'avait jamais senti un amour très-violent pour Florence; mais dès l'instant où la surprise, l'attendrissement, l'avaient entraîné à prendre le rôle d'amant déclaré, sa loyauté délicate lui défendit de voir lady Florence autrement que sous ses plus brillants aspects. Il tâcha d'enflammer son imagination reconnaissante en pensant à la beauté, à l'esprit, au noble caractère de sa future compagne, surtout à sa tendresse pour lui. Il était ainsi parvenu à concentrer sur elle ses espérances, ses desirs; l'idée de l'avenir ne pouvait plus être séparée dans son esprit de l'idée de Florence. Peut-être il sentit d'autant plus amèrement ses accusations inattendues, foudroyantes et si durement exprimées, qu'elles portaient sur l'honneur, non

sur les affections, et qu'elles ne pouvaient de son côté être adoucies par les mille excuses, les mille souvenirs qu'un amour passionné aurait inventées ou rappelés. Ce qu'il éprouva, c'était le ressentiment vif et durable d'une insulte faite à sa vanité, à son orgueil, à son honneur ! un ressentiment qui dénatura, aigrit, endurcit son caractère. Et ce coup l'atteignit dans le temps où il se trouvait le plus mécontent sous d'autres rapports. Il était révolté de l'insouciance inerte des principaux moteurs des affaires publiques ; il commençait aussi à sentir la stérilité de la renommée littéraire. A trente ans il voyait déjà derrière lui l'élasticité courageuse de la première jeunesse, et il avait déjà brisé plusieurs des jouets que l'ambition conserve ordinairement pour amuser notre maturité. Toujours aspirant à quelque chose de plus raffiné, de plus exalté, que la vie réelle, chaque nouvelle preuve de la bassesse des hommes et de l'indignité de leurs objets attristait, irritait son esprit trop exigeant. Il n'avait pas acquis une science indispensable à celui qui veut mettre en pratique sa philosophie, et sans laquelle son génie ne produira jamais des fruits proportionnés à l'abondance de ses fleurs ; il n'avait pas acquis la science de vivre en repos au milieu du monde tel qu'il est.

Les consolations ordinaires des autres hommes ne pouvaient convenir à Maltravers. Hautain, sauvage, dédaigneux, il s'était renfermé dans la soli-

tude austère de Burleigh, où ses journées se consumaient en courses vagabondes, et ses soirées en lectures indolentes, presque sans intérêt. Il avait tant appris en observant, en lisant, que les livres ne pouvaient lui montrer beaucoup de choses nouvelles ; et les biographies des auteurs augmentaient encore sa mélancolie. Il les voyait, ces esclaves de la lampe, suivre leur travail commandé par la nature, comme le ver à soie file sa coque brillante destinée à l'usage d'autres créatures ; il les voyait condamnés, comme cet insecte utile, à produire, à lier ensemble les pensées dont se forme le magasin commun des notions humaines, remplir leur tâche dans l'obscurité et mourir quand ils n'avaient rien de plus à fournir. Combien, en effet, ces travailleurs littéraires ont peu joui, ont peu vécu ! Vivants ou morts, ils ont été des noms sans substance, de purs fantômes existant seulement dans leurs pensées impérissables, hors de la vue des mortels.

En ce temps-là Maltravers s'avisa de jeter un regard curieux sur les systèmes philosophiques obscurs et presque oubliés de l'antiquité. Il compara les stoïques à ces disciples d'Épicure, qui ont substitué leur version à la simple et frugale doctrine utilitaire de leur maître. Il en vint à se demander lequel était le plus sage d'augmenter la somme ou le piquant des plaisirs, ou d'émousser la pointe de la douleur, de jouir de tous les biens ou d'endurer patiemment tous les maux. Par une réaction assez

ordinaire, cet homme, jusqu'alors si zélé, si ardent pour les hautes entreprises, ne désirait plus que les délices assoupissantes de l'indolence. Il préféra le jardin d'Épicure au portique de Zénon, et renouvelant la vieille alternative proposée au demi-dieu de la Grèce, il mit sérieusement en question s'il devait abandonner ses poursuites glorieuses et pénibles, détronner l'idéal auguste mais sévère de son cœur, pour cultiver les goûts légers et voluptueux de la horde vulgaire, et semer de myrtes et de roses le court espace de jeunesse qui lui restait. De même qu'une vague chasse l'autre, les plans divers se succédaient dans son esprit disposé à recevoir des impressions fugitives. C'est un état mental très-commun chez les hommes à imagination vive, après ces crises de la vie, ces révolutions dans ses desseins, dans ses espérances qui laissent nos éléments intellectuels susceptibles d'être agités par le moindre souffle de vent. Le faible succombe en de tels conflits, et le fort, après de terribles et secrètes convulsions, recouvre cette harmonie, cet ordre sublime, par lesquels Dieu l'a destiné à servir le genre humain.

De ce combat indécis entre deux principes opposés, Ernest fut distrait par la lettre suivante de Florence Lascelles :

« Depuis trois jours et trois nuits, sans sommeil, je discute avec moi-même l'opportunité de m'adres-

ser à vous. Ernest, si j'étais ce que je fus, dans l'orgueil de la santé, de la jeunesse, je craindrais, malgré toute votre générosité, que mon appel ne fût mal interprété par vous-même. Mais cela est impossible. Nous ne pouvons jamais être unis, et mes espérances se bornent à la douce et mélancolique perspective d'un pardon qui dissiperait, à mes derniers instants, l'ombre glacée de votre ressentiment. Nous avons été l'un et l'autre cruellement trompés, cruellement trahis. Je connais, depuis trois jours, la perfidie que l'on a pratiquée contre nous. Et alors, avec toutes les angoisses de notre faible humanité quand elle reconnaît trop tard une faute irréparable, avec ces angoisses, l'accomplissement de votre malédiction, j'ai éprouvé un moment de ravissement suprême. Ernest Maltravers, le héros de mes rêves, le dieu de mon idolâtrie, est pur, exalté comme autrefois; il est digne de mon amour, il est digne de mes regrets, du sacrifice de ma vie. Une lettre de votre écriture m'a été montrée, falsifiée, à ce qu'il paraît; mais je ne reconnus point la fraude. Vous seul, oui, vous-même vous fûtes appelé en faux témoignage contre vous. Et quelle autre preuve pouvait vous convaincre de crime à mes yeux? Sur ce point, vous m'avez jugée plus coupable que je ne le suis en effet. Mais je le méritais. Je m'étais engagée au secret; le cachet est levé de mes lèvres, pour être bientôt replacé sur ma tombe. Ernest, bien-aimé Ernest! aimé

jusqu'à mon dernier soupir, jusqu'au dernier battement de mon cœur ! écrivez-moi un mot de consolation et de pardon. Vous croirez ce que je dis si imparfaitement ; car vous avez toujours cru à ma bonne foi, si vous avez blâmé mes fautes. Je me trouve à présent comparativement heureuse : un mot de vous sera une bénédiction complète. Le sort nous a peut-être favorisés plus que notre vue limitée ne peut nous le montrer ; car en communiquant humblement et posément avec mon cœur dans ma chambre solitaire, j'ai discerné des fautes que je prenais pour des vertus ; j'ai senti que, si nous avions été unis, tout en vous aimant toujours, je n'aurais pas fait votre bonheur, et j'aurais connu l'affreux malheur de n'être plus aimée ! Puisse le Créateur, qui vous a formé pour de glorieuses fins non accomplies, vous donner des forces quand mes yeux ne brilleront plus de joie à vos triomphes, ne s'humecteront plus à vos plus légers chagrins. Vous suivrez votre large et lumineuse carrière. Encore un petit nombre d'années, et mon souvenir laissera à peine la trace d'un songe. Mais... mais je ne puis plus écrire. Dieu vous bénisse à jamais ! »

7

Arrêtez le torrent immodéré de votre bonté,
il tombe trop rapidement sur une tête faible.
DRYDEN.

Le médecin, doux et doux, avait fait sa visite du soir ; lord Saxingham était allé à un dîner ministériel, car la vie marche toujours à côté de la mort ; et lady Florence Lascelles était seule. Elle était seule dans une pièce attenante à sa chambre à coucher, où la brillante héritière, en ses jours de gloire, avait pris plaisir à déployer son goût fantastique, son imagination féconde et gracieuse. Là, elle avait été pour la première fois éblouie par la clarté nouvelle des pensées nobles et originales d'Ernest ; là, elle avait conçu le roman de jeune fille qui l'avait conduite à communiquer avec lui sans se faire connaître ; là, elle s'était avoué à elle-même que sa fantaisie était devenue de l'amour ; là, elle avait parcouru les phases rapides de ce sentiment, le doute, l'espoir, l'extase, la crainte, la terreur, le découragement inerte, le désespoir agonisant. Et là aujourd'hui, elle attendait patiemment, tristement, la marche graduelle d'un inévi-

table déclin ; et les livres, les instruments de musique, les bustes à demi couverts par les draperies classiques, tout ce luxe d'une élégance raffinée et toute féminine, conservait son riant éclat, comme si la jeunesse et la beauté devaient toujours habiter cette enceinte ; comme si la tombe noire et silencieuse n'était pas la demeure la plus durable des créatures de chair.

Florence Lascelles était mourante, mais non de cette seule maladie si commune et si mystérieuse, le cœur brisé. Sa santé toujours délicate, parce qu'un esprit inquiet, irritable, l'avait toujours fatiguée ; sa santé était déjà minée sourdement avant qu'Ernest eût déclaré son amour. Dans le lustre singulier de ces belles prunelles, dans la transparence de ce teint éblouissant, l'œil de l'expérience pouvait, depuis longtemps, découvrir des germes de destruction. Ce même soir, où son cœur agité l'entraîna à sortir pour avoir quelques minutes plus tôt les communications de Lumley, elle avait déjà une fièvre violente, qui peut-être l'avait disposée à chercher le soulagement du grand air. La pluie et le froid avaient reporté le mal dans l'intérieur ; ses émotions lui donnèrent de l'aliment, et par cette erreur la plus fatale des erreurs médicales, celle qui prive le corps de la force vitale au moment où elle lui serait le plus nécessaire, on lui procura par des saignées un calme temporaire et une faiblesse incurable. Les médecins qui la soi-

gnaient étaient les meilleurs de Londres ; et lord Saxingham était persuadé que la maladie de sa fille n'était pas dangereuse. Il ne pouvait lui venir en tête que la mort prit la liberté de s'attaquer à lady Florence Lascelles, tandis qu'elle pouvait sans inconvenance enlever de ce monde tant de pauvres gens. Mais Florence connaissait son danger, et sa grande âme n'en était point troublée. Cependant, quand Cesarini, ne pouvant plus supporter ses remords, écrivit pour avouer toute la part qu'il avait prise à cette fatale trahison, en cachant fidèlement son complice, suivant sa promesse, alors, elle regretta bien amèrement sa vie condamnée ; elle aurait voulu pouvoir regarder encore ce monde si beau, avec les yeux de l'amour et du bonheur. Mais la maladie corporelle éveille, en général, une certaine puissance secrète et philosophique de l'âme, incon nue à la santé, et que Dieu nous a donnée dans sa miséricorde. Par cette puissance, à mesure que nous déclinons vers la tombe, le chemin est aplani sous nos pieds ; à mesure que les voiles terrestres sont enlevés de nos yeux, la mort perd sa fausse apparence de spectre, et nous tombons enfin dans ses bras, comme un enfant fatigué sur le sein de sa mère.

Avec un cœur oppressé, Florence écoutait le cliquetis monotone de la pendule, annonçant le départ des moments bornés, et non précieux, qui lui restaient. Le visage caché dans ses mains, elle

s'appuyait sur une petite table à côté de son canapé, et s'abandonnait à ses tristes pensées. Cette tête orgueilleuse était courbée; cette forme élastique, majestueuse, qui semblait faite pour commander, était énervée; pas un ami n'était auprès d'elle; car Florence ne s'était jamais fait des amis; son enfance, sa jeunesse avaient été solitaires; et ses dernières heures étaient solitaires. Tandis qu'elle rêvait ainsi, une voiture, en roulant dans la rue au-dessous de ses fenêtres, ébranla légèrement sa chambre; le bruit des roues cessa, la voiture s'arrêtait à la porte de la maison. Florence leva les yeux. « Non, non, cela ne peut être, » dit-elle. Et cependant une faible rougeur passa sur ses joues amaigries et fanées, et son sein se souleva visiblement. Une émotion, trop forte pour sa structure presque décomposée, la saisit. Un silence, qui lui sembla interminable, suivit, et elle détourna la tête avec un profond soupir, une défaillance de cœur intolérable.

En ce moment, une de ses femmes entra d'un air d'empressement et de joie contenue : « Milady, pardonnez-moi, dit-elle; mais c'est que...—Qu'est-ce que c'est? — M. Maltravers a demandé à voir milady; et M. Burton m'a envoyé chercher, et j'ai dit : *Madame est trop souffrante pour recevoir personne*; mais M. Maltravers a insisté pour que j'aille l'annoncer; il attend votre réponse dans la bibliothèque. »

Les paroles de mistress Slimfield produisirent sur Florence l'effet de la plus harmonieuse éloquence. La jeunesse, la beauté, l'amour, revinrent en elle, brillèrent dans ses yeux, sur ses joues, et cachèrent la décadence sous leur trompeuse lumière.

« Bien, dit-elle après une pause, priez M. Maltravers de monter. — Ciel, milady! pas tout de suite, laissez-moi rajuster vos cheveux. Milady est dans un négligé si... — C'est bien, Slimfield, il excusera tout cela. Allez. »

Mistress Slimfield plia les épaules et sortit. Peu de secondes après, des pas se firent entendre sur l'escalier, la porte s'ouvrit, et Florence, Ernest, se retrouvèrent encore seuls, ensemble. Il resta immobile sur le seuil. Elle s'était levée par un mouvement involontaire, et ils étaient ainsi face à face l'un de l'autre. O ciel, quand cette vue cessera-t-elle de hanter le cœur de Maltravers! quand cette forme altérée cessera-t-elle de passer devant ses yeux! elle est là, fidèle, plaintive, dans la solitude et dans la foule; il la voit sous le brillant soleil de midi; dans l'ombre de la nuit, elle lui apparaît entre les étoiles et la terre; son image est gravée profondément dans son cœur; rien ne pourra l'effacer. Les joues, autrefois si gracieusement arrondies, sont devenues creuses, sillonnées; le noir livide au-dessous de l'œil, la lèvre blanche, l'expression inquiète, ont remplacé ce regard si radieux, ce sourire enchanteur, dans lesquels la vie du

génie, le doux orgueil de la beauté, et plus encore, l'éternelle grandeur de l'âme éclataient si visiblement.

Il restait consterné, épouvanté ; enfin, un gémissement échappa de ses lèvres ; il s'avança, tomba à genoux devant elle, et, prenant sa main dans les siennes, sanglota tout haut en la couvrant de baisers. Tout le fer de sa forte nature était brisé, ses émotions longtemps contenues devinrent alors indomptables : c'était un spectacle terrible !

« Ne pleurez pas ainsi, ne pleurez pas ainsi, dit Florence effrayée par sa véhémence. Je suis tristement changée, Ernest ; mais c'est ma faute. O le meilleur, le plus tendre des hommes ! j'ai pu renoncer à vous, et vous me pardonnez. Je suis encore votre Florence, je suis encore à vous pour quelques instants. Ah ! ne vous affligez pas quand je suis si heureuse ! »

Et ses pleurs coulaient ; des pleurs dont la source était bien différente de celle qu'avait ouverte la déchirante agonie de l'homme qui gémissait à ses pieds. Ces larmes tombèrent, douces et calmantes, sur cette tête inclinée, et sur ces mains, qui pressaient convulsivement les siennes. Maltravers regarda le visage de Florence, avec une sorte d'égarément, et il frémit, lorsqu'elle essaya de sourire. Il se leva brusquement, se jeta dans un fauteuil, et se couvrit la face de ses deux mains. Il cherchait à se rendre maître de lui-même, et la tempête qui

l'agitait intérieurement, se manifestait par ses efforts intermittents pour respirer, et le soulèvement de sa poitrine.

Florence le regarda un moment, avec une amère, on peut dire presque une égoïste repentance. « Et c'est là, pensait-elle, l'homme que je croyais incapable de tendresse, le cœur que j'ai foulé aux pieds, le caractère que j'ai soupçonné ! » Elle s'approcha de lui tremblante, et d'un pas chancelant ; elle posa la main sur son épaule, entraînée par un irrésistible amour. Elle l'entoura de ses bras.

« C'est notre sort, c'est mon sort, dit enfin Maltravers, comme s'il fût sorti d'un songe horrible. Nous sommes les créatures de la destinée, ses roues ont passé sur nous. Qu'est-ce que cette vie humaine ? Qu'est-ce que la sagesse, la vertu, la bonne foi envers les hommes, la piété envers le ciel ; tous nos soins pour nous améliorer, tous nos désirs d'arriver à une sphère plus élevée ? Qu'est-ce que tout cela, si nous sommes les jouets du plus simple hasard, de la plus mesquine coquinerie ; si notre existence, nos sentiments mêmes sont à la merci de tous les traitres, de tous les fous ! »

Dans la voix creuse et grave d'Ernest, et dans ses réflexions, d'un calme si profond et si extraordinaire, il y avait quelque chose qui causa plus de terreur à Florence, que sa première violence ne l'avait fait. Il se leva, et parcourut la chambre, se parlant à lui-même, comme s'il ne se fût pas aperçu

de sa présence ; et il l'avait oubliée en effet. Enfin , il s'arrêta , regarda fixement lady Florence , et dit d'une voix basse et pénétrante :

« Maintenant , le nom de notre destructeur ? — Non , Ernest , non jamais , à moins que vous ne me promettiez de renoncer au projet que je lis dans vos yeux. Il a confessé sa faute , il s'en repent ; je lui ai pardonné , vous devez lui pardonner aussi ! — Son nom ! répéta Maltravers. Et son visage , auparavant d'un rouge inaccoutumé , devint d'une pâleur mortelle. — Pardonnez-lui , promettez-moi de... — Son nom , dis-je ,... femme , son nom ! » Et Maltravers frappait du pied avec fureur.

« Est-ce là de la tendresse , de la pitié ? Vous me terrifiez , vous voulez me tuer ! » bégaya Florence , et elle tomba exténuée sur le sofa. Ses nerfs affaiblis furent complètement distendus par la véhémence d'Ernest ; elle se tordit les mains , et pleura pitoyablement.

« Vous ne voulez pas me dire son nom ? dit Ernest , toujours d'un ton haut et colérique. Bien ! Je ne demande plus rien. Je saurai le découvrir moi-même : le Dieu vengeur me le révélera. »

Cette pensée le rendit à lui-même ; et comme Florence continuait de pleurer , la sauvage et surnaturelle furie qui l'avait dominé baissa. Il s'assit près d'elle , et lui adressa les mots les plus doux , les plus consolants. Et Florence fut bientôt conso-

lée , apaisée ! Et ils échangèrent encore leurs vœux ; ils parlèrent encore d'amour , tandis que le squelette menaçant agitait sa faux , étendait son linceul funèbre au-dessus de leur tête.

VI

... Alors Érichon profère ses hideux murmures, qui le forcent à porter ses secrets mal-faisants aux esprits de terreur.

MARLOW.

D'un pas languissant Maltravers monta l'escalier de sa maison solitaire, après avoir quitté Florence, et, retenant un gémissement, il tomba sur le premier siège qui se trouva sous sa main. Pendant sa longue entrevue avec lady Florence, son domestique avait fait à la hâte quelques préparatifs pour recevoir son maître. Cependant la chambre à coucher était tristement démeublée, les rideaux, les tapis avaient été enlevés par les soins prévoyants d'une femme de charge de garçon, toujours empressée, aussitôt qu'il a le dos tourné, de tout remuer, tout arranger, ou tout déranger, pour remettre, à ce qu'elle dit, toutes choses en ordre. Le feu même ne pouvait brûler. La pièce était vaste et mal éclairée. Sur la table étaient jetés pêle-mêle des journaux, des pamphlets, des mémoires, des livres offerts par de jeunes auteurs; tous ces témoignages de l'activité de cette machine sans repos, le monde.

Mais Ernest ne vit point tout cela; et le froid de l'hiver ne pouvait se faire sentir à ses veines fiévreuses. Son domestique, attaché à lui, comme tous ceux qui vivaient dans son intimité, s'agitait dans la chambre, attisait le feu, étalait la robe de chambre, mettait le vin sur la table, faisait des questions auxquelles on ne répondait pas, offrait des services qu'on ne demandait pas. Les petits rouages de la vie ne s'arrêtent point quand les grands sont paralysés ou brisés. Maltravers était dans une sorte d'atonie mentale; il éprouvait cet engourdissement des facultés qui suit les grandes douleurs et annonce leur prochain retour. Enfin, il resta seul et se trouva plus calme; car la présence d'un tiers, quel qu'il soit, est toujours un obstacle aux communications entre la mémoire et le cœur, si nécessaires dans les grandes afflictions, soit pour atténuer, soit pour épuiser leur violence. Ernest se leva dès qu'il fut seul et marcha d'un pas rapide. L'air de la chambre, tout glacial qu'il était, lui paraissait lourd, étouffant.

Quand les flèches de la douleur vibrent dans notre sein, aucun espace ne nous semble assez vaste: ainsi que le lièvre blessé, nous voudrions courir sans nous arrêter; un désir vague, insensé, nous pousse hors de nous-même. Enfin, Maltravers ouvrit la fenêtre avec impatience, et, passant sur un balcon d'où l'on découvrait une partie du parc, il exposa sa poitrine nue à l'air piquant. Un ciel

neigeux s'étendait au-dessus des gazons couverts de frimas et des arbres que leurs rameaux dépouillés faisaient paraître morts. Tout sur la terre rappelait le déclin de la beauté, la suspension de la vie ; tout rappelait la pensée du tombeau. Tandis qu'il restait là, en proie à ses émotions douloureuses, tantôt luttant pour leur échapper, d'autres fois leur cédant passivement, il n'entendit pas le bruit de la porte qui s'ouvrait au-dessous de lui ; il n'entendit pas les pas d'un visiteur sur l'escalier d'abord, ensuite dans sa chambre ; mais il sentit tout à coup une main sur son épaule, et, en se retournant, il vit la figure livide de Castruccio Cesarini.

« C'est une horrible nuit, une heure solennelle, Maltravers, dit l'Italien avec un affreux sourire ; une nuit, un moment convenables à mon entrevue avec vous. — Éloignez-vous, dit Maltravers avec impatience, je ne suis pas disposé à entendre ces forfanteries héroïques. — Oui, mais vous m'entendrez, enfin. J'ai guetté votre arrivée, j'ai compté les heures que vous avez passées avec elle ; je vous ai suivi jusqu'ici. Si vous êtes susceptible de passions humaines, l'humanité elle-même doit être desséchée en vous, et la bête féroce sortant affamée de son antre serait moins terrible ; cependant je vous cherche et vous brave. Écoutez-moi en silence. Florence vous a-t-elle nommé celui qui vous a trahi, celui qui l'a trahie, son assassin ? — Ah ! dit Maltravers en pâlisant et en attachant ses regards sur

Cesarini, ce n'est pas vous ? Mes soupçons tombaient sur un autre. — C'est moi. Fais ce qu'il te plaira. »

Ces mots étaient à peine prononcés que Maltravers, avec un cri de rage, se jeta sur l'Italien, lui fit perdre terre, le souleva dans ses bras comme un enfant, le fit tourner en l'air, et, dans sa fureur insensée, il s'en fallut de bien peu qu'il ne lançât le criminel dans la rue, de l'effrayante hauteur où ils étaient. La tentation passa. Cesarini, sain et sauf, mais étourdi de terreur et de colère, s'appuya contre le mur.

Il était seul, Ernest avait quitté le balcon, il se fuyait lui-même, il allait chercher le grand refuge contre toutes les passions, l'aile de celui qui voit tout. « Mon père, dit-il d'une voix gémissante, en tombant à genoux, soutenez-moi ! sauvez-moi ! Sans vous je suis perdu. »

Cesarini revint à lui, et rentra dans la chambre. Une fibre de son cerveau s'était déjà relâchée, et, sombre et farouche, il revint harceler le lion qui l'avait épargné. Maltravers s'était déjà relevé après sa courte prière. Avec un visage rigide, les bras croisés sur sa poitrine, il se tenait debout en face de l'Italien, qui s'avancait le front et le bras menaçants, mais qui s'arrêta involontairement à l'aspect imposant de son adversaire.

« Ainsi, dit enfin Maltravers d'un son de voix calme et modéré presque surnaturel en un tel moment, c'est donc vous ? Parlez : quels artifices

avez-vous employés? — Votre lettre! Quand je vous écrivis, il y a plusieurs mois, pour vous confier les espérances qu'il m'était permis de concevoir, et vous demander votre opinion sur celle que j'aimais, comment m'avez-vous répondu? Par des doutes, de la dépréciation, un mépris couvert, mais évident, de cette même femme que vous avez ensuite arrachée à mon amour dévoué, à mon adoration. J'ai falsifié cette lettre; les doutes exprimés sur mon bonheur semblèrent porter sur le vôtre. Je changeai la date. La lettre parut écrite non à l'époque de votre première connaissance avec elle, mais postérieurement à vos vœux acceptés. Votre propre main vous a convaincu de motifs sordides, de vils soupçons. Tels ont été mes artifices. — Ils ont été très-nobles. Les démentez-vous, en avez-vous du repentir? — Aucun, pour le mal que je t'ai fait. Dans notre querelle, je te regarde même comme l'agresseur. Tu m'as ravi ce qui pour moi valait le monde entier; et quelles que soient tes excuses, je te hais d'une haine inextinguible, qui dédaigne, abjure le nom abject de remords. Je jouis de ton agonie. Mais, elle, elle! l'assassinée, la mourante! O Dieu! le coup est tombé sur moi! — Mourante! dit Maltravers en frémissant; non, ... non, pas mourante; ou que serais-tu? son meurtrier; et moi, que serais-je? son vengeur! »

Épuisé par ses émotions violentes, Cesarini tomba sur un siège et couvrit son visage de ses mains.

Maltravers parcourait la chambre en silence. Enfin, il s'arrêta devant l'Italien et lui dit :

« Vous êtes venu ici moins pour avouer le crime le plus vil dont jamais homme se soit rendu coupable, que pour vous repaître de mes angoisses, pour braver ma vengeance. Allez, malheureux; pour le présent, vous êtes en sûreté. Tant qu'elle vivra, ma vie ne m'appartient pas. Si elle guérit, j'aurai pitié de vous, je vous ferai grâce; votre injure est au-dessous de mon mépris. Ce sont les conséquences de ce crime, celles qui concernent cette noble femme, qui peuvent seules faire de votre vie une offrande nécessaire, non à la vengeance, mais à la justice. La vie pour la vie, le sang pour le sang, c'est la vieille loi, elle est juste. — Tu ne disposeras pas ainsi, avec ta maudite froideur, de mon sang, de ma vie; tu ne t'arrogeras pas le droit de frapper ou de sauver. Non, continua Cesarini en frappant du pied, non, loin de désirer votre clémence insultante, je vous brave, je vous défie. Vous vous croyez offensé par moi! et moi, voyez le mal que vous m'avez fait. Sans vous, elle m'aurait aimé; sans vous, elle eût été à moi; mais c'est peu, sans vous, j'en suis certain, je n'aurais pas souillé mon âme d'un vil péché, je n'aurais pas conduit au tombeau l'être le plus brillant que le monde eût jamais contemplé. Si elle meurt, je serai le meurtrier, mais vous serez le démon par qui je fus tenté. Je vous défie, je crache sur vous, mes veines sont

en feu, mon cœur a soif de sang. Vous, vous avez encore le privilège de la voir, de la bénir, de la soigner ; et moi, moi qui l'aimais tant, qui aurais baisé la terre qu'elle foulait ; moi !... c'en est trop, je vous hais, je vous insulte, je vous appelle lâche, vil poltron ; je réclame les lois de l'honneur, j'exige le combat que vous me refusez. — Retirez-vous, insensé. Tombez à genoux et priez le ciel de vous pardonner. Profitez des jours qui te restent pour laver la tache de ton âme. Car je prévois que ses jours à elle sont comptés, et le fil de ta vie tient au sien. Douze heures après son dernier moment, nous nous reverrons encore. Maintenant je suis de glace et de pierre, tu ne peux m'émouvoir. La fin de son existence ne sera pas assombrie par du sang, par la pensée du sacrifice qu'elle demande. Retirez-vous, ou je vous fais chasser. Ces lèvres sont trop viles pour respirer l'air que respire un honnête homme. Sortez à l'instant. »

Bien qu'à peine un muscle fût en mouvement sur le visage fier et hautain de Maltravers ; bien qu'un léger pli de son sourcil altérât à peine la majesté sereine de son front ; bien que son œil ferme et méprisant ne lançât pas une seule étincelle, il y avait une telle autorité dans cet aspect, cette tête élevée, ce bras étendu, une telle puissance dans cette voix pleine et grave, que le malheureux Cesarini affaibli, dompté d'avance par ses propres passions, ne put résister. Il s'efforça vainement de rendre mépris

pour mépris ; ses lèvres tremblaient, sa voix mourait dans sa poitrine en murmures inarticulés : en vain il luttait contre lui-même, plein de honte et de rage ; l'œil froid attaché sur lui était un charme contre lequel le démon renfermé dans son sein ne pouvait se révolter. Machinalement il s'approcha de la porte, et là, se retournant, il montra son poing fermé à Maltravers ; puis, avec un rire convulsif, il sortit de l'appartement.

VII

L'âme, prête à s'envoler, se repose sur un sein
ami.

GRAY.

Pas un jour ne se passait sans voir Maltravers à côté de Florence. Il venait de bonne heure, il s'en allait tard. Il reprit ses droits d'amant accepté sans un seul mot d'explication avec lord Saxingham. Florence s'acquitta de ce soin, et sans doute avec adresse, car le vieux lord ne paraissait point mécontent, bien qu'il fût grave et presque triste pour la première fois de sa vie. Ernest ne revint pas une seule fois sur la malheureuse cause de leur désunion; et depuis leur première entrevue, il ne donna plus carrière à ces émotions qui le torturaient profondément; il ne montra jamais un vain désespoir sur leur prochaine séparation; il n'affecta point de se faire des reproches inutiles; il conserva, quoi qu'il pût lui en coûter, le pouvoir stoïque de se dominer. Il n'avait qu'un seul objet, un seul désir, une seule espérance : épargner aux dernières heures de Florence Lascelles tout sentiment d'angoisses, adoucir, éclairer son passage sur le pont solennel. Sa pré-

voyance, sa présence d'esprit, sa tendre sollicitude ne se démentirent pas un instant; elles s'étendaient presque à ces minuties admirables, par lesquelles la femme devient pour les affligés un ange consolateur. Fortement résolu à remplir un devoir, il sentait ce devoir plus que l'affection même qui le commandait; il voulait faire oublier à Florence qu'elle n'avait point de mère.

Et Florence, comme elle l'aimait alors! Comme cette tendresse reconnaissante, ce doux abandon qu'elle lui montrait, avait plus de charme que sa première passion jalouse, immodérée! Son caractère, ainsi que cela arrive souvent dans les consommations, devenait plus tranquille, plus aimable à mesure que les ombres se rassemblaient autour d'elle. Son grand plaisir était d'entendre Ernest lire et causer; et la poésie de ses pensées à elle prit insensiblement la teinte harmonieuse de la religion, qui n'est en effet que la poésie avec de plus fortes ailes... Il y avait un monde au delà du tombeau; il y avait de la vie hors du sommeil de mort de la chrysalide; ils seraient encore réunis. Et Maltravers, qui croyait profondément à la grande espérance, ne négligea pas la plus pure, la plus noble source de consolation. Souvent, dans cette chambre paisible, dans cette maison splendide, témoin de tant de vains amusements, de tant de plans mondains, ces deux personnes, dont les rapports mutuels avaient été si subitement et si sin-

gulièrement changés, conversaient sur ces sujets hardis et divins qui forment le lien conjugal de la terre et du ciel.

« Combien il est heureux, dit un jour Florence, que mon choix soit tombé sur un homme qui pense comme vous ! Vos paroles m'élèvent, me fortifient, et cependant je n'ai jamais pensé autrefois à vous questionner sur votre croyance. C'est dans la tristesse ou la maladie que nous apprenons que la foi nous a été donnée pour notre consolation, la foi qui n'est que l'espérance sous un nom plus saint, une espérance qui ne trompe, qui ne meurt jamais. Ah ! comme vous parlez sagement de la philosophie de la foi ! C'est en effet le télescope qui permet à notre vue d'apercevoir les étoiles. A vous, Ernest, mon bien-aimé enfin compris et connu, je laisse, quand je ne serai plus, ce conseiller, cet ami ; vous apprendrez vous-même ce que vous m'avez enseigné. Et quand vous regarderez, non pas le ciel seulement, mais tout l'espace, toute la création sans bornes, vous saurez que je suis là ; car le séjour des esprits est en tous les lieux où s'étend l'universelle présence de Dieu. A quelles nombreuses stations d'existence, à quels chemins, à quels devoirs glorieux sommes-nous réservés en d'autres mondes ? Peut-être nous les parcourrons, nous les partagerons ensemble, et nous nous élèverons d'âge en âge sur l'échelle des êtres. Sûrement, il n'y a point de repos inerte dans le ciel : le mouvement, le progrès, c'est la loi, la

condition immuable de l'existence. Nous trouverons là-haut des efforts, des devoirs plus sublimes que ceux qui nous sont imposés ici-bas. » Dans cette théorie, à laquelle Maltravers adhérait, le caractère de Florence, l'activité surabondante de son esprit, ses désirs ambitieux se déployaient encore. Elle détournait ses regards du calme de la tombe pour les reporter sur la lumière et la gloire d'une vie renouvelée et progressive.

Tandis qu'ils causaient ainsi, la douce voix d'Ernest, tranquille, mais à demi tremblante d'émotions qu'il s'efforçait de comprimer, tantôt modérant, d'autres fois exaltant les pensées de Florence, lord Vargrave fut annoncé, et Lumley Ferrers, le porteur actuel de ce titre, entra dans la chambre. C'était la première fois que sa cousine le voyait depuis la mort de son oncle, et la première fois aussi que Maltravers se rencontrait avec lui depuis la soirée si fatale à Florence. Tous deux tressaillirent ; Ernest se leva et s'approcha de la fenêtre. Lord Vargrave prit la main de sa cousine et la pressa de ses lèvres en silence, ses regards exprimant des sentiments qui, pour cette fois, étaient sincères.

« Vous le voyez, Lumley, je suis résignée, dit Florence avec un doux sourire, je suis résignée et heureuse. »

Lumley jeta un coup d'œil furtif sur Maltravers ; il rencontra un regard froid, perçant, scrutateur,

duquel il se détourna avec un peu de confusion. Il se remit à l'instant, et dit avec son aisance ordinaire : « Je me réjouis, ma cousine, et du fond du cœur, de voir Maltravers auprès de vous. Espérons que tout ira pour le mieux. »

Maltravers s'avancant vers Lumley : « Voulez-vous prendre ma main, *présentement*? lui dit-il d'un ton expressif et grave. — Avec plus de plaisir que jamais, répondit Lumley; et il ne baissa point les yeux devant ceux d'Ernest. — Je suis satisfait, » reprit celui-ci après une pause, et avec un accent qui en disait plus que ses paroles.

Il existe en certains caractères une masse si grande de générosité, que leur pénétration en est souvent obstruée. Maltravers ne savait pas encore que l'hypocrisie peut se cacher sous le masque de la franchise. Il n'était peut-être pas incapable de grands crimes, si les circonstances l'y avaient poussé; un projet criminel gisait même en ce moment dans le fond de son cœur, car il avait des passions capables d'élever de terribles orages dans un caractère aussi décidé; et quoique parvenu à l'âge de trente ans, on ne pouvait encore savoir s'il serait un homme exemplaire, ou un méchant homme; mais il aurait pu étrangler un ennemi, jamais prendre la main d'un homme qu'il aurait trahi.

« J'aime à penser que vous êtes amis, dit Florence en les regardant affectueusement; et pour vous du

moins, Lumley, une telle amitié est un bienfait du ciel. Je vous ai toujours aimé chèrement, Lumley, je vous ai aimé comme un frère, malgré la différence de nos caractères. »

Lumley se détourna. « Pour l'amour du ciel, ne me parlez pas aussi tendrement, s'écria-t-il, c'est plus que je ne puis supporter. Je ne puis vous voir et penser... — Que je suis mourante? Eh bien! les paroles d'amitié nous conviennent d'autant mieux qu'elles sont plus proches des dernières qu'il nous sera permis de prononcer. Mais laissons cela. J'ai pris part à votre perte. — Mon pauvre oncle! dit Lumley, s'empressant de changer la conversation; le coup a été soudain, et de tristes devoirs m'ont absorbé et empêché, jusqu'à ce moment, d'être auprès de vous. Mais j'ai été plus tranquille en apprenant qu'Ernest était ici. Pour ma part, continua-t-il avec un léger sourire, des charges m'ont été dévolues aussi bien que des honneurs. Je suis tuteur d'une héritière, et fiancé à une enfant. — Expliquez-vous? — Mon pauvre oncle était si tendrement attaché à la fille de sa femme qu'il lui a laissé la masse de ses biens. Un très-petit domaine, à peine de 2,000 livres de rente, accompagne le titre; un nouveau titre qui requiert deux fois plus de dépenses qu'un autre pour être soutenu et faire prendre son clinquant pour de l'or. Cependant, pour remplir une double fin, assurer à sa protégée sa bien-aimée pairie, et dédommager son neveu de

la perte de sa fortune, il m'a fait promettre d'épouser la jeune demoiselle, dont je suis le tuteur, quand elle aura atteint ses dix-huit ans. Hélas! j'aurai, en ce temps, passé la quarantaine! Si elle ne se soucie point d'un époux aussi mûr, elle perdra seulement trente mille livres sur les deux cent mille qui lui sont assurées; cette petite portion m'étant léguée, en ce cas, comme une dragée pour faire passer l'amertume d'un refus. Maintenant vous savez tout. La veuve, une jeune femme réellement exemplaire, a un douaire de 1,500 livres par an et la *villa*. C'est bien peu, mais elle est contente.»

La légèreté du nouveau pair révolta Maltravers, et il se détourna avec impatience. Mais lord Vargrave, décidé à empêcher la conversation de retomber sur les sujets tristes, qu'il avait toujours abhorrés, s'adressant brusquement à Ernest, lui dit : « J'ai vu dans les journaux que vous remplaciez N*** : c'est un emploi qui mène à de plus considérables. Je vous fais mon compliment. — J'ai refusé, dit Ernest froidement. — Est-il vrai? mais pourquoi? »

Ernest se mordit la lèvre, fronça le sourcil; mais son regard errant tombant involontairement sur Florence, Lumley crut deviner la réponse à sa question.

La conversation devint embarrassée, décousue; Lumley se retira le plus vite qu'il put, et lady Florence eut, la nuit suivante, un violent accès de

fièvre. Le lendemain elle ne put sortir de son lit. Elle avait lutté jusqu'à la dernière extrémité contre cet emprisonnement inévitable; mais la mort avançait d'un pas accéléré, et lord Saxingham, enfin éveillé de ses illusions, prit la place d'un père au chevet de sa fille et oublia qu'il était ministre d'État.

VIII

Allez, amis, ne prenez pas tant de peine pour apprendre ce qu'un marbre candide vous montrera dans votre église.

CRABBE.

Maltravers n'avait jamais aimé Florence aussi tendrement qu'il l'aimait maintenant. D'où venait cette contradiction étrange? Venait-elle de cette faiblesse de l'humanité qui nous porte à ne bien reconnaître le mérite des choses mortelles que lorsqu'elles sont près de leur fin, de même que les riches nuances de certains oiseaux ne sont visibles que lorsqu'ils prennent leur vol vers le ciel? Ce motif entraînait sans doute pour quelque chose dans l'effet; mais il ne le produisait pas entièrement. La beauté de l'âme ayant sur lui plus de pouvoir que la beauté corporelle, à mesure que cette dernière disparaissait, il apercevait mieux la première, et en était plus vivement touché. D'ailleurs, un être qui a besoin de protection, d'encouragement, d'abri, oh! combien il est cher à l'homme orgueilleux! La femme alliée qui peut se soutenir seule,

qui ne cherche pas son appui dans notre cœur, perd tout le charme de son sexe.

Je passe sur les phases du déclin gratuitement pénibles à rapporter, et que, dans ce cas, je ne pourrais retracer d'une main froide et technique. Enfin, arriva le temps où les médecins pouvaient assigner à peu de jours de distance l'heure de la délivrance; et dans ces derniers jours les pruderies du rang ayant été mises de côté, Ernest passait une partie de la journée près de la couche sur laquelle la brillante Florence Lascelles était presque constamment étendue. Mais son esprit élevé ne l'abandonna point; jusqu'au dernier moment, elle put endurer, aimer, espérer. Un jour, Maltravers allait prendre congé d'elle, et elle le pria, avec une solennité inaccoutumée, de revenir dans la soirée. Elle fixa l'heure précise, et soupira profondément quand il fut sorti. Il s'arrêta dans la salle avec le médecin qui sortait de la bibliothèque de lord Saxingham. Ernest parla au docteur avec calme, et lorsqu'il entendit la fatale sentence, son émotion se trahit seulement par un léger tremblement des lèvres. « Je ne dois pas pleurer sur elle, » murmurait-il en s'éloignant. Il se rendit tout de suite au logis d'un homme de son âge, avec lequel il avait formé une liaison qui n'était jamais allée jusqu'à la familiarité, mais qui reposait sur une estime réciproque, une de ces liaisons où l'on se rend peut-être plus sûrement de mutuels services,

que si l'on était amis déclarés l'un de l'autre. Le colonel Danvers s'asseyait à côté de Maltravers à la chambre ; ils votaient ensemble , ils avaient les mêmes principes sur la politique et l'honneur ; ils se seraient respectivement prêté de fortes sommes, sans billet ni sûreté, et l'on ne pouvait attaquer l'un des deux , en son absence et en présence de l'autre, sans que l'homme attaqué trouvât un chaud défenseur. Toutefois leurs goûts et leurs habitudes n'étant point les mêmes, quand ils se rencontraient dans les rues, ils ne se disaient point comme ils pouvaient le dire à des gens qu'ils estimaient moins : « Nous passerons le reste de la journée ensemble. » Danvers n'était pas chez lui, on le croyait au club de Saint-James. Maltravers s'y rendit. Là, on lui dit que Danvers avait passé une heure avant, et laissé l'ordre de dire qu'il reviendrait bientôt. Ernest entra et s'assit tranquillement. La salle était remplie de ses hôtes habituels ; mais il n'évita point, il ne vit pas même la foule. Il n'éprouvait pas le désir de la solitude, il y avait assez de solitude dans son cœur. Quelques hommes d'État distingués étaient groupés autour du feu, avec plusieurs de leurs satellites, et causaient avec chaleur. C'était un moment de grand conflit politique. Chose étrange, Maltravers, qui s'apercevait à peine de leur conversation, se la rappela avec une surprenante fidélité dans les premières heures où il réfléchit ensuite sur son avenir ; et ce souvenir

aida à confirmer son dégoût du monde. Ils discutaient sur le caractère d'un grand politique, dont les motifs élevés et purs étaient au-dessus de leur compréhension. Leurs grossiers soupçons, leur basse jalousie, leur mesure de patriotisme suivant les places, tout ce qui enlève le fard de cette belle prostituée, l'ambition politique, tout cela tomba, comme un caustique brûlant, sur son esprit. Un de ces messieurs, le voyant silencieux, lui tendit poliment le journal qu'il venait de lire :

« C'est la seconde édition, dit-il, vous y trouverez les dernières nouvelles de France. — Je vous remercie, » dit Maltravers, et cette réponse laconique surprit moins l'homme poli que la voix faible et triste qui la prononçait.

Les yeux de Maltravers, en parcourant machinalement les colonnes, furent frappés par son propre nom. Cet ouvrage, qu'il s'était plu à composer dans la belle retraite de Temple-Grove, consultant Florence sur chaque page, sur chaque pensée, et qui se trouvait ainsi associé à son image, embelli par les lumières de son esprit, cet ouvrage venait d'être publié. Depuis longtemps il était terminé ; mais l'éditeur, par quelque bonne raison de son métier, avait différé jusqu'alors la publication. Maltravers ignorait qu'il dût paraître, car des idées si absorbantes l'avaient occupé qu'il avait oublié tout autre objet, même l'existence de ce livre. Maintenant il se produisait dans toute la pompe littéraire,

maintenant ! maintenant ! Son apparition était une indécente moquerie d'un lit de mort , c'était une impiété , un sacrilège ! Il se trouve souvent de terribles discordances entre l'auteur et l'homme , la vie de l'auteur et celle de l'homme ; l'ère de triomphe visible du premier peut être celle de la plus intolérable douleur du dernier , d'une douleur non révélée , non devinée ! Le livre que nous avons pris tant de plaisir à composer peut paraître à l'heure où rien ne peut nous sourire sur la terre. Ce dernier écrit d'Ernest était son enfant de prédilection. Il l'avait conçu dans un moment heureux de haute ambition ; il l'avait exécuté avec ce désir d'arriver au vrai , qui , dans la tête d'un homme de génie , devient de l'art. Dans les heures solitaires qu'il dérobaît au sommeil , combien il pensait peu à lui-même et à cette récompense ordinaire du travailleur , la renommée ! Non , il rêvait qu'il propageait des secrets qui rendraient les hommes meilleurs , plus sages , plus fidèles aux grandes fins de la vie. Et Florence seule avait entendu les battements de son cœur à chaque page ! Et maintenant , il arrivait que , dans le journal qu'il lisait , se trouvait une critique de son ouvrage , et c'était non-seulement une critique hostile , mais une diatribe virulente , des injures personnelles. Tous les motifs qui peuvent diffamer lui étaient imputés. Tout le fiel d'une âme basse était répandu sur ces lignes. Si l'écrivain eût connu l'épreuve déchirante

qui attendait Maltravers en ce temps , il n'aurait pas été un homme s'il n'avait point reculé devant l'acte de grêler sur la plante à demi flétrie ; mais , je l'ai dit , il y a de terribles discordances entre l'auteur et l'homme. Ernest ne pouvait alors sentir le mépris et la colère que de telles morsures excitent lorsqu'elles touchent à la vanité , à l'orgueil ; il ne pouvait sentir qu'une aversion profonde pour le monde et les objets auxquels il avait visé si longtemps. Cependant il n'avait pas même la pleine conscience de ce sentiment , il était comme dans un rêve ; mais , de même que l'on se rappelle quelquefois les rêves , ainsi , lorsqu'il sortit de sa stupeur , ses anciennes inspirations et leurs triviales récompenses lui semblèrent indignes de ses efforts. C'était la première fois , depuis l'année de son noviciat d'auteur , que les invectives avaient eu la puissance de le mortifier un instant. Mais la coupe était à plein bord , une goutte devait la faire répandre. La colonne de son existence passée s'était écroulée , et tout semblait en ruine autour d'elle.

Enfin Danvers parut ; Maltravers le prit à part , et ils sortirent ensemble. « Danvers , dit ce dernier , le temps dans lequel je vous ai dit que j'aurais besoin de vos services est arrivé , je voudrais être sûr de vous voir ce soir. — Je serai à la chambre jusqu'à onze heures ; passé ce temps , vous me trouverez chez moi. — Je vous remercie. — Les choses ne peuvent-elles s'arranger à l'amiable ? —

Non, c'est une querelle de vie et de mort. — Cependant le monde devient trop éclairé pour ces vieilles parades de combats singuliers. — Il est des cas dans lesquels la nature et ses profondes blessures seront toujours plus fortes que le monde et sa philosophie. Les duels et les guerres appartiennent au même principe, les uns et les autres sont des péchés, s'ils se fondent sur de légers motifs; mais ce n'est pas un péché de défendre son pays envahi, ou de venger son honneur en exposant sa vie. Je puis tuer le voleur qui me prend ma bourse; dois-je laisser vivre celui qui m'enlève un trésor qui ne peut être remplacé? Ce sont là des inconséquences d'une fausse morale, auxquelles nous ne pourrions jamais souscrire tant que nous serons des hommes de chair et de sang. — Mais les anciens, dit Danvers, avaient, ainsi que nous, des passions, et ils se passaient de duels. — Oui, parce qu'ils recouraient à l'assassinat. Peut-être, ajouta Maltravers avec une sombre expression, prenaient-ils en cela le parti le plus sage, sinon le plus noble. En révolution, les lois sont suspendues, et certains événements orageux, certaines offenses puissantes peuvent produire le même effet chez les individus. Mais laissons cela, ce n'est pas le temps d'argumenter; quand je vous reverrai, vous saurez tout. Bonjour. — Vous me quittez bien vite, Maltravers; vous paraissez souffrant, votre main est brûlante, vous devriez consulter... »

Maltravers sourit, mais ce n'était pas son sourire ordinaire: il fit un mouvement de tête et s'éloigna rapidement.

Trois des horloges de Londres avaient sonné, l'une après l'autre, la neuvième heure, lorsqu'une grande et majestueuse figure entra dans la rue où se trouvait l'hôtel Saxingham. Cinq portes avant cette maison était le coin d'une autre rue, et là se tenait un jeune homme sur le visage duquel la jeunesse était sans séve et flétrie. On était en mars, le 3 mars; le temps était extraordinairement froid et piquant, même pour ce mois sévère. Il était tombé de la neige le matin, elle restait encore blanche et morne en diverses places; le vent n'était pas muet comme dans les tranquilles gelées, il soufflait comme un ouragan à travers les voies désolées, et les lampes vacillaient à chaque bouffée turbulente; peut-être c'étaient leurs rudes atteintes qui rendaient l'aspect du jeune homme encore plus hagard. Ses cheveux, beaucoup plus longs que les hommes ne les portent communément, étaient écartés de ses joues décharnées et livides par le souffle de la tempête que sa forme frêle et petite semblait incapable de supporter.

Quand la grande figure qui, par sa stature, ses proportions masculines et une certaine fierté indécible dans les mouvements, contrastait fortement avec celle du jeune homme, parvint à la place où les rues se joignaient, il s'arrêta brusquement.

« Vous êtes encore ici, Castruccio Cesarini ? c'est bien, dit la voix basse mais sonore d'Ernest Maltravers ; ce ne sera pas, je crois, notre dernière entrevue ce soir. — Je vous demande, monsieur, dit Cesarini d'un ton dans lequel l'orgueil luttait avec une tendre émotion, je vous demande de me dire comment elle est... si vous savez... si... Je ne puis parler. — Votre ouvrage est presque achevé, répondit Maltravers ; dans quelques heures votre victime, car elle est votre victime, rendra compte de sa vie au juge suprême ! Tremblez, meurtrier, votre heure aussi est proche. — Elle meurt, et je ne puis la voir ! il vous est permis de saisir ces dernières lueurs de perfection humaine ; *vous*, qui ne l'aimâtes jamais comme je l'aimais ; *vous* ! homme détesté, abhorré ; vous !... »

La voix manqua à l'infortuné Cesarini, des gémissements convulsifs sortaient avec effort de sa poitrine.

Maltravers le regardait d'un œil impitoyable, car il avait fermé son âme à toute miséricorde de ce côté.

« Lâche criminel, écoutez-moi, dit-il : vous reçûtes de moi indulgence, amitié, secours, nourriture, soins fraternels ; quand vos folies vous eurent plongé dans la pénurie, ce fut ma main inconnue qui vous sauva de la faim, de la prison. J'ai tâché de vous tirer d'un état de dégradation, de vous inculquer, faible et misérable esprit que vous êtes, la soif de

l'honneur, de l'indépendance. L'agent de ce désir était Florence Lascelles ; vous nous avez bien récompensés par une basse tromperie qui m'avilissait et qui lui apportait l'agonie, la mort. Votre conscience vous a frappé, à la fin, vous lui avez révélé votre crime ; une étincelle de courage d'homme vous excita à me le révéler à moi-même. A peine échappé, comme je l'étais alors, à la contemplation de la ruine que vous aviez causée, je dominaï l'impulsion qui me poussait à vous arracher la vie ; je vous permis de vivre tant qu'elle serait en ce monde, je dis que je vous pardonnerais si elle vivait ; que je la vengerais si elle mourait. Nous avons arrêté entre nous ce pacte solennel, et dans quelques heures il sera scellé par le sang de l'un de nous deux. Castruccio Cesarini, il est une justice dans le ciel, ne vous faites pas illusion, vous tomberez sous mes coups ; quand votre heure sera venue, vous entendrez parler de moi. Laissez-moi passer, je n'ai plus rien à vous dire. »

Chaque syllabe de ce discours fut prononcée avec cette netteté vibrante qui montre que le cœur parle par la voix ; mais Cesarini ne parut pas le comprendre : il saisit le bras de Maltravers et fixa sur son visage des yeux pleins d'un feu menaçant et sauvage.

« M'avez-vous dit qu'elle se mourait ? je vous l'ai demandé ; pourquoi ne m'avez-vous pas répondu ? Ah ! vous m'avez menacé de votre vengeance, je crois que vous m'en avez menacé... Et ne savez-

vous pas que j'aspire à me trouver face à face avec vous, avec la mort? Ne vous l'ai-je pas dit? n'ai-je pas tâché d'émouvoir votre sang inerte, de vous forcer, par l'insulte, à un combat où j'aurais pu trouver de la gloire? et n'êtes-vous pas resté de marbre? — Parce que je voulais oublier vos torts envers moi: je ne croyais pas le mal que vous lui aviez fait irréparable. Laissez-moi! »

Maltravers d'une seule secousse se débarrassa de la main de l'Italien, et passa outre. Un sauvage hurlement de désespoir le suivit, et son oreille l'entendait encore, tandis qu'il montait l'escalier solitaire qui conduisait au lit de mort de Florence Lascelles.

Ernest entra dans la chambre adjacente à celle de la malade, cette même chambre, encore brillante et gaie, dans laquelle leur première entrevue de réconciliation avait eu lieu.

La, il trouva le médecin qui sommeillait dans un fauteuil. Lady Florence avait dormi pendant les trois dernières heures. Lord Saxingham était rentré dans son appartement livré à une douleur profonde et bruyante, car on ne pensait pas que Florence passât la nuit.

Maltravers s'assit tranquillement. Devant lui, sur une table, étaient éparés des livres manuscrits magnifiquement reliés. Il les ouvrit machinalement. La belle écriture italienne de Florence frappa ses yeux à chaque page; à chaque page, l'esprit actif

et riche, l'amour de la poésie, la soif des connaissances, l'aptitude à la méditation philosophique, s'élevaient comme les ombres de cette belle intelligence. Il vit des extraits de ses propres ouvrages, soulignés par des marques d'approbation, ou des réflexions non moins vraies, non moins profondes que celles de l'auteur. Des fragments de poèmes, d'une énergie élevée, bien supérieure à la grâce délicate des poètes dames; des aphorismes d'une indignation railleuse contre le monde réel; de hautes et mélancoliques effusions de sentiment sur le monde idéal, enrichissaient de leur marqueterie intéressante ces volumes, où les dons précieux accumulés sur cette singulière fille étaient consignés; c'était une sorte d'herbier, dont les fleurs desséchées auraient pu se changer en fruits d'or. Il trouva plus d'une allusion tendre et touchante à lui-même, à leur amour; des dessins de ses traits faits de mémoire sous mille aspects; des souvenirs de leurs rencontres, de leurs conversations, avec les dates, les heures, marquées avec le soin minutieux d'une femme avare de ces trésors du cœur. Tous ces témoignages de son génie, de sa passion, semblaient lui dire: « Cette divine créature est perdue pour toi, et tu ne l'as point appréciée avant que le temps de son départ fût irrévocablement fixé. » Un gémissement sortit de son sein; toutes les images du passé vinrent l'assaillir; il se rappelait sa tendresse romanesque pour un homme inconnu à ses yeux, son

intérêt pour sa gloire , pour cette vie de sa vie ; il lui sembla que l'ambition, la renommée, mouraient avec elle, et ne laissaient sur la terre que de vils et sordides objets.

Le coup avait été soudain, terriblement soudain ! Il est vrai que le changement s'était opéré dans l'espace de plusieurs mois ; mais l'absence est un blanc , un zéro. Il l'avait laissée brillante de jeunesse et de beauté dans tout l'orgueil de la prospérité ; il l'avait retrouvée affaiblie, abattue, humble, mourante ! Et comme elle l'avait aimé, cette noble, cette ravissante créature ! Jamais il n'avait été aimé ainsi, excepté pendant le doux songe matinal hanté par la vision d'Alice, d'Alice perdue et presque oubliée. Il ne serait plus aimé ainsi en ce monde ! L'air, l'aspect de la chambre lui devinrent pénibles, insupportables ; elle était pleine d'elle ; ici la harpe si bien assortie à ses formes de Muse, qu'elle semblait compléter leur ensemble ; là , des tableaux où l'on voyait la touche encore fraîche de son pinceau ; partout la grâce, l'harmonie, un goût simple et pur, attestaient l'influence de celle qui ne devait plus revoir ce lieu qu'elle avait embelli.

Rousseau nous a laissé l'immortelle peinture d'un amant dans l'attente des premiers embrassements de sa maîtresse. Mais, attendre avec le pouls fiévreux, la tête confuse, les derniers regards de celle qu'on aime , ces derniers instants de désespoir, de ravissement ; sentir le temps tomber, lent et pesant,

sur le cœur, et cependant frémir de sa propre impatience , et souhaiter l'éternelle durée de cette agonie de suspension ! oh ! les passions ressenties en un tel moment , qui marque une des époques solennelles de notre mystérieuse existence, elles auraient été dignes d'être peintes par cet apôtre de la douleur.

Enfin la porte s'ouvrit, la suivante favorite de Florence regarda qui était dans la chambre. « Monsieur Maltravers est ici, dit-elle ; ah ! monsieur, milady est éveillée, et désire vous voir ! »

Maltravers se leva , mais son pied était collé au plancher, son cœur ne battait plus , une mortelle terreur l'avait saisi. Avec un profond soupir, il dissipa le charme paralysant, et s'approcha du lit de Florence.

Elle était sur son séant soutenue par des oreillers, et lorsqu'il tomba à genoux à côté d'elle et serra sa main transparente, elle le regarda avec un sourire d'amour et de pitié.

« Vous avez été bon, très-bon pour moi, dit-elle d'une voix déjà changée depuis la dernière fois qu'il l'avait entendue , et vous serez récompensé ! vous avez rendu pour moi cette partie de la vie de laquelle la nature se détourne avec effroi, la plus heureuse, la plus belle de ma courte et vaine existence. Mon Ernest, mon bien-aimé, mon adoré Ernest... Dieu vous bénisse ! »

Quelques larmes de reconnaissance coulaient de

ses yeux, et mouillèrent la main que ses lèvres cherchaient à baiser.

« Ce n'était pas ici, parmi ces rues, ces habitations bruyantes, ni dans cette dure saison de l'année, que j'aurais souhaité jeter mon dernier regard sur la terre. Ah ! si j'avais pu voir la face de la nature, admirer le soleil de l'été au milieu des belles scènes que nous aimions tant, la mort aurait ressemblé à un doux sommeil. Mais qu'importe cela ? avec vous l'été, la nature, sont partout. »

Ernest leva la tête, leurs yeux se rencontrèrent en silence ; ce fut un long regard, il disait ce que toutes les paroles du monde ne pouvaient dire. La tête de l'expirante jeune fille tomba sur l'épaule de son amant, et, là, elle demeura immobile et passive pendant quelques moments. Un pas léger se fit entendre, c'était le malheureux père. Il prit place de l'autre côté du lit, et sanglota convulsivement.

Elle se souleva, et, même dans les ombres de la mort, une faible rougeur passa sur ses joues. « Mon cher, mon excellent père, dit-elle, quelle consolation ce sera pour vous de penser combien vous avez tendrement gâté votre Florence ! »

Lord Saxingham ne put répondre, il la serra dans ses bras et pleura sur elle ; tout à coup il se recule et la regarde en frémissant.

« O Dieu, s'écria-t-il, elle est morte !... elle est morte ! »

Maltravers tressaillit, fit signe de la main au pau-

vre vieillard de s'éloigner. Le médecin s'approcha, et prenant le bras de lord Saxingham, l'entraîna hors de la chambre ; il sortit muet et docile comme un enfant.

Mais la lutte n'était pas terminée. Florence ouvrit encore les yeux, et Maltravers poussa un cri de joie. Cependant le voile s'étendait rapidement sur ses yeux, tandis qu'elle cherchait à discerner encore le visage aimé qui se penchait sur elle. Deux fois ses lèvres remuèrent, mais elle n'avait plus de voix, elle hocha la tête tristement.

Ernest se hâta d'approcher de sa bouche un cordial préparé, sur la table à côté de lui ; mais à peine la liqueur eut mouillé ses lèvres, qu'il sentit son corps s'appesantir dans ses bras ; sa tête retomba sur son sein ; trois fois elle fit de vains efforts pour respirer ; enfin, relevant la tête, le dernier rayon de la vie éclata. « Là-haut !... Ernest !... » Ce nom... Ernest... oui, ce nom fut le dernier qu'elle prononça ; elle le sentit, elle s'en réjouit ; car un sourire parut sur ses lèvres quand la voix lui manqua, un sourire doux et sérieux, ce sourire que l'on ne voit jamais que sur le visage des mourants ou des morts, et qui reflète la lumière d'une autre vie. Tous ses traits furent éclairés par cette belle expression. Elle respirait encore, mais sa respiration allait en s'affaiblissant, et, sans murmure, sans convulsion, elle expira : sa tête se détacha du sein d'Ernest, sa forme échappa à son étreinte, tout était fini !

IX

Est-ce là ce qui m'était promis ?

Le roi Lear.

Deux heures après cette scène, Maltravers quitta la maison de deuil. La première heure du matin venait de sonner ; il marchait à travers les rues, il ne sentait pas le froid, il n'entendait pas le bruit du vent, il était comme dans un rêve, dans une vie de sortilège, forcé d'agir involontairement. Cependant, de même que le somnambule, s'il ne se rendait pas compte de ce qui se passait autour de lui, il suivait une pensée qui le dominait, une pensée calme, solennelle, la pensée de la vengeance ; cette pensée était devenue son âme elle-même. Il arriva à la porte du colonel Danvers, et il lui dit : « Le moment est arrivé. — Mais que voulez-vous faire maintenant ? — Venez et vous l'apprendrez. — Ma voiture est en bas, vous donnerez vos ordres à mes gens. »

Maltravers s'inclina, donna des ordres au laquais insouciant, et les deux amis furent emportés rapidement vers les quartiers les moins connus, les

moins distingués de cette vaste cité. Alors Maltravers informa brièvement Danvers de la fraude pratiquée par Cesarini.

« Nous allons, dit-il, en ce moment, à son logis. Il faut lui rendre cette justice, il n'est point lâche, il n'a pas hésité à me donner son adresse, il ne me refusera pas la satisfaction que je demande. Je vous attendrai pendant que vous arrangerez notre rencontre pour demain au point du jour. »

Danvers fut étonné, même épouvanté de cette monstrueuse perfidie ; il voyait dans toute l'affaire quelque chose d'étrange, d'inexplicable ; mais, ni son expérience, ni ses principes d'honneur, ne lui suggéraient la moindre objection au plan proposé. Il serra la main d'Ernest, et ils gardèrent le silence jusqu'au moment où la voiture s'arrêta dans une rue étroite d'un obscur faubourg. Cependant, à cette heure indue, l'on voyait, aux fenêtres élevées de Cesarini, des lumières aller et venir ; et, à peine le domestique eut laissé tomber le marteau, que la porte s'ouvrit. Danvers descendit et entra dans l'allée. « Oh ! monsieur, je suis bien contente que vous soyez venu, dit une vieille femme pâle et tremblante, il est plus mal. — Il n'y a point de méprise, dit Danvers ; un gentilhomme italien, nommé Castuccio Cesarini, demeure ici ? — Oui, monsieur ; le pauvre homme ! Je vous ai envoyé chercher par mon petit garçon, vous savez... — Pour qui me prenez-vous ? — Là, monsieur ; vous êtes le docteur que

j'ai envoyé chercher ; c'est bien vous , j'espère. »

Danvers ne répondit point , il avait une opinion très-basse du courage d'un homme capable d'une action malhonnête, et il supposa quelque stratagème inventé pour frustrer son ami de sa vengeance. En conséquence, il monta et fit signe à la femme de le précéder.

Il revint à la voiture quelques minutes après.

« Retournons au logis , Maltravers , dit-il , cet homme n'est pas en état de se battre. — Ah ! s'écria Maltravers en fronçant le sourcil , voudrait-il manquer à sa promesse, reculer devant son châtiment ? » Il poussa Danvers avec impatience, sauta en bas de la voiture, et monta l'escalier rapidement. Danvers le suivit.

Échauffé, haletant, furieux, Maltravers s'élança dans une petite et misérable chambre ; à travers ses cloisons mal jointes, la lumière lui avait indiqué que Cesarini était là ; et les yeux de cet infortuné, brillant d'un feu horrible, furent le premier objet sur lequel les regards d'Ernest tombèrent : il resta immobile comme s'il eût été transformé en statue de glace.

Un rire éclatant, aigu, qui contrastait péniblement avec le mélodieux jdiome toscan, dans lequel les paroles mêlées à ce rire insensé étaient prononcées, frappa les oreilles d'Ernest. « Qui vient ici ? criait le malheureux, qui vient ici avec des habits roulés dans le sang ? Vous ne pouvez m'accuser ;

mon coup n'a pas fait couler le sang, il a été droit au cœur, sans déchirer la chair. Nous autres Italiens, c'est par le poison que nous faisons périr nos victimes. Où es-tu, où es-tu, Maltravers ? Je suis prêt. Lâche ! tu ne viens point. Oh ! oui, oui, vous êtes là ! Des pistolets... Non, je ne veux pas me battre ainsi ; je suis une bête féroce. Déchirons-nous l'un l'autre avec les griffes et les dents. »

Ramassé, comme un paquet de membres disjoints, le maniaque était dans un coin de la chambre ; deux hommes le tenaient fortement, et de temps en temps il les repoussait avec la puissance de la folie ; puis il retombait exténué. Ses yeux rouges et enflammés étaient presque sortis de leur orbite ; l'écume couvrait ses lèvres ; ses cheveux noirs étaient hérissés ; ses traits délicats et réguliers, décomposés par les convulsions, offraient le hideux aspect d'une tête de Gorgone. Ces deux ennemis présentaient un spectacle d'une imposante moralité. Maltravers était debout, fort au delà de la force humaine, par la vigueur physique, la conscience de la supériorité, la vengeance préméditée, sage, doué de facultés bien développées et à son commandement. Un tel homme, armé de toutes pièces pour la défense ou l'attaque, une fois le bras levé dans une querelle qu'il croyait juste, n'aurait pas reculé devant une armée ; et cependant il voyait son dessein hardi, arraché de son cœur, et réduit en poussière à ses pieds. Il sentait la nullité de l'homme et de sa

colère impuissante en présence de l'insensé dont la tête avait été frappée par une malédiction qui surpassait toutes celles qu'inventa jamais la fureur des hommes. Dans cet horrible état, le criminel défiait le vengeur.

« Oui, oui, s'écria de nouveau Cesarini, ils m'ont dit qu'elle était mourante ; mais il est à côté d'elle, arrachez-le de là, il ne doit pas toucher sa main, elle ne doit pas le bénir, elle est à moi ! Si je l'ai tuée, je l'ai sauvée de lui, la mort me la donne. Laissez-moi entrer ; je veux entrer, je veux la voir et l'étrangler, lui, à ses pieds. » Alors par un effort terrible, il échappa des mains de ceux qui le retenaient et, traversant la chambre d'un seul bond, il se trouva face à face avec Maltravers. L'homme brave et fier pâlit et fit un pas en arrière. « C'est lui, c'est lui ! » criait le maniaque ; et il sauta comme un tigre à la gorge de son rival. Ernest saisit vivement le bras du furieux, il le fit tourner deux ou trois fois, et il tomba lourdement sur le plancher, sans connaissance, dans des convulsions violentes.

« Mystérieuse Providence ! murmura Ernest, tu as justement improuvé le mortel qui voulait s'arroger le privilège de la vengeance. Pardonne à ce pécheur, Dieu puissant, pardonne-lui comme je lui pardonne, comme tu apprends au cœur le plus irrité à pardonner, comme elle pardonne celle qui maintenant est sainte dans le ciel ! »

Quelques minutes après, quand le médecin arriva,

la tête du malade reposait sur le sein de son ennemi, et c'était la main de Maltravers qui essuyait ce front couvert d'une sueur d'agonie ; c'étaient ses larmes qui tombaient sur ce front encore empreint de férocité ; c'était sa voix qui tâchait de consoler, de calmer le malheureux étranger.

« Soignez-le, monsieur, soignez-le comme s'il était mon frère, dit Maltravers en cachant son visage, et en remettant sa charge au médecin. Qu'il ait tout ce qui pourra le soulager, le guérir ; faites-le transporter, aussitôt qu'il pourra l'être, en un lieu plus convenable ; appelez les meilleurs conseils. Rendez-lui la santé... ; et... et... » Il ne put en dire davantage et sortit brusquement. *slightly*

On sut ensuite que Cesarini avait erré dans les rues après sa courte entrevue de la veille avec Maltravers. Il avait enfin retrouvé la maison de lord Saxingham et avait frappé à la porte au moment juste où la mort réclamait sa victime. Il entendit annoncer la nouvelle ; il voulut monter, les domestiques le jetèrent dehors, et l'on ne sait ce qu'il devint depuis ce temps jusqu'à son arrivée à sa demeure où il parvint dans une frénésie furieuse, une heure avant la venue de Danvers et d'Ernest. Peut-être quelques-unes de ces lueurs incertaines qui rompent toujours les ténèbres de la démence, quelques vagues souvenirs de son rendez-vous avec son rival, avaient guidé ses pas vers son logis.

Deux mois après cette scène, un beau samedi matin du commencement de mai, Lumley, lord Vargrave, était seul, près d'une fenêtre de la villa de feu son oncle, se berçant dans le fauteuil de feu son oncle, ses yeux pensifs attachés sur la prairie ou plutôt sur deux personnes placées sur un tertre de gazon au milieu de cette verte pelouse. L'une de ces personnes était la veuve dans ses vêtements de deuil, l'autre, l'aimable et belle enfant destinée à être l'épouse du nouveau lord. La mère et la fille se tenaient par la main, leur visage portait l'empreinte de la tristesse; mais elle était plus profonde et en même temps plus résignée sur les traits de l'aînée de ces deux êtres, tous deux si jeunes, car l'enfant cherchait à consoler la mère; et le chagrin de l'enfance naît, on le sait, avec des ailes de papillon.

Lumley les regardait l'une et l'autre; mais l'enfant plus attentivement. « Elle est vraiment très-belle, dit-il, et elle sera très-riche. Après tout je ne suis pas fort à plaindre. Je suis pair, et j'ai de quoi vivre pour le présent, et bien que j'eusse été trop heureux il y a six mois, quand j'étais un membre zélé, actif, capable, de la chambre des communes, d'obtenir une place subalterne à la trésorerie, maintenant que je suis lord, que j'ai, comme on le dit, un intérêt dans le pays, je puis ouvrir la bouche, et le ciel sait toutes les bonnes choses qui viendront y tomber à chaque coup de vent. Mon oncle était plus sage que je ne le pensais, de se butter à cette

pairie qu'il a gagnée et dont j'userai. Et puis, justement à l'âge où je penserai à me marier pour avoir un héritier, deux cent mille livres et une jeune beauté! Allons, allons, je tiens de bonnes cartes, si je les joue passablement. Il faut d'abord que la petite devienne passionnément amoureuse de ma seigneurie; quant à cela, c'est à faire à moi; je connais les femmes, et je n'ai jamais manqué mon coup, excepté... Ah! cette pauvre Florence! Bien, à quoi servent les regrets? A l'instar des peintres nécessaires, il faut effacer le tableau qui n'est pas de vente, et peindre sur la même toile une plus heureuse création. »

Ici les méditations de lord Vargrave furent interrompues par le domestique qui lui apportait ses lettres et les journaux. Lord Vargrave avait parlé la veille à la chambre haute, et il désirait savoir ce que les journaux disaient de son discours. Il les ouvrit avant de décacheter ses lettres, et ses yeux tombèrent sur le paragraphe suivant :

« Le célèbre M. Maltravers a donné sa démission de son siège au parlement, et il est parti hier, pour un long voyage sur le continent. On est très-envieux de pénétrer les causes de l'exil singulier et inattendu auquel se condamne un homme si distingué, dans le zénith de sa carrière. »

« Ainsi il abandonne la partie, murmura lord Var-

grave, il n'a jamais eu le sens commun en pratique. Je suis bien aise qu'il soit hors de mon chemin. Mais que disent-ils de moi ? »

« Nous avons appris que d'importants changements se préparent, du moins que les ministres sentent la nécessité de se renforcer par quelques nouveaux talents. Parmi les nominations desquelles on parle confidentiellement, on cite celle de lord Vargrave, à la place de***. Ce choix serait généralement approuvé. Lord Vargrave n'est pas un rhéteur, c'est un homme d'État éclairé, sage, qui s'était fait hautement estimer à la chambre des communes. Il a de plus l'art d'attacher ses amis ; et son caractère franc et mâle ne peut manquer de devenir populaire. Dans une autre colonne de cette feuille, nos lecteurs verront le premier discours de sa seigneurie à la chambre des pairs. Les sentiments exprimés dans ce discours font honneur au patriotisme et à la sagacité de lord Vargrave. »

« Très-bien, très-bien ! » dit Lumley en se frottant les mains ; et, prenant ses lettres, une d'elles attira son attention par son énorme cachet, et les mots *privé et confidentiel*, et il devina avant de l'ouvrir qu'elle contenait l'offre de la place mentionnée dans le journal. Il lut, se leva plein de joie, rejoignit lady Vargrave et Evelyne, sur la prairie ; et, lorsqu'assis au milieu d'elles il souriait à la mère et

caressait l'enfant, la scène, le groupe, formaient le plus agréable tableau de bonheur domestique anglais.

Là se termine la première partie de cet ouvrage : il finit par ce qui est rare dans les romans et commun dans la vie réelle, l'affliction des bons et le triomphe des méchants. Ernest Maltravers est errant, dégoûté du monde ; son ambition utile et glorieuse flétrie avant sa maturité ; éloigné de sa patrie, sans amis, triste et désolé. Lumley Ferrers prospère plein d'espérance, la vie lui sourit ; il s'élève dans les conseils de la nation la plus fière, peut-être la plus sage de l'Europe, et, couvert d'une cuirasse impénétrable d'égoïsme et de légèreté, non-seulement il défie le chagrin, mais il fait taire la conscience.

Si le lecteur s'intéresse à ce qui reste, s'il désire savoir quelque chose de plus des divers caractères qu'il a vus respirer et se mouvoir dans cette histoire, il pourra bientôt satisfaire sa curiosité et compléter ce que l'auteur croit être une analyse fidèle de la philosophie de la vie humaine.

FIN.



X

300.-

